

Casse-tête mongol

Richard Sapir
Warren Murphy

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Casse-tête
mongol



Richard Sapir
et
Warren Murphy

VAUGIRARD

CASSE-TÊTE MONGOL

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS-MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGlant
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY

39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
40 JEUX DANGEREUX
41 TORCHES VIVANTES
42 DOUCE ÉNERGIE
43 NOIR LINCEUL
44 BYE BYE L'ESPION
45 SAINTE APOCALYPSE
46 BAIN DE SANG
47 MENACE COSMIQUE
48 PÉTRO-MASSACRE
49 PLUS JAMAIS
50 TOXICO-JOUVENCE
51 FUREUR AVEUGLE
52 L'OR DES MAUDITS
53 MORTEL SACRILÈGE
54 CITIZEN CAME
55 ALERTE ROUGE
56 VISITE SPATIALE
57 CADEAU MORTEL
58 ADO CONNECTION
59 JEU DE VILAIN
60 TRANS-MORT AIRLINES
61 MEGAMOUCHE
62 LA SEPTIÈME PIERRE
63 TERRE BRÛLÉE
64 LE DERNIER ALCHEMISTE
65 LES AVOCATS DU DIABLE
66 LES ASSASSINS DU TEMPS
67 QUI VEUT LA PEAU DE RABINOWITZ ?
68 RAGE DE GUERRE
69 LES LIENS DU SANG
70 LA ONZIÈME HEURE
71 RETOUR DE FLAMME
72 EXTERMINATION INVISIBLE
73 L'USURPATEUR
74 RÉVEIL EN ENFER
75 CYNIQUE RAILWAY
76 GOLFE PERSHING
77 RÈGLEMENT DE COMPTE ET CASH À L'EAU
78 SOVIET BLUE-DJINN

79 SILENCE, ON TUE !

80 IMPLACABLEMENT MORT

81 AMÉRIQUE À VENDRE

82 AZTÈQUE TARTARE

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

**CASSE-TÊTE
MONGOL**

TRADUIT ET ADAPTÉ DE L'AMÉRICAIN

PAR THOMAS BAUDURET



Titre original :
SKULL DUGGERY

Illustration de couverture : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© by Warren Murphy, 1991

© Presses de la Cité Poche/GECEP, 1992

pour la traduction française

ISBN : 2-285-00810-4

Édition originale :

ISBN : 0451-16905-0

Nal PENGUIN INC.

New York – N.Y. 10014

CHAPITRE PREMIER

Plus d'un an après le massacre de la place Tien An Men, les chars sillonnaient toujours les rêves de Zhang Zingzong.

Leurs chenilles dentées cherchaient à happer ses mains, ses pieds, et il courait, courait, mais les T-55 l'entouraient d'un cercle compact et menaçant.

Ce n'était pas le fracas des tanks qui réveilla Zhang Zingzong à minuit douze, dans la ville de New Rochelle, à des milliers de *li* de Pékin. Ses oreilles résonnaient du terrible *pong pong pong* qui, plus que le bruit des chenilles des T-55, hantait ses journées. Le bruit des crânes écrasés par les machines inhumaines.

La clarté lunaire éclairait la chambre comme un néon, créant d'étranges motifs triangulaires sur les murs et la couverture de son lit. Zhang cligna des yeux et attrapa une cigarette du paquet posé sur sa table de nuit. Le goût fibreux du filtre américain sur sa langue l'écoeura : il recracha le tube blanchâtre, et chercha son dernier paquet de Panda, qu'il gardait dans un sac en plastique.

Il comprit alors pourquoi une telle clarté inondait sa chambre. Dehors, il neigeait dru, de gros flocons épais comme des croûtes de poussière de lune.

Il ne lui restait que quatre cigarettes. Il en alluma une et inhala la fumée âcre et aromatique. Après deux bouffées, son esprit s'éclaircit, et il se leva et marcha jusqu'à la fenêtre. La beauté éthérée de New Rochelle sous la neige dans la clarté lunaire lui fit oublier l'horreur de Tien An Men.

C'est alors que Zhang Zingzong remarqua les traces de pas.

Des empreintes tout à fait ordinaires, brisant la splendeur immaculée de la couche blanche recouvrant le chemin de la maison, elles avaient néanmoins quelque chose de dérangent. Les pas semblaient partir de la porte pour aboutir à une longue voiture noire garée un peu plus loin. Celle-ci ressemblait à la Lincoln Continental qui l'avait emmené de l'aéroport de San Francisco jusqu'au premier de ses refuges disséminés à travers les États-Unis. Il se demanda s'il s'agissait d'une voiture officielle.

Zhang Zingzong tira les conclusions qui s'imposaient. À part le garde laissé par le FBI, il était seul dans la maison. Des traces de pas

menaient de la maison à la voiture mystérieuse. Le garde avait donc quitté la maison pour se rendre à la voiture.

Pourquoi le chauffeur n'avait-il pas fait le chemin inverse pour revenir à la maison ? Quelque chose allait de travers. Faudrait-il s'enfuir à nouveau, comme il l'avait fait à Paris, San Francisco, puis cette horrible Buffalo où seule une action rapide du FBI avait sauvé sa vie ?

Il se demandait s'il devait s'habiller lorsqu'il regarda de nouveau les pas. Son regard acéré le prévint que quelque chose clochait. Ses yeux se fermèrent jusqu'à ne plus être que deux fines fentes...

Il comprit alors et sa chair se hérissa.

La neige recouvrait lentement les traces de pas et elles seraient bientôt effacées. Mais ce n'est pas cette constatation qui fit naître la terreur dans le cœur de Zhang Zingzong, un cœur qui avait supporté la vue des chars écrasant sous leurs chenilles des corps humains.

Mais le fait que les traces les plus éloignées de la limousine semblaient les plus récentes.

Il se précipita pour enfiler son jean et une chemise. Il n'avait pas d'explication. Rien, ni vent ni phénomène naturel pour expliquer que les empreintes naissant sous la portière de la limousine étaient presque effacées par la neige alors que celles près de la maison étaient encore nettes. Mais il comprenait que le chauffeur de la limousine était venu, à reculons, vers la maison. Un inconnu. Un ennemi peut-être.

Zhang Zingzong enfila ses Reebok sans se soucier de chaussettes et fourra son portefeuille dans la poche de son jean. Il s'approcha silencieusement de la porte de la chambre et posa une oreille contre le bois. Dans un premier temps, il n'entendit rien. Puis il perçut un bruit de pas. Ceux-ci n'étaient pas ceux du garde. Après six mois de promiscuité, leur sonorité lui était aussi familière que le parfum de pétales de roses exhalé par sa femme, qui se trouvait toujours à Pékin.

Ces pas-là manquaient d'assurance. Il entendit une lampe vaciller sur son socle avant d'être retenue d'une main leste.

Zhang Zingzong n'eut alors plus un seul doute. Il se jeta sur le lit et récupéra son sac à dos, le même qui avait transporté ses maigres ressources jusqu'à Canton. Il l'enfila et se précipita vers la double-fenêtre.

Il ouvrit la première, qui se laissa faire sans un grincement. La seconde s'avéra plus difficile. Fallait-il la lever ou la tirer ? Soudain, il pensa à ses cigarettes, les quatre dernières, et alla vers la table de nuit.

Un geste inconsidéré, mais qui eut des conséquences bénéfiques. Un rai de lumière naquit sous la porte de la chambre.

Il comprit, à l'audace de cette illumination, que le garde du FBI n'était plus.

Zhang Zingzong saisit une chaise par son dossier et se rua à l'assaut de la fenêtre obstinée.

Les pieds de bois se brisèrent en même temps que le verre, permettant à Zhang de sauter dans la neige qui amortit sa chute.

Il se redressa, scrutant le décor à la recherche d'une voie de secours.

La portière de la limousine s'ouvrit, et une apparition en sortit.

On eût dit un homme, entièrement recouvert d'un uniforme noir. Il portait une casquette militaire dont l'ombre obscurcissait son visage. L'apparition se dirigea d'une démarche féline, gracieuse, vers Zhang Zingzong.

L'homme prenait tout son temps. L'apparition releva la tête, révélant un sourire cruel, mais le haut de son visage restait masqué de ténèbres luisantes.

— *Ting !* cria Zhang. N'approchez pas !

L'homme en noir pressa le pas.

Zhang resta là, paralysé par la frayeur. Une peur palpable. Il lui semblait que, pas plus qu'aux chars de son rêve, il ne pouvait échapper à ce démon noir.

Un coup de feu brisa le charme. Cela venait de l'intérieur de la maison. L'homme du FBI ! Il vivait !

— Tom ! Je suis là !

Un autre coup de feu. Une fenêtre se brisa, et de l'intérieur de la maison, une voix gutturale lança un mot en chinois : *Sagwa !*

Les yeux de Zhang Zingzong revinrent à son assaillant. Celui-ci abandonna sa démarche de panthère et s'envola vers l'entrée de la maison, telle une flèche noire.

Zhang n'en demandait pas plus. Il glissa, fonçant dans les rues d'une Amérique où il croyait être en sûreté, et ne l'était plus.

Tout en courant, il se demanda pourquoi la voix gutturale l'avait appelé *sagwa*. Il n'était pourtant qu'un étudiant.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et s'y connaissait parfaitement en matière de riz.

— Donnez-moi un sac de long grain et du complet, fit-il à la serveuse du magasin diététique. Il vous reste du Rose Bleu ?

— Jamais entendu parler, admit la superbe créature blonde.

— On ne le trouve qu'en Thaïlande. Il a un goût de noisette.

— Vraiment ? Je peux vous en commander.

— Dans ce cas, je prends tout ce que vous pourriez obtenir.

— Vous devez vraiment aimer ça.

— Je consomme beaucoup de riz. Énormément. À ce stade, sa variété devient importante. En fait, si je devais me contenter de long grain de Caroline, je ne suis pas sûr que ma raison y survivrait.

— Ça fait très *New Age*, lança la blonde.

— Pas vraiment. Vous avez du Patna ?

— Encore un dont je n'ai jamais entendu parler. Vous êtes une sorte de spécialiste en riz ?

— Oui, mais je ne l'ai pas fait exprès. Je peux voir celui-là ? demanda Remo en désignant du doigt un des grands bocal.

La serveuse lui passa le tout, et Remo enleva le bouchon pour goûter un grain.

— Perle, fit-il sans hésiter, il vient de Java.

— Et vous pouvez le reconnaître au goût ? fit la blonde, les yeux écarquillés.

— Bien sûr. Il a ce goût de fer très spécifique, qui disparaît à la cuisson. Sauf s'il est trop cuit.

— Je parie que votre femme ne vous cuit jamais trop votre riz.

— Exact. D'autant que je ne suis pas marié.

Les lèvres de la blonde passèrent d'une moue boudeuse à un franc sourire. Remo fit semblant de ne pas remarquer sa réaction.

— J'espère que vous n'allez pas ramener vos courses à pied ?

— Non, ma voiture est garée là devant. La bleue.

— Quelle voiture ?

Remo se retourna. Il n'y avait plus de voiture bleue. Puis, dans un crissement de pneus, jaillit une Buick Regal bleue qui fonça dans la direction opposée. Derrière le volant se trouvait un homme noir que Remo n'avait jamais vu auparavant.

— Flûte ! grogna Remo en se dirigeant vers la porte, la blonde sur ses talons.

— J'appelle la police ? fit-elle.

— Non. Je m'en occupe.

Et Remo se mit à courir. D'abord d'un pas vif de coureur de fond, puis il accéléra peu à peu. Il atteignit la vitesse de croisière de soixante kilomètres à l'heure et parvint à rattraper la Buick, arrêtée à un feu rouge.

Le conducteur portait un blouson vert et des cheveux coupés très courts sur les tempes ; son nom – Shariff – était rasé sur son crâne. Il ignora Remo, qui frappait à la vitre ; il saisit donc la poignée de la portière, attendant que le feu passe au vert. Le jeune voleur s'amusait avec la radio ; sa nonchalance fit bouillir le sang de Remo.

Le feu passa au vert. Le conducteur appuya sur l'accélérateur.

Les pneus patinèrent, jetant des nuages de fumée caoutchouteuse. La Buick ne bougea pas d'un pouce. Derrière, une camionnette se mit à klaxonner ; de sa main libre, Remo lui fit signe de contourner la voiture. Son autre main enserrait la poignée de portière et ses pieds étaient rivés au sol, comme soudés.

Remo attendit patiemment que son voleur se décide. Enfin, l'homme leva son pied de l'accélérateur et dévisagea Remo à travers la vitre. Ce qu'il vit – un type mince, d'âge indéterminé, vêtu, malgré le froid, d'un T-shirt et d'un pantalon noir – ne dut guère l'effrayer, car il baissa la vitre.

— Ben, quoi ?

— Vous conduisez ma voiture.

— C'est ta voiture ?

— Je l'ai déjà dit. À vous de répondre : Pourquoi conduisez-vous ma voiture ?

— Tu t'en servais pas.

— C'est une raison suffisante pour la voler ?

— J'la vole pas ! Me gonfle pas avec ça.

— Dis-moi, Shariff, ce n'est pas un tournevis qui serait à la place

de ma clé de contact ?

— Et alors ? T'as oublié de laisser les clés. D'abord, comment tu connais mon nom ?

— Transmission de pensée.

— Comment t'as fait ça ? Arrêter ma bagnole comme ça. T'aurais dû être envoyé au diable, et v'la que je perds du temps à te parler ! Comment tu fais ?

— Sinanju.

— Tu peux me l'épeler, je veux l'acheter, l'apprendre ou le voler. C'est quoi, ton prix ?

— Il faut quinze ans d'efforts et soixante-dix tonnes de riz pour commencer à comprendre. Quand on en est là, on peut passer aux choses sérieuses.

— J'ai pas le temps. Bon, c'est pas que je m'ennuie, mais faut que j'y aille.

Shariff appuya sur le champignon. Cette fois, Remo laissa la voiture accélérer. Elle glissa dans la neige et décrivit un arc de cercle, jusqu'à pointer dans la direction du magasin où attendait la blonde.

— C'est quoi, ça ? râla Shariff. Maintenant, je vais du mauvais côté.

— Ma voiture était garée de ce côté avant que vous ne fassiez intrusion dans ma vie.

— Intrusionne ça, Ducon !

Un pistolet mitrailleur sauta dans la main du voleur.

— Chouette UZI, commenta Remo.

— T'es con ou quoi ? C'est un Mac-10. Le roi des refroidisseurs.

— Pour moi, les armes à feu se ressemblent toutes. Et vous n'allez pas me refroidir parce que je veux récupérer ma voiture ?

— Non, juste parce que tu me retiens la vie.

— C'est une raison encore moins valable, fit Remo en rentrant subitement son doigt dans le canon.

Celui-ci se rompit jusqu'au barillet. Les yeux du voleur s'écrouillèrent, puis se fermèrent à demi, puis s'ouvrirent comme si l'homme faisait le tour des explications possibles et les rejetait une à une.

Enfin, il ouvrit la bouche.

— T'as cassé mon Mac ! Pourquoi t'as fait ça ?

— Vous alliez me tirer dessus. Vous vous rappelez ?

— Prouve-le ! Ta parole contre la mienne !

— Et c'est ma voiture, fit Remo en enlevant son doigt du canon fracassé pour le poser sur le front de l'homme.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? dit-il en louchant sur le doigt.

— Ça va dépendre de la vitesse à laquelle tu vas remettre ma voiture là où tu l'as prise.

— Six secondes, ça va ?

— Cinq et n'en parlons plus.

Remo enleva son doigt, et le voleur appuya sur l'accélérateur. Quatre secondes neuf dixièmes plus tard, il arrêta la Buick face au magasin et en jaillissait comme si le siège était en feu. Il regarda dans la rue.

— Où est ce type ? Tu le vois, toi ? fit-il à la blonde.

Un doigt très, très dur frappa son épaule.

— Pas mal, le créneau, le complimenta Remo.

— Merci. Bon, ben, j'y vais.

— Attendez, pas si vite. J'ai besoin d'aide pour porter mes courses.

— J'ai l'air de quoi ? D'un caddie ?

— Non, mais ça peut s'arranger.

L'homme se dépêcha de charger les sacs de riz dans le coffre de la Buick.

— J'ai tout vu, murmura la blonde.

— Non. Vous n'avez rien vu, lui répondit Remo dans un sourire.

— D'accord, je n'ai rien vu. Mais vous devriez me dire comment vous faites.

Elle posa ses doigts sur son biceps. Il regarda son visage avenant, ses lèvres entrouvertes, et faillit accepter.

— Vous devez manger plein de riz, grogna Shariff.

— En effet. Mais si vous attendez un pourboire, vous allez geler sur pied et les pigeons vont vous ravalier la façade.

— D'accord. J' suis parti.

— Et ne vous arrêtez pas avant une frontière ou un océan.

Remo se détourna. La blonde le regardait, rêveuse.

— Où en étions-nous ? fit-elle en se mordillant la lèvre.

— J'allais rentrer chez moi, répondit Remo d'une voix neutre, et vous alliez vérifier votre caisse pour voir s'il manque des pièces de vingt.

— Mon Dieu ! Ma caisse !

Elle fonça à l'intérieur. Remo monta dans la Buick et s'en alla, mécontent. Il ne savait trop ce qui l'ennuyait le plus : abandonner une belle blonde ou perdre une source de ravitaillement en riz. En tout cas, après le spectacle auquel avait assisté la serveuse, il ne devait plus remettre les pieds dans son magasin. Il ne pouvait se montrer amical, pas à Rye, New York, tout près de chez lui. Harold W. Smith serait capable de faire éliminer la blonde au nom de la sûreté de l'État. Tout était possible avec lui.

Remo croisa son voleur, qui remontait la rue, visiblement furieux. Il klaxonna, le faisant sursauter. En temps normal, Remo l'aurait tué ; mais il ne pouvait causer de troubles si près de chez lui.

Tout était bien plus simple lorsque Remo Williams n'était qu'un flic de Newark, New Jersey. Mais il avait été condamné à mort, passé à la chaise électrique, puis embrigadé par une organisation nommée CURE qui avait mis vingt ans à lui faire apprendre le Sinanju, à dépasser toutes les limitations physiques. Y compris la conquête d'une domination absolue sur le sexe opposé : la même puissance, capable de retenir un moteur de six cylindres, envoyait des signaux sexuels subtils auxquels la plupart des femmes répondaient d'emblée instinctivement. Et tout ça pour se retrouver à déchiffrer des étiquettes sur des bocal de riz...

Sur les trente-sept pas menant vers l'extase, les premiers suffisaient à mener une femme à un orgasme sublime – laissant ensuite Remo, seul, écouter les ronflements de sa partenaire. Ainsi, Remo ne se donnait plus la peine de séduire. Lui n'y prenait jamais le moindre plaisir.

Il se gara devant la maison qu'il avait pu enfin s'offrir après vingt ans de bons et loyaux services à liquider anonymement les ennemis de l'Amérique. Il entra dans la cuisine avec ses deux sacs de riz dans les bras, en songeant qu'il aurait volontiers échangé une partie de ses capacités contre une dose de satisfaction sexuelle. Un vieux rêve qu'il avait abandonné depuis longtemps.

De l'autre pièce parvenait le bruit de la télévision. Le Maître de Sinanju s'adonnait à son occupation favorite.

Remo retourna à la voiture et regarda la maison de style Tudor de son voisin, Harold W. Smith. Tout était de sa faute.

Il eut une idée et alla frapper à sa porte, pourvue de marteaux à

tête de lion.

La porte s'ouvrit sur un homme décharné d'âge avancé, Smith. Il regarda dans toutes les directions, indécis, crispant ses doigts sur la porte.

— Remo !

— Harold, qui est-ce ? fit une voix féminine derrière lui, intervention qui décida Smith. Il ferma la porte et resta sur le perron.

— Qu'y a-t-il, Remo ? s'enquit-il anxieusement.

— J'ai une chose à vous dire.

— Quoi ?

— Tout est de votre faute.

Et, sur ce, Remo tourna les talons et revint à ses paquets de riz, qu'il dut répartir, riz blanc, riz brun et variétés exotiques par ordre de couleur dans cinq placards au-dessus de l'évier. Quatre d'entre eux étaient déjà remplis. De quoi tenir trois semaines.

Il quitta la cuisine. Autant annoncer la mauvaise nouvelle au Maître de Sinanju.

— Petit Père..., commença-t-il.

— Chut ! piailla une voix aiguë.

Le Maître de Sinanju était assis à même le sol dans la posture du lotus devant un écran large. Son kimono ressemblait à une aile de papillon, composition chatoyante d'orange et de noir.

Remo regarda l'écran et eut la surprise de voir, non pas un *soap opéra* anglais – la dernière passion de Chiun –, mais ce qui semblait être un documentaire. En ce cas, il pouvait se permettre de l'interrompre sans risquer une légère rebuffade. Une jambe fracturée, par exemple.

— Petit Père, je dois vous parler.

— Pas maintenant ! s'écria le Maître de Sinanju. Ses yeux couleurs noisette, seul trait de jeunesse dans un visage ressemblant à un paysage lunaire, étaient courroucés.

Remo croisa les bras, furieux, puis se demanda ce que Chiun, Maître régnant de Sinanju, trouvait si intéressant. Des images égratignées d'une autre époque emplissaient l'écran, pendant qu'un narrateur expliquait : « Amelia Earhart quitta la Nouvelle-Guinée le 1^{er} juillet 1937, et on ne la revit plus jamais. Bien des théories ont tenté d'expliquer la disparition de son avion au-dessus du Pacifique Sud, mais le mystère n'a jamais été résolu. »

Chiun eut un grognement de dérision.

— Nous, continuait le narrateur, à *dix mille dollars de récompense*, pensons que tout mystère peut être résolu. Quelque part, quelqu'un sait ce qui est arrivé à cette brave aviatrice au cours de son vol vers l'inconnu. Et cette personne recevra les dix mille dollars offerts par nos sponsors. Si vous êtes cette personne, appelez ce numéro. Maintenant !

Deux nuages de cheveux flottant au-dessus des petites oreilles de Chiun comme des vapeurs volcaniques frissonnèrent d'anticipation. Remo comprit ce signe et fit un pas en arrière, évitant l'explosion de soie chatoyante qu'était le Maître de Sinanju en éruption.

— Vite, Remo ! Le téléphone ! Il faut appeler ce numéro !

Remo ne bougea pas d'un quart de millimètre.

— Tu ne m'entends pas, homme sourd ? piailla Chiun.

— Je vous entends aussi bien que vous m'avez entendu quand je vous ai dit que je voulais vous parler.

— Mais, la récompense ! Je ne sais pas faire marcher cet engin !

— Appuyez sur un bouton, comme le commun des mortels.

— Très bien, fit le Maître de Sinanju, mais je ne partagerai pas avec toi.

Le poste de TV excepté, le téléphone était le seul meuble de la pièce. Chiun le souleva, plaçant l'écouteur devant sa bouche.

— Ne me dites pas que vous pensez convaincre les gens de la télé que vous savez ce qui est arrivé à cette Amelia Earhart ?

— Si. Je sais où se trouve le corps.

— Vraiment ?

— Oui. Et elle ne s'est pas perdue dans une tempête, comme tout le monde le croit, à moins que la douce brise qui a soufflé au cours des siècles soit un typhon.

Chiun appuya trop fort sur l'appareil, se trompa, fit trois zéros au lieu de deux, puis le secoua.

— Ces engins sont impossibles ! Toi, fit-il en pointant un doigt accusateur vers Remo, toi ! Je dois avoir cette récompense. Quel est ton prix !

— La moitié, fit Remo.

— C'est trop !

— Les trois quarts ! Plus vous tardez, plus mon prix sera élevé !

précisa Remo, profitant du rare plaisir d'avoir le dessus sur Chiun.

— Bandit !

— La bave du crapaud n'atteint point l'aile blanche de la colombe, mais des insultes vous coûteront dix pour cent de plus.

— Je n'entrerais pas dans ces négociations oiseuses, fit Chiun en tournant le dos.

— D'accord. Adieu la récompense. De toute façon, vous n'y auriez pas eu droit.

— J'y ai droit ! fit Chiun en se retournant d'un bond.

— Alors, prouvez-le-moi, fit Remo en croisant les bras. Je serai votre juge.

Le Maître de Sinanju hésita.

— Qui me dit que tu ne vas pas appeler ces gens dès que j'aurai le dos tourné et t'accaparer la récompense ?

— Bien vu. Oublions donc tout ça.

— Pas question ! trépigna Chiun comme un enfant. La récompense est à moi !

— Pourquoi ?

— Parce que nous avons éliminé cette sale espionne.

Remo fut pris de court.

— Vous voulez dire qu'un de vos ancêtres a tué Amelia Earhart ?

— Non. Je l'ai fait.

— Vous !

— Durant le prélude de la Seconde Idiotie des Barbares. (Remo reconnut dans ce doux euphémisme la Seconde Guerre mondiale). Cette femme était une espionne au service des Américains.

— Et pour qui travailliez-vous alors ?

— Eh bien, les espionnés !

— Les Japonais ?

— Possible, fit évasivement Chiun, c'était il y a si longtemps.

— Comment ? Vous avez travaillé pour ces sournois, traîtres, bons à rien de Japonais que vous dénigrez à tout moment ?

— Tous ne sont pas si vils. Certains sont même d'une certaine valeur – pour des Japonais. Et puis, leur argent est bon à prendre.

— Mais ils ont conquis la Corée, le pays de l'éternelle perfection.

— Ce cas était spécial. C'était une période de disette. Les enfants pleuraient de faim. Les Chinois étaient en guerre contre les Japonais et les Japonais faisaient honte aux Chinois. Pour la Maison de Sinanju, les plus grands assassins de l'Histoire, il n'y avait de travail nulle part. J'étais alors jeune – je le suis toujours d'ailleurs – disons, plus jeune. L'empereur du Japon avait entendu parler de cette Américaine qui cherchait à espionner son empire. On envoya un émissaire au village de Sinanju, mais comme il était japonais, il ne put fouler notre sol sacré.

— Votre boue, vous voulez dire, fit Remo, qui avait visité la demeure ancestrale de Chiun : un pitoyable amas de boue donnant sur la baie de Corée, où les hommes pêchaient et où le poisson se cachait.

Les femmes assuraient l'essentiel des tâches et nourrissaient le village. Les Maîtres de Sinanju, une antique lignée datant d'au moins cinq mille ans, les faisaient tous vivre en servant d'assassins royaux auprès des grands trônes de l'Histoire.

— J'ai accepté l'or de cet homme contre la vie de cette femme volante, continua Chiun. C'était le plus difficile. Accepter de l'or japonais. Je dus le laver. Deux fois.

— Passons à la traque, s'il vous plaît.

— Il suffisait alors de se rendre à une des escales de ravitaillement de l'avion et de s'y introduire.

— Vous étiez le passager d'Amelia Earhart ?

— Elle ne le savait pas. Du moins jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Elle eut des ennuis techniques et tomba à la mer, où la malheureuse se noya avec son avion.

— Et vous ?

— Dois-je te dire que je ne me suis pas noyé ? Ainsi, je suis là pour te transmettre l'héritage de la Maison de Sinanju. Ingrat !

— Vous avez tué Amelia Earhart, murmura Remo encore sous le choc.

— Non. *Nous* l'avons tué, car il est écrit dans le *Livre de Sinanju* que chaque Maître bâtit sur l'œuvre des Maîtres qui l'ont précédé, et les accomplissements de chaque Maître sont un don aux futures générations. Tu es Sinanju, Remo, tu as donc la participation et la récompense. Dix pour cent et pas un centime de plus !

— Pas question. Et restons dans le sujet.

— Nous y sommes en plein !

— Non. Je voulais parler de ma lamentable vie sexuelle.

— Comment peut-on se lamenter sur quelque chose qui n'existe pas ? remarqua Chiun, sarcastique.

— Justement.

— Alors parlons-en. Pour cinq pour cent de tes dix pour cent. Marché conclu ?

— Non. Je ne veux plus parler de ma vie sexuelle.

— Lamentable vie sexuelle, corrigea Chiun.

— Lamentable vie sexuelle, gronda Remo. Mais je voulais parler de ce que vous avez fait avant de travailler pour les États-Unis.

— Je travaille pas pour les États-Unis. Je travaille pour l'empereur Smith, retiens cela. On ne travaille pas pour des nations, mais des empereurs.

— Qui ? Qui vous a employé ?

— Juste avant l'Amérique, personne, tu le sais. Il n'y avait pas de travail et je n'avais pas d'héritier, mon neveu Nuihc étant un renégat. Je me résignais à être le dernier des Maîtres de Sinanju.

— Mais si vous avez travaillé pour le Japon dans les années trente, vous avez dû travailler pour d'autres clients. Qui ?

Chiun caressa sa mince barbe.

— Pourquoi me poses-tu cette question aujourd'hui, Remo ? Nous nous connaissons tous les deux depuis des années et tu ne m'as jamais posé de questions sur mon passé.

— Je n'y avais pas pensé avant, admit Remo. Qui d'autre avez-vous tué ? Ghandi ?

— Non. Le prix était trop bas. Des amateurs s'en sont chargés. Il y en eut d'autres, mais tant que leurs noms m'échappe, fit Chiun, évasif.

— Disons plutôt : qui avez-vous exécuté ? Hitler ?

— Cet Autrichien poseur ? On me demanda de le tuer, bien trop tard. Mais il entendit parler de ma venue et s'est immolé lui-même. Le lâche ! Il m'a dérobé mes gages.

— Qui d'autre ? Allons, vous me cachez quelque chose. Pour qui avez-vous travaillé ?

— Un Chinois. Un mandarin, admit Chiun.

— Pas un empereur ?

— Non. On le connaissait dans l'Ouest sous un nom ridicule, Fu Atchoum, je crois.

— Vous ne voulez pas dire Fu Manchu ?

— Tu vois ! Même toi tu comprends ce nom ridicule. Tout est la faute de cet écrivain britannique.

— Petit Père, vous vous payez ma tête. Fu Manchou est un personnage de fiction. Il n'a jamais existé. J'ai lu ses bouquins quand j'étais môme.

— Son or existait. Et puis, ne me crois pas si tu le veux. Ton manque de foi ne modifie pas la vérité, uniquement ta perception de ce qui est vrai et faux.

— D'accord. En ce cas, que lui est-il arrivé, à ce prétendu client ?

— Il est mort. Ce fut le commencement des temps durs. M'en souvenir m'est déplaisant. Pas comme cette femme volante, Amelia. Ce fut la première fois qu'on détruisait un avion et son pilote en un seul coup.

Remo regarda le sol et resta silencieux plusieurs minutes.

Puis il leva la tête.

— Je suis malheureux, Petit Père. Smith me déçoit.

— Le but d'un empereur n'est pas le bonheur de ses assassins, uniquement leur richesse. Cela passera.

— Sinanju me déçoit.

— Quoi ! La quasi-perfection ne te suffit pas ! Comment est-ce possible !

— Le Sinanju m'a donné bien des dons, Petit Père, mais il m'a volé mes rêves.

— Les rêves sont pour ceux qui dorment. Tu as été éveillé, Remo Williams. Réjouis-t-en.

— Longtemps, j'ai rêvé d'une telle maison...

— Qui est tienne, grâce au Sinanju.

— D'une femme.

— Prends-en autant que tu veux. Mais garde-les au grenier, car elles ne manqueraient pas de pleurnicher et caqueter toute la journée.

— Et des enfants.

Chiun toucha tendrement le genou de Remo.

— Tu as une fille. Bien sûr, ce n'est pas à proprement parler un sujet de réjouissances, car si les temps redeviennent, durs, les bébés femelles sont toujours noyés en premier. Ainsi...

— Une fille, coupa Remo, d'une femme qui ne veut pas de moi car mon métier est trop dangereux, une fille que je n'ai pas vue depuis des

années !

— Lorsque tu auras un fils, tout sera différent. Nous l'entraînerons, toi et moi.

— Mais comment puis-je avoir un fils, comment avoir une famille s'il n'y a pas de plaisir sexuel pour moi ? J'ai rencontré une jeune femme aujourd'hui au magasin de riz. Je lui plaisais, mais elle m'a vu en action et j'ai dû m'éloigner d'elle.

— C'est grave.

— Vous comprenez ?

— Bien sûr. À partir de maintenant, je devrai aller acheter le riz moi-même. Comment as-tu pu être aussi imprévoyant !

— Quelqu'un m'avait volé la voiture.

— C'est une excuse indigne, tu aurais pu faire les quinze miles du retour à pied.

— Je suis parti, j'ai refusé l'amour en sachant que je n'en retirerais que des ennuis. Je suis parti parce que je savais que l'acte sexuel serait barbant. J'ai besoin de quelqu'un pour remplir le vide de mon existence, et je suis parti. Vous comprenez ? J'ai renoncé.

— Crois-tu qu'une femme comblerait ce vide ? Je pourrais te montrer comment te rendre le sexe agréable.

— Pour un bon prix, dirent-ils tous deux en même temps.

Aucun d'eux n'en rit.

— J'appelle l'émission, fit immédiatement Remo. Aussitôt, le téléphone sonna. Remo le décrocha en faisant la grimace.

— Remo ? dit Smith. J'ai besoin de vous. Tout de suite.

— Vous confondez avec le coursier, fit Remo avant de raccrocher.

Le téléphone sonna immédiatement.

— Laissez tomber, Smith ! cria Remo, raccrochant de nouveau.

Et le téléphone, contre toute attente, continua de sonner.

— Comment vous faites ! demanda Remo avec chaleur dans le combiné.

— Un gadget près de mon appareil, expliqua Smith. Il empêche que la communication ne soit coupée de votre côté.

— Ainsi vous allez tenir ma ligne en otage jusqu'à ce que je fasse ce que vous voulez ?

— J'ai une mission pour vous.

— Allez vous faire voir, dit Remo en arrachant le fil du mur.

— Aaargh ! cria Chiun. Ma récompense ! Pour cela, tu seras condamné à avoir une vie sexuelle lamentable jusqu'à la fin de tes misérables jours !

— Où allez-vous ?

— Chez l'empereur Smith. Je lui demanderai d'appeler pour moi. J'aurais dû y penser plus tôt.

— N'oubliez pas mes dix pour cent, fit Remo en surimpression avec claquement de la porte.

CHAPITRE III

Zhang Zingzong avait deux reines en main.

En dix minutes, il avait réussi à perdre tout son argent liquide, puis ses *traveler's checks*. Il jouait actuellement le dernier qui lui restait.

Le cœur de Zhang battait à se rompre. Dans ce Chinatown de New York, il pouvait se mêler à la foule. Il avait d'ailleurs facilement trouvé cette arrière-salle de restaurant servant de salle de jeu ; mais sans argent, il mourrait de faim. Ce dernier coup constituait sa dernière chance.

Il perdit. Il jura bruyamment, et les autres joueurs éclatèrent de rire dans un déploiement de dents en or.

— Tu abandonnes ? railla le corpulent meneur de jeu.

— Je n'ai plus d'argent.

— Sac ? Quoi dedans ?

Les yeux de Zhang se posèrent sur son sac à dos, accroché au dossier de la chaise.

— Tout ce que j'ai au monde, répondit-il tranquillement.

Il laissa tomber sa cigarette. Par réflexe, il porta sa main sur son paquet de Panda, dans la poche de sa chemise.

— J'ai d'authentiques cigarettes chinoises, fit-il soudain. Apportées de Pékin.

Pieux mensonge : il les avait achetées à Hong Kong.

— Pékin ? Toi étais à Tien An Men ? s'enquit le meneur de jeu.

— Oui.

— Toi, brave. Cigarettes valent rien. Mais te laisser jouer encore une main.

— Merci, dit Zhang dans son anglais scolaire.

Les hommes parlaient mandarin, et il avait trouvé plus facile de dialoguer en anglais, non sans apprécier l'ironie de la situation.

La main ne lui fut pas plus favorable. Il posa ses cartes inutiles sur la table. Son visage était un masque de suif.

— Dommage, fit le meneur. Mais toi en vie. Dieux t'ont souri. Tu

as survécu Tien An Men, aux États-Unis maintenant. Grande chance.

Le vainqueur ramassa la cagnotte, dont le paquet de Panda. Il attrapa le paquet et son sourire s'effaça de ses lèvres.

— Hé ! Là, vous, l'homme de Tien An Men, il n'y a que deux cigarettes !

— Désolé. C'est tout ce qui me reste.

— Pas bon ! Pas bon ! Tricheur !

— Non. C'est tout ce que j'ai, rétorqua Zhang.

— Peut-être dans sac, quelque chose qui me plaira, dit le vainqueur en se levant. Il était grand et tout en muscles.

Zhang recula, serrant son sac contre sa poitrine. Enfin, il se précipita vers la tenture séparant la salle de jeu du restaurant. Derrière lui retentirent des appels et le raclement des pieds de chaises contre le sol.

Zhang fonça dans le restaurant, réussit à éviter le serveur, mais la lanière de son sac s'accrocha au dossier d'une chaise ; il tira sur la lanière, qui se cassa. Ses yeux cherchèrent une sortie, mais il ne put éviter la pogne d'un Chinois trapu qui saisit le col de sa chemise et le bloqua. Les joueurs l'entourèrent, hurlant des insultes.

Zhang Zingzong reçut le flot d'invectives en baissant la tête ; ses larmes se mirent à couler.

On lui enleva le sac. Il ne résista pas. À quoi bon ? Il n'avait pas d'argent, nulle part où aller.

Le meneur de jeu ouvrit le sac et y plongea sa main. Ses yeux s'arrondirent.

— Ah-ha ! fit-il en découvrant une boîte en teck, ornée de gravures d'une extrême délicatesse.

Il ne s'agissait pas d'un bibelot pour touristes mais d'une véritable œuvre d'art.

— Où toi pris ça ? Magnifique !

— Elle appartient à la Chine, fit Zhang.

— Appartient à moi maintenant.

— Ce n'est pas juste ! explosa Zhang. Elle vaut bien plus qu'un paquet de cigarettes !

Le meneur de jeu hocha la tête en direction de l'un des hommes. Celui-ci passa dans la salle de jeu et en ramena le paquet de Panda, qu'il fourra dans la poche de Zhang. Celui-ci n'y prêta aucune

attention. Il regardait le meneur de jeu, en train de jouer avec le couvercle de la boîte, effleurant les gravures sans trouver le levier secret.

— Comment ouvrir boîte ? fit-il, exaspéré.

— La boîte est pleine. Elle ne s'ouvre pas.

L'homme porta de nouveau son regard sur la boîte, la secoua. Elle semblait solide. Il se remit à la palper. Le déclic de la serrure fut comme un poignard transperçant le cœur de Zhang ; le couvercle s'ouvrit d'un coup, prenant par surprise le meneur de jeu, qui faillit laisser tomber la boîte.

Il jeta un coup d'œil à l'intérieur. Lui seul était en position d'en voir le contenu. Il ne le distingua qu'une fraction de seconde, et ses yeux bridés semblèrent exploser en deux bourrasques de surprise.

Cette fois-ci, il lâcha bel et bien la boîte.

Zhang Zingzong plongea pour la récupérer, déchirant son col, ne laissant à son agresseur qu'un morceau de tissu. En un seul geste rapide, Zhang repoussa le contenu de la boîte à l'intérieur et referma son couvercle. Puis il roula sur lui-même, à bonne distance des mains qui tentaient de le saisir. Un pied écorcha sa tempe sans le ralentir pour autant.

Zhang se releva et renversa une table sur ses agresseurs, puis s'enfuit en direction de la porte. Il allait l'atteindre, lorsqu'elle s'ouvrit soudain. Zhang se retrouva face aux yeux les plus terrifiants qu'il eût jamais vus.

Ceux-ci ressemblaient à deux agates grises, dures et claires. Bien qu'asiatiques, ces yeux n'avaient rien de chinois. Le visage qui les entourait était un masque de mort parcheminé.

— Tu es Zhang Zingzong ? l'interrogea la vision dans un mandarin laborieux mais impeccable.

— *Shi*, souffla-t-il.

— Je suis le Maître de Sinanju, dit l'Oriental en levant les bras dans un déploiement de manches colorées.

Il ressemblait à un papillon royal émergeant de la chrysalide d'une momie humaine.

— Je... Je ne comprends pas, balbutia Zhang.

— Sache que tu es sous ma protection et qu'aucun danger ne peut plus t'atteindre.

Zhang Zingzong n'eut rien à objecter à cela.

— Qui es-tu, vieille tortue ? l'interpella la voix du meneur.

— J'ai donné mon titre, répliqua le Maître de Sinanju en un cantonnais parfait, mon nom n'a pas d'importance.

— Va-t'en ! Pas ta querelle !

— Viens, Zhang.

Une main se referma sur le dos de sa chemise.

— Je ne peux pas, murmura Zhang.

— Alors je viendrai à toi. Et le Maître de Sinanju se jeta sur ses adversaires, déployant royalement ses ailes avec un cri d'oiseau de proie. Zhang recula, effrayé par cet homme qui, soudain, semblait s'envoler pour fondre sur les joueurs. La main qui retenait sa chemise le lâcha ; Zhang entendit des cris, le craquement d'une table sous le poids d'un corps, des bris de verre. Il se retourna, pour voir un homme fonçant sur lui-même en vol plané ; il heurta le miroir contre lequel on l'avait jeté. Le Maître de Sinanju se tenait, bras croisés, au milieu des adversaires de Zhang, avachis au sol.

Le Maître de Sinanju, tel un papillon aux ailes repliées, se tenait devant lui, ses mains jointes disparaissant dans les manches de son kimono.

— Qui sont ces hommes ? demanda-t-il.

— Des tricheurs ! fit Zhang. Ils ont pris mon argent au cours d'une partie de cartes truquée.

— C'est lui qui a triché, grommela une voix. Une sandale jaillit et la voix se tut.

— Nous partons, fit le Maître de Sinanju. Rassemble tes affaires.

— Mon argent est derrière.

— Alors va chercher ton argent.

Zhang passa dans la salle de jeu et rafla non seulement son argent, mais aussi celui des autres joueurs. Il hésita un bref instant, puis se dirigea vers la sortie de secours, située du côté opposé à la salle et se retrouva dans une ruelle ; il fonça alors droit devant lui.

Il ne savait pas qui était ce Maître de Sinanju, mais il ne pouvait faire confiance à personne et s'y tiendrait.

Alors qu'il courait, une voix intérieure lui souffla de se retourner. Il s'exécuta et vit le Maître de Sinanju en train de le poursuivre. Zhang courut de plus belle, tourna dans une ruelle adjacente. Il savait que ses pas dans la neige ne pouvaient que le trahir...

Il redoublait ses efforts quand il aperçut à l'autre extrémité de la

ruelle le Maître de Sinanju, atterrissant silencieux, majestueux, si parfaitement inaccessible que Zhang Zingzong abandonna la partie. Il ne le sèmerait jamais.

— Pourquoi cours-tu, Chinois ignorant ? lui demanda le vieil Oriental en s'approchant de lui, ne sais-tu pas qu'on n'échappe pas au Sinanju ?

Zhang n'avait rien à répondre. Il se demanda qui l'avait trahi cette fois.

CHAPITRE IV

Remo Williams se calma au bout d'une heure. Il passa la seconde à regarder la télé. À la fin de la troisième, il commençait à se demander ce qui pouvait bien retenir Chiun.

Peut-être avait-il bel et bien appelé l'émission depuis chez Smith. Il n'imaginait pourtant pas ce dernier, maniaque comme il l'était en matière de sécurité, permettre au Maître de Sinanju d'exposer publiquement sa profession d'assassin et reconnaître le meurtre d'Amelia Earhart. Mais de nos jours, tout était possible.

Au beau milieu de la quatrième heure, Remo tira le rideau du salon et regarda, par-delà l'abri-garage, la fenêtre de la salle à manger de chez Smith.

Celui-ci était à table avec sa femme. Il avait plutôt l'air d'ingérer de l'huile de ricin à la cuillère, mais cela ne voulait rien dire : c'était son expression habituelle.

Pas trace de Chiun.

Enfin, il se décida à aller frapper à la porte de Smith. Il cogna le heurtoir de bronze jusqu'à ce que la peinture commence à se lézarder sur les bords.

La porte s'entrouvrit, et Smith scruta l'extérieur comme une vieille fille souffrant de cauchemars récurrents concernant l'Étrangleur de Boston.

— Remo ! Que faites-vous là ? murmura-t-il.

— Je cherche Chiun. Serait-il chez vous ?

Smith devint très pâle.

— Il n'est pas avec vous ? Mais... Je lui ai donné son ordre de mission il y a des heures !

— Enfer et damnation ! Il a dû partir sans moi.

Puis avisant l'expression décomposée de Smith, Remo ajouta :

— Nous nous sommes querellés.

— D'après ce qu'il m'a dit, vous vous êtes mal conduit.

— Quoi ! explosa Remo. Et lui qui voulait confesser à la télévision le meurtre d'Amelia Earhart !

— Il ne m'en a pas parlé, admit Smith, et d'après vous il disait la vérité ?

— Allez savoir. Il m'a bien dit qu'il avait travaillé pour Fu Manchu.

— C'est un personnage fictif, si mes souvenirs de lectures enfantines sont exacts.

— Vous les avez lus aussi ? Je croyais que vous limitiez vos enthousiasmes littéraires aux rapports d'autopsie. Enfin. Où puis-je trouver Chiun ?

— New Rochelle. La nuit dernière, on a attaqué un refuge. Un étudiant chinois qui s'était enfui de Tien An Men est porté disparu, son gardien assassiné. Vous et Chiun deviez aller voir de quoi il retournait.

Smith lui donna l'adresse et ajouta :

— C'est très important.

— Il faut que ce le soit pour qu'il abandonne son prix, fit Remo d'un ton acide.

— J'ai promis de couvrir ce léger manque à gagner. Le triple, en fait. Étant donné les circonstances, je trouve cela assez bon marché.

— En effet, pour que vous acceptiez, fit Remo, aigre-doux. Puis il regagna sa voiture et fit crisser les pneus en matière de salut à Harold W. Smith, architecte de ses soucis.

La pelouse de la demeure était entourée de ruban adhésif jaune frappé du sigle « FBI ». Remo chercha une de ses cartes du FBI et se présenta à l'entrée.

— Qui êtes-vous ? lui demanda un agent qui ressemblait à un figurant de polar des années cinquante.

— Remo Quiller, agent spécial.

— On s'est déjà occupés de tout.

— Impeccable, alors je ne vous ennuierais pas longtemps, fit Remo en écartant l'homme de son chemin. Que s'est-il passé ?

Une silhouette était dessinée à la craie blanche sur le sol. Pas de sang.

— Un étudiant chinois, Zhang Zingzong, était au frais. On l'a enlevé cette nuit. Pas de suspect. Un agent y est resté.

— On lui a tiré dessus ?

L'agent secoua la tête.

— Pas de blessure apparente. Il est entre les mains des légistes.

— Un agent spécial devait venir de Washington. Où est-il ?

— Le Chinetoque ?

— Vous l'avez appelé ainsi en le regardant en face ?

— Bien sûr que non !

— Ce qui explique que vous respiriez encore, constata Remo. Où est-il ?

— Sais pas. Il a jeté un coup d'œil et est reparti à la hâte. Il avait l'air surtout intéressé par le corps : il l'a regardé sous toutes les coutures. Il est parti sans laisser d'adresse.

— Il n'a rien dit qui puisse me donner une indication ?

— Si. Lorsqu'il palpait le cou de Tom. Le gardien.

— Qui était ce Tom ?

— L'agent de sécurité de garde.

— Vraiment ? et qu'a-t-il dit ?

— Rien. Il était mort.

— Je veux dire Chiun.

— Ça ressemblait à « Sin Atchoum ».

— Ce ne serait pas plutôt Fu Manchu, ou alors Sinanju ?

— Possible. Il avait une drôle de voix.

— Je croyais que vous autres du FBI étiez entraînés à avoir le sens de l'observation.

— Et je croyais que vous étiez des nôtres, répliqua l'agent d'une voix dure. Faites-moi voir cette carte.

Remo la plaça sous les yeux de l'homme. Ce dernier ne vit pas la main de Remo passer derrière sa nuque. Lorsqu'il sentit des doigts paralyser ses centres nerveux, il n'eut rien à dire et s'écroula. Remo le laissa là, ronflant sur le plancher ciré.

Remo se promena aux alentours, sans but. Chiun avait laissé échapper le mot « Sinanju », ce qui ne voulait rien dire. Pensait-il retourner dans son village sans Remo... ?

Il entra dans une cabine et composa un numéro ; comme il ne se composait que d'un seul chiffre, pas moyen de l'oublier.

La voix de Smith lui parvint assourdie.

— Parlez plus fort, cria Remo, la communication a l'air d'être mauvaise.

— Non, elle est bonne, murmura Smith, mais je suis dans ma salle de bains.

— Désolé d'être importun.

— Ce n'est pas le cas. Comme je suis à la maison, j'utilise mon téléphone sans fil.

— Bon. Écoutez, je viens de ce prétendu abri. Chiun n'est pas là. Personne ne sait où il est allé.

— L'étudiant doit être localisé. C'est très important.

— Harold ? fit une voix étouffée, à qui parles-tu ?

— Personne, chérie, fit Smith sur un ton coupable et le bruit d'une chasse d'eau emporta ses dernières paroles.

— L'Amérique est pleine d'étudiants chinois, rétorqua Remo. Qu'est-ce que celui-là a de spécial ?

— Je vous expliquerai plus tard. Trouvez-le ou Chiun.

— Et si je les trouve tous les deux ?

— Encore mieux.

— Vous n'avez pas une idée où chercher ? Je peux tourner en rond pendant des heures, fit remarquer Remo.

— Et vous ne les trouverez pas en me parlant d'une cabine.

Remo raccrocha, une fraction de seconde après Smith. Il n'eut même pas la satisfaction de lui raccrocher au nez. Il retourna à sa voiture en se demandant dans quelle histoire Chiun avait bien pu aller se fourrer.

CHAPITRE V

La neige se remit à tomber, d'abord modérément, puis en tempête. Écœuré, Remo abandonna ses recherches et dirigea la voiture vers l'abri. Chiun y était peut-être retourné.

Vingt minutes plus tard, il se garait devant la maison. Il remarqua tout de suite la limousine qui s'y trouvait déjà et fit la grimace. Il avait été policier et avait gardé l'habitude du flic remarquant un véhicule suspect.

Il ne reconnut pas la voiture, bien que sa calandre massive fût tournée vers lui. Elle n'avait pas de pare-chocs avant, juste une double rangée de phares.

Remo regarda le conducteur, mais ce dernier baissa le pare-soleil, dérobant ainsi son visage, et appuya deux fois sur l'avertisseur en un signal évident. Remo s'approcha du conducteur et jeta un coup d'œil, remarquant les boutons noirs d'un uniforme. Puis il vit le visage de l'homme.

— Désolé de jouer les rabat-joie, mais carnaval, c'était il y a six mois.

Le visage de l'homme était couvert d'un domino noir masquant tout le haut de son visage.

— Partez ! fit-il avec un fort accent asiatique.

Remo se figea. La voix avait quelque chose de familier. Il regarda de plus près les yeux brillant dans les fentes du masque ; ceux-ci étaient bridés et en forme d'amande.

— Vous ne seriez pas l'étudiant disparu ? tenta Remo.

Derrière lui, la porte de la maison s'ouvrit. Remo se retourna. La portière du conducteur s'ouvrit à son tour si vite que Remo dut danser pour l'éviter. Ses bras se levèrent en une position instinctive de défense. Ses pieds ne touchèrent pas le sol. Avant d'avoir pu réagir, Remo volait dans les airs.

Il n'y avait pas eu d'avertissement préliminaire. Le coup avait frappé Remo au moment même où il se trouvait en déséquilibre. Il atterrit tête la première dans un paquet de neige.

Furieux, Remo se retourna, prêt à rendre coup pour coup.

Au lieu d'attaquer, le conducteur fermait calmement la portière arrière de la voiture sur une silhouette voûtée. Remo entrevit un homme grand et mince, portant un manteau et une toque à la russe. Puis la portière se referma.

Avec un sourire féroce, Remo fonça sur le chauffeur. Celui-ci se mit dans ce que Remo reconnut être une position de kung fu dite de la mante religieuse. Le sourire de Remo s'agrandit. Il ne craignait pas plus le kung fu que les sucettes volantes.

— Ce sera fini dans une seconde, Kung Fu, raila Remo.

En effet, ce le fut.

Remo lança son poing, qui ne rencontra que le vide, continua son chemin et l'entraîna à sa suite. Remo se reçut sur ses mains et ses genoux, se retourna.

Le chauffeur se redressait. La neige aplatie racontait l'histoire : l'homme s'était glissé entre les jambes de Remo.

C'était incroyable.

— Pas mal, bonhomme, fit Remo.

— Je suis le meilleur, rétorqua l'autre avec arrogance.

Sa voix restait toujours vaguement familière. Les deux hommes se jaugèrent, Remo debout, l'autre presque accroupi, ses mouvements lents et gracieux. Il portait un badge rouge à l'emplacement du cœur, mais Remo ne put lire le slogan qui y était inscrit.

— Tu as un nom ? s'enquit Remo.

— Oui : la Mort !

Et, avec un cri aigu, il lança un coup de pied en extension. Remo le vit venir et l'évita de peu ; il saisit la chaussure cirée de son adversaire, la tordit violemment. Un autre pied martela comme un piston la poitrine de Remo.

L'attaque du chauffeur, nourrie de rage était élémentaire ; il ne pouvait s'appuyer que sur l'air, mais ses coups étaient aussi rudes que s'il se tenait adossé à un mur de pierre. Remo protégea ses poumons et l'air précieux qu'ils contenaient.

L'homme perdit enfin son équilibre ; Remo le jeta en arrière. L'homme se retourna à mi-chemin et atterrit sur le ventre, en pleine neige.

Remo s'empressa de poser son pied sur la nuque de l'homme et tendit la main vers le masque.

Depuis la voiture retentit une voix stridente qui ne prononça qu'un

mot :

— Sagwa !

Et pendant que l'attention de Remo était détournée par cette voix, le chauffeur se transformait de nouveau en tigre.

Des mains gantées attrapèrent les chevilles de Remo et le projetèrent dans les airs. Il n'y avait aucune parade possible, et le chauffeur eut le temps de se relever. En redescendant, Remo reçut trois coups de pied fouettés dans la figure et, de nouveau, se retrouva dans la neige. Un quatrième coup porté à la base de son cou lui fit goûter à la neige.

Plus tard, Remo réalisa qu'il avait dû rester inconscient quatre, voire cinq secondes. Mais, tel qu'il le vécut, il cracha de la neige tout en bondissant sur ses pieds.

La limousine reculait déjà.

Remo se précipita vers la calandre. Soudain, la voiture s'arrêta ; une petite section métallique de la calandre s'ouvrit sur un tube argenté qui crachota une vapeur verdâtre.

Remo n'avait pas peur de grand-chose, mais les gaz en faisait, partie. En effet, le Sinanju restait sans défense : soit vous respiriez le gaz et il fallait en supporter les conséquences, soit vous vous absteniez de respirer et là vous pouviez vous en sortir.

Remo recula pour échapper au nuage d'un vert nauséeux, puis le contourna et se mit à courir alors que la limousine s'éloignait. Il rejoignit la rue au moment où une voiture arrivait. Le conducteur klaxonna, forçant Remo à s'écarter en bondissant.

La voiture plongea dans la nappe de gaz qui, maintenant, formait un nuage stagnant sur toute la longueur de la rue. Quelques secondes plus tard, retentit un craquement de tôles froissées.

Remo prit une grande inspiration et retourna vers la voiture.

Dispersant de lourds nuages verts, il la découvrit, encastrée dans une camionnette. Remo ouvrit la portière ; le conducteur était affalé sur son volant, mais respirait encore. Remo vérifia son pouls : il battait normalement. Remo crut percevoir un léger ronflement.

Le nuage n'était donc qu'un soporifique, et non un gaz innervant.

Renseigné sur ce point, Remo courut à sa propre voiture et se lança à la poursuite de la limousine.

La neige tombait toujours à gros flocons, s'entassant sur son pare-brise. Mais les traces de pneus de la limousine étaient nettement visibles. Peu de conducteurs osaient rouler par un temps pareil.

Sans se presser il suivit les traces à travers les quartiers résidentiels de New Rochelle. Il valait mieux que le chauffeur ne sache pas qu'il était suivi.

Enfin, les traces tournèrent dans une voie de dégagement, pour disparaître sous une porte de garage rabattue.

— Jackpot, dit Remo en s'arrêtant au coin de la rue.

Il marcha jusqu'à la maison. Trouva une porte sur le côté du garage. Non verrouillée, elle dévoila la voiture qui se trouvait à l'intérieur.

Une décapotable blanche, à la carrosserie aussi sèche qu'un os en plein désert.

— Par le diable !

Remo se pencha. Les pneus étaient tout aussi secs. De plus, leurs gravures ne correspondaient en rien aux traces serpentinees laissées par la limousine.

— J'ai dû faire erreur, marmonna Remo.

Il sortit du garage et se dirigea vers la grande porte. Et là, il eut la surprise de voir les traces des pneus de la limousine disparaître sous la grille.

Il retourna dans le garage, où dormait toujours la décapotable blanche. Mais, sur le sol carrelé, devant la grande porte, on voyait nettement deux traces humides de pneus qui stoppaient net à un mètre du pare-chocs de la voiture blanche, comme si la limousine avait disparu dans la quatrième dimension.

— C'est grotesque, marmonna Remo. Il fit le tour de la décapotable. Le garage était suffisamment grand pour qu'il puisse faire le tour et comportait un établi et ses outils, mais il n'y avait pas la place de cacher une seconde voiture.

— J'ai entendu parler de mystères en chambre close, mais c'est un garage et il n'est même pas clos ! fit-il.

Il entra dans la décapotable. Il n'y avait pas de limousine dans la boîte à gants. C'était à prévoir, mais Remo ne voulait négliger aucun indice. Le coffre était vide, et le moteur froid. Il érafla la peinture et obtint une trace grise. Même pas noire. On n'avait pas repeint la limousine.

— Là, je donne ma langue au chat ! fit Remo à mi-voix. En désespoir de cause, il souleva la porte du garage. Et vit les mêmes traces serpentinees dans la neige et sur le sol du garage.

Que faire ? Frapper à la porte de la maison ? Mais qu'allait-il

demander ? « Pardon, vous n'auriez pas vu une limousine noire entrer dans votre garage et disparaître ? »

Il découpa avec soin un bloc de neige où s'imprimaient les traces de pneus, puis remonta dans sa voiture et fit le chemin inverse jusqu'à l'abri, cherchant l'erreur.

Le gaz s'était dissipé, et l'homme ronflait toujours dans sa voiture. Les gens n'étaient guère curieux par ici.

Remo vérifia les empreintes laissées sur son bloc de neige avec celles qui ne pouvaient être que celles de la limousine. Elles correspondaient parfaitement.

Remo, exaspéré, effaça les traces du pied. Puis il se décida à aller examiner la maison.

Il remarqua tout de suite la double série d'empreintes de pas toutes fraîches dans la neige, devant la maison. Les deux séries partaient de la porte d'entrée pour s'arrêter là où la limousine était garée. L'une des séries d'empreintes était de grande taille, l'autre série de plus petite taille menait à l'endroit exact où il avait affronté le chauffeur. Les pas de grande taille devaient appartenir à l'homme à la toque.

L'ennui, c'est que les pieds pointaient vers la maison, et non vers l'extérieur. Et pourtant, Remo l'avait clairement vu quitter la maison et entrer dans la voiture.

Remo regarda l'abri, étonné. Deux séries d'empreintes de pas. L'une allant vers la maison, l'autre vers l'extérieur, mais pas le même homme. Donc, quelqu'un avait pénétré dans la maison quelques minutes auparavant. Mais la neige accumulée sur les traces de pas du chauffeur prouvaient qu'elles avaient été faites avant l'arrivée de Remo. Après l'homme n'avait eu le temps ni d'entrer ni de sortir de la maison. Remo ne l'avait pas quitté des yeux. À moins qu'ils ne soient revenus pendant qu'il pourchassait des traces de pneus fantômes ? Mais non : d'après la neige accumulée, les pas mystérieux avaient été faits en même temps que ceux du chauffeur.

Or les seuls pas pouvant être ceux de l'homme à la toque, étaient dirigés vers la maison et non vers la rue.

Absurde !...

Quoi qu'il en soit, Remo décida de ne pas rester là, visible de tous. Brisant les scellés du FBI, il s'approcha de la porte de derrière ; aucune trace de pas n'y menait ou n'en sortait. Il colla son oreille contre le panneau de bois et n'entendit que le ronflement d'une chaudière. Il brisa la serrure verrouillée et entra dans la maison.

Dans la cuisine, il trouva le cadavre de l'agent du FBI, avec lequel

il avait parlé un peu plus tôt, assis sur une chaise. Apparemment, on lui avait écrasé la trachée artère.

— Du Sinanju ? murmura Remo, incrédule.

Il finit l'examen du reste de la maison. Les tiroirs étaient ouverts, et tout indiquait une fouille minutieuse. Il sortit par la porte de devant, brisant les scellés du FBI, et se retrouva confronté aux mystérieuses traces de pas.

— J'y suis ! Ce sont les pas du type du FBI !

Il rentra dans la maison et retira les chaussures du mort, puis sortit et les posa sur les pas énigmatiques.

La chaussure était trop petite pour convenir.

Remo la jeta dans un tas de neige, écœuré.

— Bon, d'accord, fit Remo, ce ne sont pas les siennes et alors ? Mettons qu'ils aient fait ça à deux. Le type à la toque rentre dans la maison. Où va-t-il ? Il ne sort pas par-derrière ; donc, il est encore dans la maison. Alors c'est le chauffeur qui sort. L'ennui, c'est qu'il n'est jamais entré. Ou bien, une heure plus tôt ? Mais alors, comment est-ce que j'ai pu le combattre ? Des jumeaux ?

Les yeux de Remo s'allumèrent à cette idée, mais pour peu de temps.

— Oui, mais alors si c'est un des deux jumeaux, où est son frère ? Et où sont les traces de pas du bonhomme que j'ai vu monter dans la limousine ?

Remo fut tiré de ses pensées par le bruit des sirènes de police. Il leva les yeux et vit des quidams ensommeillés sortir de leurs demeures et regarder le véhicule accidenté.

Il retourna à sa voiture, pensant que c'était à la police de trouver une explication à ce mystère ! Il n'était pas venu pour résoudre ce problème.

CHAPITRE VI

Une heure après sa mystérieuse rencontre à New Rochelle, un Remo de mauvais poil rentrait chez lui. Il ne prêta pas attention aux traces de pas sur la neige devant la maison.

— Et Chiun qui n'est pas là, marmonna-t-il.

Mais en déverrouillant la porte, il entendit le murmure de voix à l'accent anglais.

— Chiun ! Que faites-vous ici !

Le Maître de Sinanju ne daigna pas détourner les yeux de son poste de TV.

— Je vis ici. Maintenant, tais-toi, je suis occupé.

— J'ai passé la moitié de l'après-midi à vous chercher ! répondit Remo avec indignation.

— Tu devrais donc être heureux de voir la fin d'une quête si ardue, mais l'esprit des Blancs reste un mystère impénétrable, même à un être aussi réceptif que le mien.

— Smith nous a confiés une mission !

— Il *me* l'a confiée. Il n'était pas question de toi dans mon dernier accord avec l'empereur Smith.

— Mais si, il m'a dit que vous lui aviez extorqué trois cent mille dollars, vous pouvez laisser mes dix pour cent sur la table.

— Tu n'as pas à recevoir dix pour cent de *mon* travail. Ainsi, la prochaine fois, tu m'obéiras sans hésiter lorsque je te dirai d'utiliser le téléphone. Que cela te serve de leçon. Maintenant, tais-toi.

— Vous regardez un feuilleton en vidéo. Vous pouvez l'arrêter quand vous voulez.

— Cela dissiperait l'atmosphère instaurée avec talent par les acteurs.

Remo regarda l'écran et vit un groupe de personnes rassemblées dans un salon typiquement anglais, discutant de sujets divers.

— Comment pouvez-vous regarder ces machins ?

— Parce que les personnages conservent leurs vêtements comme des êtres civilisés, renifla Chiun.

— Smith a parlé d'un étudiant chinois. Vous l'avez recherché ? Où étiez-vous pendant tout ce temps ?

— Où va une personne douée de bon sens lorsqu'elle recherche un Chinois disparu sinon à Chinatown.

— Ben voyons, persifla Remo. Tout le monde sait que Chinatown attire les Chinois comme l'eau les lemmings.

— Quelque chose dans ce genre-là. Et seul un Chinois pouvait l'avoir enlevé : qui d'autre accorderait telle importance à un être si vil ? Et, étant perdu, il rechercherait la compagnie des siens. Et, étant chinois, se rendrait à un cercle de jeu chinois. C'est inscrit dans leur nature. Comme leur paresse.

— Je n'ai jamais entendu un tel ramassis d'imbécillités. Donc, vous ne l'avez pas trouvé, vous avez abandonné et laissé en plan la mission. C'est bien ça ?

La porte de la chambre de Remo s'ouvrit, un visage asiatique craintif regarda à l'extérieur et dévisagea Remo.

— Qui est cet homme, Maître Chiun ? s'enquit-il.

— Qu'est-ce qu'il fiche dans ma chambre ? demanda Remo.

— Qui est ce *lofan*, Maître Chiun ?

— Comment m'a-t-il appelé ?

— Il t'a traité d'homme blanc. Ne te sens pas insulté. Il est nouveau sur ces rivages.

— Je ne me sens pas insulté.

— Tu devrais, répliqua sèchement Chiun.

Le Chinois réitérant sa question, Chiun lui répondit :

— C'est Remo, mon valet.

— Mon cul ! explosa Remo. Sors de ma chambre ! Et fissa !

Le Chinois se dépêcha de fermer la porte.

— Tu as effrayé mon invité, renâcla Chiun.

— Invité ! Vous l'avez fait entrer ici ? Et la sécurité ?

— Smith est au courant. C'était même son idée.

— Alors comme ça, Smith donne ma chambre au premier vagabond venu ?

— Ce n'est pas le premier venu. C'est Zhang Zingzong. Bien que chinois, il est célèbre.

— Jamais entendu parler de lui.

— Ce qui ne veut pas dire qu'il ne soit pas célèbre. Puis-je regarder la fin de mon émission ?

— Vous savez, je croyais que vous seriez le dernier à loger un Chinois. Vous ne lui feriez pas payer un loyer par hasard ?

— Pas du tout. Je lui compte juste la chambre et la pension. Ce n'est pas pareil. Il n'y a pas de bail.

— C'est absurde. Écoutez, nous devons parler. Je reviens de l'abri.

— Improprement dénommé.

— Et comment ! Le garde du FBI est mort. On l'a tué d'un coup au larynx. Et proprement.

— Beaucoup ont copié cette frappe née du Sinanju. Il est regrettable que nous ne puissions toucher des droits d'auteur.

— Ouais, bien, celui qui a fait ça est presque aussi bon que moi.

— Ne t'ai-je pas toujours dit que tes épaules trop basses causeraient ta perte ?

— Presque aussi bon que vous, ajouta Remo.

Le Maître de Sinanju fronça un nez offensé.

— Je n'entends pas me laisser insulter.

— Je dis la vérité, Petit Père, reprit Remo avec gravité.

Au ton respectueux de son élève, Chiun leva un doigt aux ongles effilés et appuya sur la touche « arrêt » du magnétoscope.

— Le larynx était écrasé tout du long ? s'enquit-il.

— Comme une éponge. Et juste une minuscule marque, vraiment minuscule.

— Un coup de chance pour un amateur. L'homme a dû passer sa vie à s'exercer sur ce coup précis. Il n'aurait aucune chance face à un adversaire de valeur.

— J'ai affronté ce type, enfin, je pense que ce doit être lui. Et il m'a flanqué une raclée.

La bouche de Chiun s'arrondit dans un O de surprise.

— Vraiment ?

— J'ai honte de l'admettre, Petit Père.

— Tu as toutes les raisons d'avoir honte, l'admonesta Chiun. Cet homme n'était pas un Blanc, n'est-ce pas ? Sinon, je toucherais le fin fond de l'affliction.

— Je crois que c'était un Chinois.

Chiun secoua tristement la tête.

— C'est presque aussi grave. Es-tu sûr qu'il ne s'agissait pas d'un Coréen ?

— Ses yeux ne l'étaient pas, j'en suis sûr. Sa voix m'a semblé familière sans que je puisse l'identifier.

— Tu le connaissais ?

— Il portait un masque, mais le plus drôle, c'est que même ainsi, j'ai pensé que je le connaissais.

— Tu as identifié ses yeux ou ses lèvres ?

— À vrai dire, je crois que j'ai reconnu son masque.

— N'importe quel idiot peut porter un masque.

— Celui-ci était spécial : il moulait les contours de son visage. Mais il y a plus étrange encore.

Et Remo fit à Chiun le récit de sa rencontre avec la limousine et du garage mystérieux, puis des traces de pas.

— Avez-vous une explication à tout cela ? conclut-il.

Les yeux de Chiun prirent des reflets d'acier. Un silence inconfortable s'établit.

— Tu te trompes, finit-il par dire sur un ton solennel, du tout au tout.

— Et sur quoi ?

— Sur chaque chose.

— Mais les pas sont toujours là ! rétorqua Remo.

— Tu te trompes, répéta Chiun, tu n'as pas pu voir une chose pareille.

— Qui êtes-vous pour me dire ce que j'ai vu !

— Ce que tu as vu est impossible, répliqua Chiun, donc tu n'as pas pu le voir.

— De quoi parlez-vous ? Des pas ou des empreintes de pneus ?

— Les deux. Je ne comprends pas cette histoire de voiture qui disparaît, mais personne ne laisse de telles empreintes. Personne de vivant.

— On a affaire à des fantômes ? s'enquit soudainement Remo.

— Non, à des morts. Et les morts ne marchent pas. Et ne trouble pas mon sommeil avec de telles billevesées.

— Quel rapport avec votre sommeil ?

— Le sommeil a à voir avec tout, fit le Maître de Sinanju en se levant. Il marcha vers sa chambre sans un mot de plus.

Remo resta là, à se demander ce qui pouvait bien se passer.

Quelques minutes plus tard, une odeur d'encens parvint de la chambre de Chiun. Puis Remo entendit la voix chevrotante de son maître. Remo reconnut une ancienne prière coréenne, bien qu'il ne pût comprendre les paroles. Le texte venait des premiers jours de Sinanju et visait à protéger le village du grand Vide.

Remo frissonna. Il décida de tenter quelque chose et ouvrit la porte de sa propre chambre.

— Debout là-dedans ! C'est l'heure des questions.

Le Chinois était assis sur le matelas de Remo, la tête inclinée, en méditation. Entendant la voix de Remo, il saisit son sac et le serra contre lui, se tournant de sorte que Remo ne puisse distinguer son visage.

Remo fit la grimace.

— Je vous connais ? Vous avez, quelque chose de familier.

— Je ne vous connais pas.

— Vous ne seriez pas le chauffeur d'une certaine limousine noire par hasard ?

— Une limousine noire ? jeta l'autre, tout excité. Où avez-vous vu une limousine noire ?

— À l'abri. Qu'est-ce que vous en savez ?

— Rien, fit Zhang rapidement.

— Mon œil ! Cela ne pouvait pas être vous, vous êtes trop grand. Mais vous savez quelque chose.

— Sais pas de quoi vous parlez.

— Allez vous faire voir, fit Remo en claquant la porte.

Remo ouvrit une armoire et en sortit quelques paillasses, qu'il disposa sur le sol presque nu d'une autre pièce. Celle-ci ne contenait en tout et pour tout que quatorze coffres de bois laqué. Les précieuses valises de Chiun.

De l'autre pièce s'élevait toujours un chant lancinant. Remo s'endormit.

Ce fut un fracas de voix aiguës en pleine dispute qui le réveillèrent. Remo se redressa. Les interlocuteurs parlaient chinois. L'escalade se

termina en un jeu de ping-pong verbal, questions et réponses se succédant à un rythme infernal. Chiun semblait accuser l'étudiant qui se défendait.

— Hé, là-bas, un peu moins de bruit, hein ? appela Remo à travers la porte.

La dispute se calma durant une bonne minute, puis reprit de plus belle, jusqu'à ce que Remo ouvre sa porte.

— Si c'est parti pour la nuit, je vais dormir dans un motel ! aboyait-il.

La voix de Chiun ne l'arrêta pas, ce qui le surprit et le déçut. Les hurlements redoublèrent alors que Remo montait dans la voiture.

Il fit crisser ses pneus sur une trentaine de mètres, espérant réveiller Harold W. Smith, l'architecte de ses malheurs.

CHAPITRE VII

Remo Williams tournait et se retournait sur le matelas.

Celui-ci était trop confortable. Il était parti sans sa paillasse, sur laquelle dormait l'étudiant chinois, et avait foncé au premier motel venu. Il avait posé le matelas du lit par terre, et là, avait pu s'endormir. Après des années de Sinanju, dormir en hauteur avait autant d'attrait pour lui que le sexe.

Mais le matelas était encore trop épais. Ses pensées se tournaient vers le Maître de Sinanju et la révélation de son passé trouble. Depuis vingt ans qu'ils collaboraient, et malgré leurs fréquentes querelles, il pensait connaître et comprendre Chiun. Il se demanda s'il avait bel et bien assassiné Amelia Earhart. Et qui d'autre encore ?

Remo se releva. De toute façon, maintenant il n'arriverait plus à dormir. Il alla tirer le rideau de la porte-fenêtre.

Le soleil découpait mille diamants sur la neige que le vent avait accumulée par endroits, créant un paysage désertique de sucre en poudre.

Remo remarqua une jeune femme traversant le parking vers une voiture rouge. Elle le remarqua et lui sourit. Il en fit autant. Puis elle éclata de rire. C'est alors qu'il réalisa qu'il se tenait face à la grande vitre nu comme un ver.

Il s'échappa dans la salle de bains et prit une douche où il se frictionna avec rage. Vingt minutes plus tard, il réintégrait sa voiture. Il était un maître de Sinanju désormais, pensa-t-il. Un jour, la survie du village dépendrait de son habileté à localiser une cible et la détruire.

La Maison de Sinanju, dont il faisait partie, remontait à cinq mille ans ; CURE n'existait que depuis trente. Sinanju lui survivrait. Il existerait sans doute lorsque l'Amérique même ne serait plus. Remo se devait de suivre l'homme qui l'avait rendu meilleur, et non la nation qui avait fait de lui un pion dans un conflit global qui pourrait bien n'avoir plus de raison d'être dans un millénaire.

Remo grogna. Il commençait à penser comme Chiun : à très, très long terme.

Les collines du golf de Folcroft lui annoncèrent qu'il s'approchait

de chez lui. Il était temps d'en apprendre plus sur le passé de Chiun. Et espérer ne pas trop souffrir ce faisant.

Qui sait ? S'il se montrait attentif, peut-être que Chiun lui apprendrait comment retrouver le plaisir sexuel.

Remo partit en un dérapage parfaitement contrôlé devant sa demeure. C'est alors qu'il remarqua sous son capot la trace serpentine de pneus sur la neige.

Remo ralentit. La présence de la limousine noire devant sa maison ne le surprit guère, même s'il ne pouvait l'expliquer.

— C'est l'heure de la revanche ! grogna-t-il avec un sourire carnassier. Malheureusement, le siège du chauffeur était vide.

Remo sortit de sa voiture. Il remarqua deux séries d'empreintes de pas, une série entrant dans la maison, l'autre en sortant. Le chauffeur asiatique était entré. Les autres pas restaient inexplicables.

Remo sonna, longuement, avant qu'une voix à l'accent reconnaissable ne dise : « Qui est là ? »

— Le plombier.

— menteur !

— Dites-moi ça en face.

La porte s'ouvrit sur le chauffeur, qui n'avait pas changé d'un bouton d'uniforme. Remo put voir son badge rouge, qui proclamait en lettrage pseudo-oriental : « Vive Bruce Lee ».

Remo éclata de rire. Il s'attendait au poing qui se précipita vers son crâne et n'eut aucun mal à l'éviter, déséquilibrant le chauffeur. Par acquit de conscience, Remo accompagna sa riposte d'un croche-pied. Le chauffeur s'affala dans la neige fraîche.

Remo entra et boucla la porte derrière lui. Il entrevit un éclair de soie pourpre.

— Bon. Chiun, dites-moi ce qui se passe ici.

La silhouette l'ignora, penchée qu'elle était sur un coffre de bois. Soudain, une voix inconnue cria : « Sagwa ! *Jiu ming* ! »

Remo se retourna, surpris. Il n'avait détecté personne d'autre dans la maison, pas de battement de cœur, pas de respiration. Avant qu'il eût terminé son geste, la porte jaillit hors de ses gonds et fonça vers lui comme un mur de bois. Il l'arrêta d'une main et la renvoya d'où elle venait, comme mue par une force magnétique.

La porte rencontra les doigts raidis du chauffeur et se découpa en deux. Mais Remo était déjà en l'air, le pied tendu, prêt à frapper. Son

adversaire fit de même.

Leurs talons entrèrent en collision ; tous deux rebondirent sans avoir gagné un centimètre.

Remo toucha le sol et, aussitôt, chercha des yeux le troisième intervenant. Il entrevit dans la pièce vide une interminable silhouette vêtue d'un habit pourpre. Elle portait une toque de fourrure. Ce n'était pas Chiun en fin de compte !

Il n'eut pas le temps d'en voir plus. Le chauffeur s'approchait de lui en un mouvement circulaire, ses mains dessinant d'étranges motifs invisibles.

— Chiun ! appela Remo. Où êtes-vous ?

Il n'y eut pas de réponse.

Le chauffeur masqué attaqua alors dans un hurlement à vous glacer le sang, qui ne fit qu'amuser Remo. Un adepte du Sinanju agissait en silence, pas comme un Stuka en piqué.

Le chauffeur volait vers lui, pied tendu. Remo visa du poing son entrejambe. Autant le laisser faire tout le travail. Mais remarquant le poing tendu, le chauffeur réagit au quart de tour. Ses mains gantées saisirent le plafonnier, stoppant son plongeon.

Un pied fonda vers la tête de Remo. Un autre. L'homme possédait des jambes d'une puissance incroyable.

Ce n'était pas du Sinanju, mais néanmoins vigoureux.

Remo attendit l'ouverture, puis se contenta de tirer sur une hanche. Le plafonnier fut arraché du mur comme une molaire d'une gencive.

Remo laissa son adversaire se débarrasser des débris avec un rire plus énervant que tous les cri-qui-tue. Dans un coin, une voix siffla :

— Il n'est pas mauvais.

Remo entendit la voix et négligea un instant le chauffeur pour voir qui fouillait dans les coffres de Chiun. Il se retourna au moment précis où le chauffeur fonçait sur lui.

Remo fit trois pas en arrière pour se donner de l'espace ; il se trompa d'un pas et entra en contact avec le mur. Un pied visa son plexus solaire. Remo réagit en contractant ses abdominaux tout en baissant les bras en guise de protection.

Le pied ne le frappa pas. À mi-chemin, le chauffeur se tordit et envoya un coup de poing façon marteau-pilon, que Remo évita. Il vit son adversaire préparer un coup de pied fouetté visant sa tempe et se raidit, prêt à parer.

C'est alors que l'autre poignarda de ses doigts son abdomen. Remo sentit le choc retentir jusque dans sa colonne vertébrale. Il se recroquevilla, exposant son visage.

En une fraction de seconde, Remo entrevit une silhouette pourpre s'approchant de lui. Un instant, il crut qu'il s'agissait de Chiun, mais l'être resta là, regardant le spectacle sans aucune émotion apparente.

Le coup de poing incrusta la tête de Remo dans le plâtre du mur. Il resta un instant inerte, tout son corps flasque, puis s'abattit au sol en un tas de bras et de jambes.

Le pire fut qu'il restait conscient. Ses yeux étaient fermés, mais il entendait tout. En l'occurrence la voix rêche de la silhouette pourpre.

— Pense donc, Sagwa, tout cet entraînement gâché sur un barbare de *lofan*.

Le chauffeur eut un rire lugubre. La porte se referma sur eux.

Remo se sentit perdre pied. Un abîme de ténèbres l'appelait dans sa paix douceuse. Il dut en appeler à son essence même pour se maintenir à flots. Au plus profond de lui, une flamme se mit à brûler, et une voix tonna : « Je fus créé Shiva, l'Implacable ; Mort, le Destructeur de mondes. »

Pendant un instant, Remo flotta entre l'abandon et la conscience.

Les yeux de Remo brûlèrent soudain d'une lumière terrifiante. Un bref instant. Son visage devint un masque endurant l'agonie de l'enfer. Puis il se rassembla, se remit sur ses pieds, tout son corps n'était plus qu'un carcan de douleur.

Lorsqu'il fut debout, la lueur de braise brillant dans ses yeux s'éteignit. Il était redevenu Remo.

Il tituba jusqu'à la chambre vide. Tous les coffres de Chiun avaient disparu, excepté l'un d'entre eux, qui était cassé. Remo plongea vers la porte.

Dehors, il vit la limousine partir dans la rue comme un requin noir fuyant un récif corallien.

Remo fonça vers sa Buick et se lança à sa poursuite. Il tourna au coin de la rue, manquant de peu une borne à incendie. Il se retrouva dans une longue rue étroite, et appuya sur l'accélérateur.

Il s'approcha de la limousine. Sur le pare-chocs arrière, un autocollant proclamait : « Vive Bruce Lee ».

— Rêve toujours, mon pote. Quand j'en aurai fini avec toi, tu seras aussi mort que lui.

C'est alors qu'un tube de métal sortit du coffre de la limousine et

cracha un jet de liquide noir et visqueux qui se répandit sur le sol neigeux. Remo contre-braqua et dirigea la Buick vers le trottoir.

Son pneu arrière entra néanmoins en contact avec la nappe d'huile ; il dut se battre pour maintenir son cap. Chaque effort déchirait son estomac de crampes douloureuses.

La limousine tourna dans une rue adjacente, puis dans une autre encore. Remo fit de son mieux pour tenir le rythme. Mais, bien que la neige et son mauvais état le ralentissent, il lui restait les traces de pneus. Il savait où elles le mèneraient.

Ils empruntèrent la nationale 95, Remo sur leurs talons. Une fois sur l'autoroute, Remo rattrapa la distance perdue, restant sur la file de gauche pour éviter d'autres jets d'huile. Cette voiture avait été conçue pour décourager tout poursuivant.

Soudain, elle se mit à zigzaguer de gauche à droite en crachant son gaz verdâtre. Remo ferma tous les systèmes d'aération et retint sa respiration.

Une vague brume verte pénétra cependant dans la voiture. Un gaz innervant l'eût tué en quelques secondes, mais il ne ressentit rien et se contenta de ne pas respirer. Enfin, le gaz se dissipa ; il aéra la voiture avant de reprendre son souffle. La limousine prit de la vitesse.

— Vous êtes en panne de gadgets, les gars ! fit Remo.

Ils arrivèrent à la hauteur de New Rochelle et la limousine prit une bretelle de sortie nommée « Glenwood Lakes ». Là, la poursuite redevint frénétique.

Dans un virage particulièrement serré, Remo perdit le contrôle de son véhicule, qui alla emboutir une congère. Il enclencha la marche arrière, mais les roues patinèrent en vain. Il dut sortir et soulever l'arrière de la voiture pour la sortir de là. Mais il avait perdu la limousine de vue.

Bon signe. Le chauffeur penserait qu'il avait laissé tomber. Avec un peu de chance, Remo pouvait arriver au garage avant eux.

Du moins, s'ils se dirigeaient bien vers le même garage.

Apparemment, oui, puisque Remo entrevit la limousine dans une rue parallèle à celle qu'il empruntait. Il arriva au moment où la limousine pénétrait dans le garage ; il jaillit de sa voiture alors que la porte se refermait automatiquement. Trois pas lui dirent qu'il n'était pas en état de courir. Il se contenta de marcher vite.

La porte claqua et Remo ne put la soulever. Il passa par la porte de côté, qui, elle, n'était pas verrouillée... Et se retrouva face à une décapotable blanche.

Il ne perdit pas de temps cette fois-ci, et fonça vers la porte menant à la maison. Il trouva celle-ci chichement meublée, mais indéniablement asiatique. Il la parcourut en un temps record, attentif à chaque détail.

Il n'y avait rien. Toutes les pièces étaient vides.

Remo retourna au garage et resta un long moment à regarder les traces humides de pneus serpentins, s'arrêtant à un mètre de la décapotable.

Il retourna à sa voiture, y monta, cherchant la clé de contact. Puis s'affala sur le volant.

Le klaxon laissa échapper un long hurlement qui étonna tout le voisinage, mais Remo ne l'entendit pas.

Il n'était plus dans ce monde.

CHAPITRE VIII

Avant même d'ouvrir les yeux, Remo savait où il se trouvait. Rien que l'odeur, mélange de désinfectant et de déodorant, l'aurait renseigné.

Folcroft Sanitarium. La couverture pour CURE.

Une autre senteur, d'après-rasage celle-là, était tout aussi révélatrice.

— Salut, Smitty, croassa-t-il.

— Remo, c'est Smith, siffla Smith.

— Dirais-je « Salut, Smitty » si vous vous appeliez Jones ? reprit Remo sans une trace d'humour.

Il ouvrit les yeux. La lumière les transperça comme une pelote d'aiguilles.

— On vous a amené ici, il y a quatre heures.

— Chiun ?

— J'ai essayé de le joindre, mais il n'est pas à la maison. En fait, celle-ci a été la proie de vandales.

— Je sais. J'en faisais partie.

— Remo, il me faut votre rapport. Où est Zhang Zingzong ?

— Avec Chiun, dans une limousine noire en route vers la quatrième dimension.

— Habituellement, je n'apprécie déjà pas votre humour, mais aujourd'hui encore moins.

— Je ne plaisante pas, Smith. Je ne sais pas où est Chiun. J'ai suivi la limousine jusqu'à ce garage... Mais elle a disparu. C'est la seconde fois que cet acrobate me joue le tour.

— Qui ?

— Le chauffeur masqué.

— Vous délirez ? Je ne comprends rien à ce que vous me dites. Je reviendrai quand vous serez vous-même.

Remo agrippa le poignet de Smith et le serra.

— Pas le temps. Vous devez me ramener là-bas. Je dois chercher

Chiun. Je crois qu'il est parti.

— Il a quitté CURE ?

— CURE, l'Amérique, tout. Je ne crois pas qu'il ait tout plaqué suite à une simple dispute. Cela doit avoir un rapport avec votre Chinois, Dingdong, là.

— Zingzong, corrigea Smith, son nom est Zhang Zingzong.

— Peu importe. Lui et Chiun se querellaient hier soir. Et les malles de Chiun ont disparu. Vous savez qu'il ne les prend jamais toutes, sauf pour rentrer à Sinanju. Je me suis fait démolir par cet idiot de Kung Fu.

— Vous, Remo ?

— Je déteste l'admettre, mais je n'ai pas été bon.

— Je vais faire rechercher Chiun. Lâchez mon poignet.

— J'ai dit, fit Remo en serrant plus fort encore, que le temps presse. Ramenez-moi au garage. La limousine est quelque part là-bas.

— Très bien, le médecin pense que vous n'avez pas subi de dommages internes mais pourrez-vous marcher ?

— Aidez-moi.

Smith le laissa utiliser son épaule comme soutien. Remo récupéra ses vêtements et les passa péniblement.

— Allons-y, fit-il en se mettant sur pied avec une grimace d'arthritique.

Remo laissa conduire Smith. Il le regretta : ce dernier roulait comme une vieille fille, s'arrêtant à chaque stop, respectant la limitation de vitesse comme si sa voiture devait s'autodétruire au-delà de quatre-vingt-dix à l'heure.

— Je peux prendre le volant ?

— Non. Je ne veux pas de contravention.

Crier faisait mal. Remo cessa de crier.

Ils arrivèrent néanmoins dans la bonne rue. Smith arrêta sa vieille bagnole devant le garage. Remo dut se faire aider par Smith pour s'extraire de son siège. Cela lui déplaisait souverainement, mais il n'avait pas le choix.

— Vous voyez les traces de pneus ? fit-il à Smith en tendant la main. Smith acquiesça.

— Bon. Allons voir à l'intérieur maintenant.

Il ouvrit la porte de côté. Le garage était vide de toute voiture,

blanche ou noire.

— Vous parliez d'une limousine noire, fit remarquer Smith.

— Je voulais dire une décapotable blanche.

— Laquelle est la bonne ?

— Vous ne comprenez pas. La limousine noire entre, les portes se ferment, mais lorsque j'entre à mon tour, c'est devenu une décapotable blanche.

— Je ne vois rien.

Remo se dirigea vers la grande porte.

— Il y a des traces, ici. Celles de la limousine, pas de la décapotable. J'ai comparé.

Smith ne disait mot, dévisageant Remo de derrière ses lunettes avec une expression de pitié.

— Me regardez pas comme ça ? C'est arrivé, je le jure. Deux fois. La limousine entre et disparaît.

Smith regarda le sol, puis le palpa. Il ramena une main tachée d'huile, qu'il essuya avec son mouchoir.

— Il doit y avoir une lumière quelque part, fit-il d'un ton absent.

Il trouva l'interrupteur et une ampoule nue s'alluma.

— Maintenant, on voit mieux la limousine qui n'est pas là, dit Remo, amer.

— Vous avez regardé les motifs du sol ?

— Comment aurais-je pu ? La décapotable prenait toute la place.

— Regardez.

Ce qu'il fit. Le sol se découpait en sections rectangulaires. Mais certaines lignes étaient plus profondes que d'autres et formaient un vaste rectangle plus large qu'une voiture.

— J'aurais dû deviner, fit Remo, acide. Elle s'est glissée entre les planches comme un cafard au chômage.

— Il y a une explication rationnelle, fit Smith, et je la trouverai.

Il se mit à palper les murs et l'établi.

— Il doit y avoir un bouton ou un levier...

— Derrière les outils peut-être ? suggéra Remo.

Le support refusa de bouger. Smith enleva les outils un à un. L'un d'entre eux, une barre à mines, était fixe.

— Attendez, fit Remo.

Mais lui non plus ne parvint pas à la remuer. En revanche dans des profondeurs insoupçonnées, un moteur se mit à gronder.

— Quoi encore ? fit Remo.

Soudain, à leurs pieds, le rectangle dans le béton se souleva. L'autre extrémité plongea dans le sol. En fait, la vaste trappe se mit à pivoter sur elle-même jusqu'à faire un tour complet. Ils virent alors poindre l'autre face du rectangle de béton, comme un sous-marin faisant surface.

La décapotable blanche y était arrimée.

Le moteur cessa de bourdonner. Des griffes d'acier retenant les pare-chocs avant et arrière de la voiture blanche s'évanouirent sous la carrosserie. Lorsque les derniers cliquetis se turent, la métamorphose était parfaite.

— Incroyable, fit Smith.

— J'ai déjà vu un truc comme ça, marmonna Remo, mais je ne sais plus où.

— La réponse est évidente. La limousine entre dans le garage ; le gadget est activé. Les voitures changent de place, avec leurs passagers s'il le faut.

— Dans votre bouche, ça paraît si simple.

— Ça l'est, répliqua Smith, dès que l'on considère le problème avec un esprit logique.

— Sûr. Bon, alors, venez avec moi. J'ai des pas tout à fait fascinants à vous montrer.

Smith suivit Remo hors du garage mystérieux qui désormais ne l'était plus.

Smith ne put expliquer les traces de pas devant la maison de Remo.

— Allons, Smitty, railla Remo, vous allez y arriver ! Il suffit juste d'un peu de logique !

Remo avait visité la maison dès leur arrivée. Vide. Et toutes les possessions du maître de Sinanju avaient disparu, sans un mot d'explication.

— Voilà les pas du chauffeur, expliqua Remo.

— Vous êtes sûr ?

— Absolument. J'ai vu ses talons de près. Ils visaient mon visage

toutes les deux secondes.

— Il faudrait peut-être les effacer, suggéra Smith.

— Pourquoi ?

— Le rasoir d'Occam. Enlever tous les éléments secondaires afin de considérer le problème avec une plus grande clarté.

Remo récupéra un balai dans la cuisine et s'exécuta.

— Bon. Maintenant, voilà les pas de Chiun. Ils sortent mais ne rentrent pas.

— Effacez-les.

Ce qu'il fit avant de reprendre :

— Voilà les pas de l'étudiant. Il était le seul à porter des baskets. Je les enlève.

— Maintenant, il reste une double piste.

— Le grand homme à la toque, suggéra Smith.

— Je pense. Il rentre et il sort, d'accord ?

— De toute évidence.

— Mais regardez. Ces traces sont imprimées sur les suivantes, ce qui veut dire qu'elles ont été faites antérieurement. Or, il était dans la maison quand je suis arrivé ; donc, il dut être le premier à entrer, avant le chauffeur, avant moi, après le départ de Chiun et Zingzong.

— Je vois où vous voulez en venir, dit Smith, et son visage se crispa.

— Les pas menant à la maison ont été faits après ceux qui en sortent.

— C'est impossible ! Il lui faut entrer dans la maison avant de pouvoir en sortir !

— En général, c'est comme ça qu'on fait.

— À moins qu'il ne soit entré par une autre issue. Allons vérifier.

Mais il n'y avait pas de traces à l'arrière ni vers la porte de derrière, bloquée par une congère. Ils retournèrent en silence à leur point de départ.

— Vous dites qu'il n'y avait qu'une seule série d'empreintes de pas à l'abri ? tenta Smith.

— Oui. Rentrant. Pas sortant. Ce devait être le grand type avec la toque de fourrure. Je l'ai vu monter dans la limousine.

— À quoi ressemblait-il ?

— Je l'ai à peine entrevu, mais je suis sûr que c'est l'homme en rouge qui fouillait dans les coffres de Chiun.

— Je ne comprends pas. En fait, il est impossible qu'il n'y ait qu'une seule série de traces de pas, quelle que soit la direction prise.

— Ça, je peux l'expliquer. Il a dû entrer avant la tempête de neige d'hier. Ses traces ont été recouvertes.

— Mais vous dites que ses traces étaient visibles après la tempête.

— Durant, en fait. C'est les autres qui ont été recouvertes.

— Donc, celles quittant la voiture. Mais vous avez vu cet homme monter dans la limousine pendant la tempête. C'est physiquement impossible.

— Tout comme celles-ci, fit Remo en regardant les traces devant sa maison. Et il y a mieux. Avant qu'il ne parle, je n'ai pas perçu sa présence. Pas de respiration, pas de battements de cœur, pas de présence physique, mais je pouvais le voir.

— Vous ne prétendez pas avoir vu un fantôme ? s'étonna Smith.

— Je ne prétends rien du tout. Mais vous voyez les mêmes traces de pas dans la neige que moi.

— J'y renonce, fit Smith. Je rentre à Folcroft. Notre seule piste est Chiun.

— Mais il a disparu.

— Avez-vous déjà vu se déplacer le Maître de Sinanju sans qu'il y ait des troubles ?

— Je ne l'ai jamais vu rester sur place sans en créer, admit Remo.

— Alors, nous le trouverons, fit Smith, confiant.

Remo se traîna jusqu'à sa voiture. Il ignore la douleur dans ses côtes. La souffrance de son cœur, causée par la perte d'un être cher, le dérangeait plus encore.

CHAPITRE IX

L'entrée du Sanitarium Folcroft était une vaste grille de fer forgé encastrée entre deux piliers de pierre. Chaque pilier était couronné d'une tête de lion, aussi effrayant que les décors d'un vieux *Frankenstein*.

En pénétrant dans l'immeuble, Remo remarqua que Smith boitait légèrement de la jambe gauche. Il bloqua sa respiration et entendit le crissement du cartilage contre l'os dans le genou gauche de Smith.

— Vous avez fait examiner votre genou récemment, Smitty ? demanda Remo alors que Smith ouvrait la porte de son bureau.

— Mon examen semestriel n'est pas avant sept semaines.

— Ce n'est pas ce que je vous demandais.

Smith ne répondit pas. Il rejoignit son fauteuil de cuir craquelé et appuya sur un bouton de son bureau. Une trappe révéla le terminal d'ordinateur, qui se mit à bourdonner. Un clavier se déploya, s'offrant aux doigts de Smith.

Remo tenta de s'asseoir sur le rebord du bureau. La position s'avérant douloureuse, il préféra rester debout et regarda les textes lumineux défiler sur l'écran.

— Qu'est-ce que vous faites, Smitty ?

— Je lance une recherche. Il faut que je fasse entrer les principales données, comme la description de Chiun, et aussi certains traits de comportement qui lui sont propres.

— N'oubliez pas ses quatorze malles.

— Je vous remercie, fit Smith en les ajoutant à la colonne attributs physiques. Lorsqu'il eut fini, il appuya sur enter.

Le terminal bourdonna. Des lignes de texte apparurent, défilant si vite que l'œil humain ne pouvait les enregistrer. Remo attrapa quelques phrases au passage : « Suspect d'un gang de drogue asiatique tué à Newark ». « Bruce Lee et Elvis repérés à l'aéroport de San Francisco ».

— Voilà, dit Smith. Le système traite toutes les informations et continuera de chercher jusqu'à ce qu'il trouve quelque chose relatif à Chiun.

— Mais pourquoi attendre comme si nous devions recevoir l'information instantanément ?

— Parce que c'est une possibilité.

Un message apparut : recherche terminée.

— Voilà, dit Smith. Le programme a isolé six cents possibilités. Maintenant, il s'agit de sélectionner les plus probables.

L'ordinateur sélectionna une série de repérages. Smith et Remo les examinèrent ensemble. Vingt minutes plus tard force leur était de constater qu'aucun ne correspondait au Maître de Sinanju.

— Où peut-il être allé ? fit Remo.

— N'importe où. Là est le problème.

— Non, je veux dire, où est-il allé pour ne pas avoir mis en pièces un taxi, exaspéré une serveuse ou presque tué un groom pour avoir laissé tomber un de ses fichus coffres ?

— Je ne sais pas.

— Alors il faudra attendre que l'inévitable se produise.

— Pas le temps. Je vais essayer de localiser Zhang ou le chauffeur masqué.

— N'oubliez pas le grand type.

— Description ?

— Environ un mètre quatre-vingt-dix, plus peut-être. Il porte un long manteau et, plus tard, une robe de soie pourpre, très longue, comme les kimonos de Chiun. Je n'ai pas vu ses pieds.

— Vous avez parlé d'une toque en fourrure ?

— Oui, à la russe. Comment les appelle-t-on ?

— Astrakan, fit Smith en inscrivant le mot. Ses doigts s'immobilisèrent soudain.

— C'est bizarre. Vous me décrivez quelqu'un qui m'est très familier, mais je ne me rappelle plus qui.

— Pas à moi. Le chauffeur, oui, et Zhang aussi, de dos.

— Cela ne m'étonne pas. Personne à l'Ouest ne sait à quoi ressemble Zhang de face, mais il a le dos le plus célèbre de l'Histoire moderne.

— C'est-à-dire ?

— Un instant. Vous avez dit que le grand homme à l'astrakan était asiatique ?

— Je crois, oui, mais je ne sais pas pourquoi. Je n'ai pas vu son visage ni ses cheveux.

Smith fit entrer les maigres données.

— Alors, qui est-ce ? s'enquit Remo.

— Il faut attendre la fin de la recherche.

— Zingzong, je veux dire.

— C'est – c'était un étudiant à l'École de Pékin de l'acier et du fer.

— Le nom sonne de façon charmante. Les examens de fin d'année doivent faire du bruit.

— Il est passé à l'Ouest il y a quelques semaines, après avoir été abrité par des Chinois pro-démocrates. Pourtant, son rôle à Tien An Men était insignifiant. Vous vous rappelez de ce Chinois qui a arrêté une ligne de T-55, quelques jours après le massacre ?

— Lui ! C'était Zingzong.

— Oui. Il est passé à Hong Kong et de là, à l'Ouest.

— Vous êtes sûr que c'est bien lui ? Ça me gêne de le reconnaître, mais le mec ne m'a absolument pas impressionné. Il m'a plutôt fait l'effet d'un lapin effrayé. Comment pouvez-vous être sûr qu'il s'agit bien du même individu ?

— Nos agents de Chine l'ont identifié dès le début. Nous avons facilité son évasion. Très dangereuse. C'est un brave.

— Puisque vous le dites. Pourquoi nous intéresse-t-il tant ?

— Il est à lui seul le symbole de la résistance chinoise. Si la vieille garde du régime tombe, il peut être inséré dans le vide du gouvernement. Nous le protégeons depuis ce jour. Et il y a déjà eu plusieurs tentatives d'enlèvement que je trouve pour le moins bizarres.

— Pas étonnant. Des dirigeants prêts à écraser leur peuple sous les chars n'hésiteraient pas à enlever un transfuge.

— Voilà ce qui est bizarre : Cela ne leur ressemble pas. Ils auraient dû l'assassiner, pas l'enlever. Ah, voilà.

Smith se pencha sur son écran, la recherche touchait à sa fin. La priorité numéro un était la nécrologie d'un restaurateur chinois.

— L'impasse, grogna Remo.

— Non, il nous reste une autre piste : le propriétaire de la maison de New Rochelle. Mais il nous faudra attendre demain. Les registres ne sont pas ouverts le dimanche.

— Comment ces bonshommes ont-ils pu savoir que Zingzong était

chez moi ?

— Sans doute par les mêmes sources qui ont trahi les trois abris précédents. Vous devez comprendre que les Chinois ont le plus puissant système d'espionnage au monde. Ils ont des yeux partout. Le FBI n'a pas pu retracer leurs contacts.

— Vous abandonnez trop vite. Chiun ne peut traverser la rue sans attirer l'attention.

— La recherche continue. Au fait... Son bateau. Où est-il amarré ?

— La jonque ? Il m'a dit qu'il s'en était débarrassé. À vrai dire, je ne l'ai pas cru.

Smith attrapa un téléphone bleu.

— Bien, alors j'appelle toutes les marinas de la Côte est jusqu'à ce que j'aie localisé la jonque. Comment s'appelle-t-elle ?

— *Jonas Ark*. C'était son nom d'origine. Quelqu'un a raconté à Chiun que de changer le nom d'un bateau pouvait coller la poisse, alors il l'a conservé.

Il ne fallut que quatre appels pour obtenir une piste.

— Le *Jonas Ark* ? fit l'officier du port de Chester, oui, bien sûr. Parti ce matin.

— Le capitaine ne vous a pas dit où il allait ?

— Non, mais il ne peut aller bien loin avec deux hommes d'équipage, dont un vieil Asiatique. Il faut six hommes au minimum pour manœuvrer ce bateau.

— Merci, fit Smith. Il retourna à son ordinateur.

— Le navire a quitté le port ce matin. Je demande une recherche pas satellite.

— Par ce temps ? fit Remo en regardant par la fenêtre.

Les nuages ressemblaient à une couverture de plomb accrochée au ciel.

— Pas le choix.

Il fallut une heure au satellite orbital KH-11 pour envoyer ses résultats à l'ordinateur de Smith. Les résultats n'étaient guère encourageants.

— Jolie vue aérienne des nuages, fit amèrement Remo. Oh, regardez, un trou ! C'est Cuba, non ?

Smith ne répondit pas. Sa face de citron avait l'air déçu. Remo se mit à faire les cent pas dans le bureau.

— Je préviens les garde-côtes, l’Air Force et toutes les officines de la loi, fit enfin Smith.

— Comment ? Sans que cela ne se retourne contre vous ?

— J’ai des intermédiaires, précisa simplement Smith, comme si Remo lui avait demandé comment il gérât son compte-chèques et non de quelle façon il pouvait mettre en branle à lui tout seul les ressources de sécurité des États-Unis.

— Alors ? s’enquit Remo.

— On attend.

— Ça me rend fou ! Je préfère aller à Chinatown.

— Pourquoi ?

— Une autorité incontestable m’a dit que c’est ce qu’il convient de faire en pareil cas.

CHAPITRE X

La jonque *Jonas Ark* fut découverte trois jours plus tard, encalminée au large de Key West.

Harold W. Smith fut averti de la découverte, faite par une vedette des garde-côtes, qui aborda le navire pour constater que son équipage l'avait déserté.

Smith contacta Remo par téléphone. Ce n'était qu'une nouvelle impasse parmi tant d'autres. La maison de New Rochelle avait été louée par l'intermédiaire d'une agence qui s'avéra une simple boîte postale. Son propriétaire, qui habitait à l'autre bout des États-Unis, ne savait même pas qu'on lui avait adjoint un garage, truqué ou non. La firme qui l'avait construit, Abeille bleue et Cie de Hong Kong, n'était qu'une couverture.

Malgré l'engagement du FBI, Zhang Zingzong restait introuvable. D'après eux, les antennes connues des Services secrets chinois n'étaient guère actives. Pourtant, qui aurait pu lancer une telle opération ?

— La jonque était déserte, fit Smith, terminant son récit. Sans doute délibérément abandonnée pour nous décourager de continuer.

— Nous ?

— N'importe qui.

— Il faut les trouver, fit Remo. J'ai tellement patrouillé dans Chinatown que j'en ai attrapé la migraine rien qu'à y respirer l'air.

— J'ai des raisons de penser qu'une piste va se dessiner d'ici vingt-quatre heures, peut-être même plus tôt. Je vous tiens au courant.

Smith raccrocha et retourna à son terminal. Il ne pouvait tout de même pas dire à Remo qu'en ce moment, les Services secrets peinaient à traduire une dispute entre le Maître de Sinanju et Zhang Zingzong, querelle enregistrée à l'aide du micro caché dans le poste de télévision de Remo.

Ce n'était pas sa première tentative. Chiun avait trouvé la plupart de ses gadgets indiscrets, mais celui-ci avait échappé à sa vigilance.

Smith vérifia les résultats de sa recherche, qui se poursuivait toujours. Rien de notable, sinon deux nouvelles apparitions de Bruce Lee, à Canton et à Honolulu. Leur fréquence commençait à intriguer

Smith. Elles devenaient presque aussi nombreuses que les apparitions d'Elvis Presley.

Smith renvoya le rapport. Il eût souhaité pouvoir lancer un avis de recherche pour Zhang Zingzong, mais il aurait ainsi alerté le gouvernement chinois, qui ne savait pas que Zhang se trouvait à l'étranger. Il eût ainsi mis en danger la vie du dissident, et ce où qu'il puisse se trouver.

Il se consolait en pensant que si Zhang était avec Chiun, il était autant en sécurité que s'il se trouvait au cœur d'un sous-marin américain naviguant sous les glaces du pôle.

Une lumière rouge clignota sur l'écran de Smith. La traduction était terminée. Les linguistes de la Sécurité nationale ne sauraient jamais qu'ils ne répondaient pas à la demande d'un département quelconque de la Défense.

La traduction était loin d'être parfaite. Chiun parlait sans doute mandarin avec son débit accéléré habituel lorsqu'il s'énervait, et son accent coréen ne facilitait pas les choses. De nombreux passages étaient entre parenthèses et déclarés intraduisibles. En revanche, l'essentiel était là.

Chiun était parti pour Pékin en pleine nuit, avant que Remo ne rencontre la limousine noire et ses mystérieux occupants. Chiun avait harangué le malheureux étudiant alors que celui-ci portait ses malles une par une jusqu'à un taxi qui les attendait. Les derniers sons audibles étaient le déclic de l'interrupteur et la porte qui se refermait.

D'autres indications restaient obscures. Il semblait pourtant que Chiun et Zhang avaient conclu un marché. Un certain nom avait été répété plusieurs fois.

Smith appela Remo.

— Qu'avez-vous trouvé ? lui demanda ce dernier d'une voix tendue.

— Un message dans une bouteille.

— Où ça ?

— Dans le golfe du Mexique, répondit évasivement Smith. Je ne l'ai pas en ma possession. Le message disait : « Aidez-moi ! Il me ramène à Pékin. Je ne veux pas retourner en Chine. »

— Zingzong ?

— Oui. Vous allez à Pékin ?

— Minute, papillon. Qu'est-ce qui nous dit que ce n'est pas encore une fausse piste ?

— Vous avez dit que Chiun et Zhang se sont disputés avant de disparaître. Vous rappelez-vous d'un mot fréquemment répété ?

— C'était du chinois, répliqua Remo, je n'aurais pas distingué un nom d'un adjectif ou d'un verbe !

— Avez-vous entendu le mot Temujin ?

— Oui, reconnut Remo, plusieurs fois même. Je croyais que c'était un juron employé par Chiun pour chapitrer le type.

— Les Chinois jurent rarement. C'est un mot mongol signifiant travailleur du fer. C'est le nom donné à Gengis Khan. Chiun l'a-t-il déjà mentionné devant vous, Remo ?

— Ce bon vieux Gengis ?

— Pardon ?

— Il avait confié un certain nombre de tâches à la Maison de Sinanju par le passé. (Il reprit, soudain grave.) Mais comment savez-vous que Chiun l'a mentionné.

— Je vous expliquerai plus tard, reprit Smith précipitamment, vous partez pour Pékin. Nous devons retrouver Chiun et récupérer Zhang.

— D'accord. La dernière fois que j'y suis allé, on l'appelait Pékin, aujourd'hui avec la nouvelle transcription pinyin il faudrait dire Beijing.

— Et la dernière fois que je me suis rendu dans la capitale chinoise, on l'appelait Peiping.

— Quel que soit le nom, je sens que je ne vais guère l'apprécier.

— Quoi qu'il en soit, rappelez-vous d'une chose. Nos relations avec le gouvernement actuel sont difficiles, et le Président ne veut pas qu'elles soient compromises. De plus, depuis votre dernière visite, les Chinois savent que le Maître de Sinanju travaille pour les États-Unis et qu'il a un élève américain.

— Et alors ?

— Alors, tant que vous serez là-bas, vous devrez éviter tout incident pouvant révéler votre connaissance du Sinanju, sous peine de causer un grave incident diplomatique.

— Dommage que Chiun ne soit pas au courant.

— Je n'y peux rien. Mais quand vous l'aurez trouvé, évacuez-le aussi discrètement qu'il est humainement possible.

Remo eut un grognement de dérision.

— Demandez-moi plutôt de renverser la vieille garde de Pékin, ce sera plus facile.

— Je vous en prie, Remo ! Écoutez. Lorsque vous arriverez à Hong Kong, vos papiers seront prêts. Descendez au *Beijing Hôtel*. Un agent vous contactera. Son nom de code est Griffé d'ivoire.

— Très accueillant. Quel est son patronyme chinois ?

— Je ne sais pas. Griffé d'ivoire vous attendra.

— C'est bon, je suis sur le départ !

Remo raccrocha. Smith retourna à son ordinateur et fit entrer le nom de Temujin. Peut-être que rafraîchir sa mémoire lui donnerait une indication.

Il eût aimé ne pas avoir recours à ce pathétique mensonge à propos d'une bouteille à la mer. Ainsi, il aurait pu mentionner l'autre nom qui avait été répété sur la bande piratée : Wu Ming Shi.

D'après les traducteurs, ce terme signifiait « Celui qui n'a pas de nom » en mandarin. Et pourtant, tous, deux l'employaient comme un nom propre.

Un C-130 de l'armée amena Remo à San Francisco, où il prit un vol régulier pour Hong Kong.

Il eut du mal à ne pas mettre en pièces les fonctionnaires des douanes de l'aéroport de Hong Kong, mais se souvint des admonestations de Smith. Ainsi, il attendit patiemment qu'on tamponne son faux passeport au nom de Remo Loggia. Au chapitre : « Objectif du voyage en Chine », Remo avait inscrit : « En repartir aussi vite que possible. »

Son humour ne fut guère apprécié.

Enfin, il put embarquer dans un vol à destination de Pékin. Au décollage, l'avion passa si près d'un immeuble que Remo put voir, par une fenêtre, une télévision diffusant un épisode de McGyver. Il pensa que c'était probablement son dernier contact avec la culture américaine avant longtemps.

Voire très longtemps. La Chine était un immense pays, et le Maître de Sinanju un expert dans l'art d'échapper à toute poursuite.

CHAPITRE XI

Le guichetier confirma, d'une voix monotone, qu'il n'y avait plus de tickets-confort disponibles.

— Le train est presque plein, précisa-t-il en un mandarin poli, les touristes étrangers ont pris tous les tickets-confort.

— Je suis un touriste étranger, rétorqua le Maître de Sinanju. Je suis coréen.

Le guichetier haussa les épaules, comme pour dire qu'un Coréen pouvait être considéré comme étranger, mais que cela revenait au même.

Chiun se détourna et regarda Zhang, qui jetait des coups d'œil angoissés en direction des agents de la Police du Peuple qui traversaient la foule de la gare Xizhimen, à Pékin. Ses poches étaient bourrées de paquets de cigarettes achetées à un stand.

— Toi, siffla Chiun, parle à cet obstiné !

Zhang ignore Chiun en allumant une cigarette Hirondelle Bleue. Bien des voyageurs remarquaient le kimono violet et rouge du Maître de Sinanju. Et Zhang craignait moins la colère de Chiun que d'être identifié. Un tout petit peu moins.

— Si tu ne m'assistes pas, Zhang, je hurlerai ton nom jusqu'au ciel ! l'avertit Chiun.

— S'il vous plaît, ne faites pas cela, gémit Zhang, je ferai comme il vous plaira.

— Qui est cet homme ? demanda soudain le guichetier.

Malgré les protestations de l'étudiant, Chiun murmura quelque chose à son oreille. Le guichetier dévisagea Zhang de ses yeux écarquillés.

— Vous ! L'homme des chars !

— Le même, affirma Chiun, péremptoire.

— Non ! fit Zhang. C'est pas moi ! pas moi !

— Il est très modeste, confia Chiun au guichetier comme s'il discutait avec un vieil ami.

— Pouvez-vous le prouver ?

Le Maître de Sinanju prit Zhang par la manche et le fit tourner, présentant son dos à l'employé. Celui-ci poussa un « Ahhh » de satisfaction et leur tendit avec cérémonie deux tickets-confort.

— Les diplomates étrangers peuvent s'en passer, murmura-t-il. Allez, maintenant.

Et Zhang se vit traîné vers le train.

Leur compartiment était peuplé de touristes occidentaux et de cadres locaux en col Mao. Chiun regarda par la fenêtre : le train démarra, puis dépassa un assortiment de petites villes. Zhang ne disait rien, au grand soulagement du Maître de Sinanju, qui n'appréciait guère sa compagnie. L'homme avait tenté de s'enfuir par deux fois déjà ; d'abord en sautant de la jonque, puis à Cuba, d'où ils avaient pu prendre un vol direct pour Pékin. Il lui fallait surveiller le Chinois, qui s'était endormi sur son sac à dos.

Une Européenne regarda par-dessus le dossier de son siège et croisa le regard de Chiun.

— *Dui-bu-qui, waigong*, fit-elle en déchiffrant un manuel de conversation. Quelle est cette ville ?

— Pourquoi me le demander ? Je ne suis ni chinois ni guide. Et je ne suis *pas* votre grand-père.

— Vous parlez anglais ?

— De toute évidence, fit Chiun en se tournant vers les carrières qui défilaient derrière les vitres.

La femme revint à la charge.

— La Chine est incroyable, non ? Ils sont si nombreux !

— On peut en dire autant des lapins, marmonna Chiun.

Un soldat chinois de passage examina la forme endormie de Zhang.

— Vous ! grogna-t-il à l'adresse de Chiun. Vous connaissez cet homme ?

— *Bu*, fit Chiun.

Il se tourna vers la fenêtre.

Le visage porcine du soldat se plissa. Enfin, sans préambule, il prit une matraque en caoutchouc et en frappa le crâne de Zhang.

— Toi ! Je te connais ! Montre-moi tes papiers.

— On me les a volés, protesta mollement Zhang. Je ne suis qu'un travailleur.

— menteur !

Le soldat saisit l'épaule de Zhang et le releva de force.

— Tu vas venir avec moi, homme sans papiers !

L'incident attira l'attention des passagers, outrés de voir les droits du malheureux ainsi piétinés. Finalement tout le monde tomba d'accord : on ne pouvait laisser faire une chose pareille, mais personne n'intervint. Le train roulait toujours.

Pendant qu'on emmenait Zhang, le Maître de Sinanju récupéra son sac abandonné sur le siège. Puis il se leva et flotta le long du wagon, à la poursuite du soldat.

Deux wagons plus loin se trouvait la classe ordinaire. Les sièges étaient étroits et dépourvus de coussins ; les gens s'asseyaient sur les genoux les uns des autres. Tous durent s'écrouler pour laisser passer le soldat et son prisonnier. Peu remarquèrent le Maître de Sinanju, qui passa comme un fantôme bigarré.

Derrière le moteur se trouvait un wagon peuplé de soldats, riant fort et échangeant des plaisanteries. Zhang fut jeté sur un banc de bois dur et resta là, soumis aux regards accusateurs des militaires, qui se mirent à le questionner à voix hautes.

Puis le Maître de Sinanju fit son apparition.

Un soldat, détournant les yeux pour allumer une cigarette, le remarqua et se dirigea vers lui.

— Que fais-tu là, vieille tortue ?

— Je vous en prie, ne criez pas ainsi à mes vieilles oreilles qui sont si sensibles. J'ai à vous faire part d'informations concernant ce meurtrier.

— Un meurtrier ?

— Il y a un cadavre dans la voiture qui nous précède.

— Montre-le-moi.

Il suivit le Maître de Sinanju, qui lui montra une alcôve à bagages et tira le rideau.

— Où vois-tu, un cadavre ? fit le soldat.

Un doigt entra en contact avec le crâne du soldat qui s'écroula sans un mot. Chiun le fourra dans le compartiment, repliant ses jambes, et tira le rideau. Puis il prit l'air innocent et retourna dans le wagon où d'autres soldats haranguaient toujours Zhang. Il en tira un par la manche.

Celui-ci découvrit bel et bien le cadavre promis. Ce fut même la dernière chose qu'il vit.

Le suivant ne crut pas Chiun. Il se tourna vers ses camarades.

— Ce vieux machin dit qu'il y a deux cadavres dans le wagon précédent.

— Je m'excuse, fit Chiun, je voulais dire le dernier. Mon mandarin est pauvre.

— Il n'y a que des bagages dans le dernier wagon.

— Aussi des cadavres. De soldats.

Après une brève discussion, ils le suivirent. Un seul homme resta là pour garder le prisonnier. Il n'avait pas l'air content. Lui aussi voulait voir les cadavres.

Les soldats s'égaillèrent dans le fourgon de queue, soulevant sacs, malles et valises. En vain.

— Où sont les cadavres ? fit l'un d'entre eux au Maître de Sinanju qui se tenait, serein, sur la plateforme entre les deux voitures.

— Sous mes yeux, fit-il.

Il frappa du pied, une fois. Le couplage brisé, le fourgon se détacha du train, déséquilibrant les soldats. Il ralentit d'abord, s'arrêta, puis recula de plus en plus vite, jusqu'au tournant que le train venait d'emprunter. Là, il dérailla et pivota sur lui-même, projetant des bagages et des corps brisés habillés de vert.

Satisfait, Chiun retrouva le wagon, où le dernier cadavre attendait, prêt à être moissonné.

CHAPITRE XII

En entrant dans l'aéroport de Pékin, Remo se rappela à quel point les innombrables Chinois portaient tous la même expression. Non pas qu'ils se ressemblent tous, comme le veut le dicton, mais des années d'obéissance les avait habitués à présenter au monde un masque dénué d'expression.

L'habillement était plus décontracté qu'au dernier voyage de Remo. Finis les cols Mao et les pantalons kaki. Les vêtements avaient un aspect très occidental.

Il chercha une sortie, mais les indications étaient toutes en chinois et il n'y comprit rien. Il ne pouvait même pas se repérer à l'écriture des mots, comme en espagnol ou en français. Il se sentait sur une autre planète.

Une Chinoise vêtue d'une veste de brocart s'approcha de lui et s'inclina.

— Fang Yu, dit-elle d'une voix haletante.

— Pas de quoi. Heu, vous parlez anglais ?

— Fang Yu est mon nom, et mon anglais est, paraît-il, excellent, dit-elle en souriant.

— Parfait. Je dois aller au *Beijing Hôtel*.

— Je vous y accompagnerai volontiers, monsieur Loggia.

Remo tiqua, elle connaissait sa fausse identité. Il la suivit. Fang Yu était petite et délicate sans paraître fragile. Elle portait de grosses lunettes d'écaille qui la faisaient ressembler à une ravissante chouette aux yeux en amande.

— Vous vous appelez Fang Yu, n'est-ce pas ? demanda Remo. Yu ne signifie pas ivoire par hasard ?

— Non, jade, répondit-elle aussitôt. C'est mon prénom. Nous plaçons notre nom de famille en premier, contrairement à vous autres Occidentaux.

Remo vit alors son premier panneau écrit en anglais CUSTOMES [1].

— Je vais prendre vos bagages, fit Fang Yu.

— Je n'en ai pas. J'aime voyager léger.

Elle le dévisagea avec curiosité. Puis elle haussa les épaules et le mena au guichet des douanes, où elle remplit un formulaire en chinois.

— Présentez ceci avec votre passeport et visa à l'homme tout au bout du couloir. Je vous attendrai de l'autre côté.

L'officier, un gros bouddha assoupi, dévisagea longtemps Remo avant de tamponner le visa avec une violence qui fit sursauter Remo. Il rejoignit Fang Yu.

— Qu'avez-vous écrit sur ce papier ? lui demanda-t-il.

— Que ces idiots à Hong Kong ont égaré vos bagages et que vous n'êtes pas content du tout.

Le ciel de Pékin était froid et sec, le ciel grisâtre. La neige, piétinée par d'innombrables pieds chinois, faisait des plaques compactes noirâtres.

Un taxi les transporta dans le trafic pékinois, constitué de camions, de pousse-pousse, de rares voitures et des traditionnelles bicyclettes Pigeon Volant. Fang Yu conseillait le chauffeur d'une voix sèche et gutturale, contrastant avec son anglais raffiné.

Remo sentit soudain une odeur de chou. Les fenêtres du taxi étaient pourtant fermées. Il remarqua alors que les balcons, les camions, les ruelles, les vélos étaient emplis de choux.

— Le chou est en promotion cette semaine ?

— C'est l'hiver, fit calmement Fang Yu. En hiver, nous mangeons du chou au petit déjeuner et au dîner.

— Et du riz pour le déjeuner ?

Elle secoua sa tête bouclée.

— Du chou.

— Les Chinois doivent aimer cette nourriture.

— Personne n'aime le chou, répondit Fang Yu, mais c'est l'hiver et il n'y a rien d'autre.

Enfin, ils arrivèrent au *Beijing Hôtel*. Une nouvelle fois, l'absence de bagage n'aida pas Remo à passer inaperçu, bien qu'il fût loin d'être le seul Américain de l'hôtel.

— Plus tard, fit Fang Yu sèchement, dites à vos supérieurs de donner des bagages à leurs agents. Vous risquez d'être repéré par le cadre local.

— Une minute ! Vous êtes Griffé d'ivoire ?

Fang Yu ne répondit pas, mais le mena à sa chambre, peu différente de celle des hôtels occidentaux.

— Je vous ai posé une question, fit Remo.

Fang Yu écarta les rideaux et sortit sur un balcon, surplombant la place Tien An Men, vaste rectangle principalement peuplée de soldats en armes.

— C'est moi, dit-elle tranquillement.

Remo voulut dire quelque chose, mais elle posa son doigt sur ses lèvres. Remo respira son parfum, léger et agréable. Celui de roses fanées.

— Que regardez-vous ?

— Je ne l'ai jamais vue de haut, fit-elle, rêveuse.

— Le MacDonald fait couleur locale, cracha Remo.

Elle ne répondit pas.

— Vous étiez là ? ajouta-t-il, que s'est-il passé ?

Elle se détourna soudain et resta silencieuse un long moment, puis elle se mit à chuchoter :

— Savez-vous le son que fait un crâne humain quand il est écrasé par une chenille de char ?

— Non, fit Remo, sincère.

— Pong, précisa Fang Yu, distante, pong. Une sorte de son creux, aussi vide que les âmes de ceux qui conduisaient les tanks et des bouchers qui leur donnaient des ordres.

Elle avait craché avec véhémence le mot bouchers. Puis elle se reprit :

— Il peut y avoir des micros dans la pièce. Nous parlerons de choses sérieuses plus tard. Où voulez-vous aller ?

— Je dois trouver un homme. Un Coréen. Il est accompagné d'un jeune homme, un Chinois.

— Comment les reconnaître tous les deux ?

Remo lui traça alors le portrait de Chiun.

— C'est un Coréen de quatre-vingts ans. Il porte toujours un kimono de soie. Lorsqu'il s'énervé, il parle fort. Il ne manquera pas de faire du bruit.

— On dirait Tang le Canard.

— Qui est-ce ?

— Vous le connaissez sous le nom de Donald.

— Je crois que vous avez saisi sa personnalité.

— Je vais m’y consacrer. Puis je vous emmènerai dans le meilleur restaurant de Pékin.

Elle rentra dans la chambre. Remo ferma la fenêtre.

— Je serai de retour à huit heures, précisa-t-elle.

— Votre heure sera la mienne, fit Remo en appréciant le mouvement ondulant de ses hanches. Retrouver le Maître de Sinanju ne lui apparut finalement plus aussi urgent qu’il lui avait semblé.

CHAPITRE XIII

À la gare de Badaling, l'arrivée du train sans son fourgon de queue – et surtout, sans les bagages qu'il contenait – causa bien des pleurs et grincements de dents.

Le Maître de Sinanju se réveilla et ordonna à Zhang de prendre le coffre qui se trouvait dans le filet, au-dessus de lui. La malle était lourde, mais au fond de lui il remercia le ciel que les treize autres soient restées à La Havane pour être envoyées sur demande à leur destination, pour l'instant inconnue.

Ils durent partager les pousse-pousse. Un pour la malle, un pour Chiun et Zhang. Celui-ci allait monter à bord lorsque Chiun l'arrêta fermement.

— Tu montes avec mon bagage. Tu le protégeras des voleurs.

— Nous n'avons pas de voleurs en Chine ! s'indigna l'étudiant. On les décapite.

— Tous les Chinois sont des voleurs, fit Chiun d'un ton sans réplique.

Zhang monta en maugréant sur la malle et cracha un ordre au chauffeur. Ils s'éloignèrent de la gare, laissant le train grouillant de soldats comme des fourmis autour du cadavre d'un mille-pattes.

Sur le chemin de la Grande Muraille de Chine, ils furent dépassés par des cars de touristes. Le paysage ressemblait à une surface lunaire enneigée.

Après un temps considérable, le pousseur finit par garer son engin sur la zone parking devant la Grande Muraille. Celle-ci, dominait la foule de ses six mètres de haut et sa chaussée était suffisamment large pour accueillir le passage de cavaliers – jusqu'à cinq de front –, car elle était autant une route surélevée qu'un rempart.

Cette section de la Muraille était ouverte aux touristes, le mur intérieur défiguré par un parapet et un garde-fou modernes. Chiun plissa le nez. Les Chinois étaient-ils tombés si bas, qu'ils dussent livrer leur plus grand monument à l'édification d'étrangers stupides ?

À l'est, la Muraille avait été profanée par des vandales, et n'était plus que ruines. À l'ouest, elle disparaissait au loin, entre les monts Yanshan.

Le Maître de Sinanju appela Zhang et donna un unique dollar aux pousseurs. Il fut étonné de constater qu'ils acceptaient le papier-monnaie sans demander d'abord de l'or. Même leur avarice s'était émoussée.

— Que fait-on de la malle ? fit Zhang.

— Elle sera très bien sur ce bus, répondit Chiun en désignant un car abandonné pourvu d'un porte-valises sur le toit.

Zhang grimpa sur le toit et attendit. Une expérience récente lui avait enseigné comment la suite allait se dérouler.

Le Maître de Sinanju saisit la poignée de bronze et le coffre sembla perdre tout son poids. Il flotta jusqu'à l'étudiant, qui attrapa la poignée, soudain à hauteur de son nez.

— Et que se passera-t-il si le bus s'en va avant qu'on ne revienne ? demanda-t-il une fois redescendu.

Chiun ne répondit pas. Il frappa de sa sandale un des pneus, qui se dégonfla instantanément dans un sifflement de pétard. Le car se pencha de côté. Le Maître de Sinanju disparut de l'autre bord. Un autre sifflement de pétard et le car retrouva sa stabilité.

— Montre-moi le chemin, Chinois, fit Chiun en revenant.

Ils grimpèrent le parapet au milieu des touristes étrangers comme Chinois. Chiun ignore leurs regards curieux. Enfin, ils s'approchèrent d'une des sections non restaurées.

— Je crois que c'était là, précisa Zhang, tout en jetant des regards furtifs derrière lui. Cette portion est interdite au public.

Le Maître de Sinanju regarda au-delà les plaines de Mongolie. Là s'arrêtaient les montagnes. Un brouillard d'hiver obscurcissait l'horizon comme une congrégation de spectres en rase-mottes.

— C'est là que j'ai trouvé la boîte, continua Zhang. Les soldats m'y ont obligé. J'ai fouillé dans la boue et les rochers.

Le Maître de Sinanju s'approcha du bord, qui n'était que terre et gravats, et le descendit d'un pied sûr. Zhang le suivit avec moins d'élégance, à quatre pattes, mais termina sa descente sur le ventre. Il atterrit aux pieds de Chiun.

— Lève-toi, paresseux, intima froidement ce dernier, et montre-moi où tu as trouvé la boîte de Temujin.

Zhang s'épousseta et désigna deux pierres jointes.

— C'était là.

Chiun regarda les pierres jointes puis le nord. Ses yeux s'étrécirent.

— La boîte, fit-il en tendant une main griffue comme une serre d'oiseau.

Zhang posa son sac et en sortit la boîte de teck ornementée. Chiun la palpa, trouva le ressort secret et le couvercle se releva. Avec d'infinies précautions, le Maître de Sinanju en sortit son contenu : un crâne humain luisant, préservé par une couche brillante d'argent vieilli. Ici et là, des os brunissants pointaient sous le métal. Mais Chiun n'avait d'yeux que pour l'inscription gravée sur le front du crâne.

— Qu'y a-t-il d'écrit ? demanda Zhang, avide. On me l'a lu, mais je n'y ai rien compris.

— C'est une énigme, murmura Chiun.

Je suis la colère de Temujin. Recherche ma puissance, si tu l'oses. Là où tu me trouveras, regarde au nord à travers l'œil de l'Aveugle. Suis alors l'horizon jusqu'à ce que tu trouves le dragon brisé.

— C'est absurde, fit Zhang, comment peut-on regarder par l'œil d'un autre, surtout s'il est aveugle ?

Chiun fit face au nord. Il tint le crâne devant lui, puis le leva pour mettre les orbites face à son visage.

Zhang le regardait avec curiosité, toute peur s'était évanouie de son visage. À vrai dire, celle-ci avait disparu en même temps que les soldats qui le harassaient. Le Maître de Sinanju avait pulvérisé celui qui était resté dans le wagon.

Chiun tourna le crâne jusqu'à ce que les orbites creuses aient la bonne inclination.

— Que faites-vous ? marmonna Zhang.

— Je regarde le nord.

— Et comment savez-vous que c'est bien le nord ?

— Je le sais.

— Que voyez-vous ?

— Je regarde le vide, répondit Chiun en baissant le crâne. Partons maintenant.

— Pour retourner à Pékin ?

— Non. Vers le vide.

Chiun replaça alors le crâne dans sa boîte. Zhang regarda les brumes lointaines.

— Je ne souhaite pas vous suivre.

— Soit, si tu renonces à ta portion de ce que nous cherchons.

— Non. La moitié m'appartient. À la Chine.

— Alors viens, fit Chiun.

Ils grimpèrent de nouveau la muraille. Chiun flottant et Zhang escaladant les mottes de terre à demi gelées. Au sommet, un trio de soldats les intercepta. Ils ne les ralentirent que vingt secondes environ.

Zhang et Chiun regagnèrent la section restaurée de la Grande Muraille et se mêlèrent aux autres touristes.

Tout en bas, le conducteur du bus changeait son deuxième pneu à plat.

— Sais-tu conduire un bus ? s'enquit Chiun.

— Non. Je n'ai jamais rien conduit.

— Alors je vais t'apprendre.

Chiun ouvrit les portes pliantes du car et poussa Zhang à l'intérieur, l'asseyant sur le fauteuil du chauffeur. Chiun attendit que le chauffeur ait fini de visser la roue de secours et de faire descendre le cric.

— Tourne la clé de contact ! siffla-t-il alors.

Zhang s'exécuta et le moteur démarra au moment où la roue touchait le sol.

— Maintenant, appuie de ton pied sur cette pédale. Zhang s'exécuta. Le chauffeur vociférant fit un bond en arrière, pour éviter d'être renversé. Ils fonçaient droit sur un groupe de Jeunes Pionniers.

— Tourne le volant !

— Où ? fit Zhang, pris de panique.

Il évita les enfants pour se diriger vers une douzaine de soldats, qui lui firent signe de s'arrêter.

— Comment freine-t-on ? demanda Zhang.

— Pour les soldats, tu ne t'arrêtes pas. L'armée de libération du peuple avait l'habitude d'être obéie. Ils restèrent sur place, certains que le chauffeur ne manquerait pas de s'arrêter. Ils réalisèrent leur erreur un mètre trop tard. Le bus se mit à mâcher des membres et briser des os.

Zhang apprenait vite. Le bus s'éloigna en grondant. Des balles sifflèrent, mais, pensa Chiun, si les Chinois avaient inventé la poudre, ils n'avaient jamais su viser.

CHAPITRE XIV

Le restaurant *La Lanterne verte* surprit Remo par sa simplicité ; une simple pièce, des tables rectangulaires sorties d'un film des années quarante. Rien à voir avec l'ostentation des restaurants chinois occidentaux.

Les serveuses dévisageaient Remo en riant.

— Ce n'est pas un restaurant pour touristes, expliqua Fang Yu. Elles n'ont sans doute jamais servi un Occidental.

— Ah. Et elles vont changer leurs habitudes avant qu'on ne meure de faim ?

Fang Yu aboya un ordre bref en direction des serveuses, puis passa commande à l'une d'entre elles, qui ne riait plus du tout.

— Vous aimerez leur câlin, fit-elle à Remo, tout sourires.

— Quoi ? Des geishas, à Pékin ? Je suis venu pour manger !

Fang Yu rougit soudain.

— Je voulais dire colin. Le poisson. Il m'arrive de me tromper dans les mots.

— Je n'ai pas demandé de colin.

— C'est le seul plat qu'on serve ici. Leur spécialité.

La nourriture arriva en moins d'une minute. Et il en vint encore, des plats épicés ou non, sucrés ou salés.

— Je croyais qu'ils ne servaient que du colin ici, remarqua Remo en enfournant une baguette épicée.

— Que croyez-vous être en train de manger ?

— Tout ceci serait du colin ?

— Et du bon, non ?

Remo acquiesça. Les plats fondaient littéralement dans la bouche. Maintenant qu'il s'y faisait, il reconnut plutôt un goût de carpe. Il tenta le poisson bouilli, et le regretta. C'était bel et bien de la carpe, et le seul plat qui ne soit pas délicieux. En revanche, la soupe au colin – à la carpe – lui plut tant qu'il en redemanda. Il fit glisser son repas avec du riz gluant.

— Japonica, précisa-t-il, de l'île de Honshu.

— Comment le savez-vous ? fit Fang Yu, impressionnée.

— Je m'y connais en riz.

Ils sortirent du restaurant deux heures plus tard.

— Vous m'étonnez, Remo, reconnut Fang Yu. Vous utilisez les baguettes comme un vrai Chinois et savez reconnaître l'origine d'un riz par son goût.

— J'ai beaucoup voyagé, expliqua-t-il, évasif.

Ils marchèrent. Le froid était vif, et Fang Yu prit son bras. Remo ne résista pas ; il s'était habitué au toucher de sa main. Il se sentait différent. Il n'avait pas besoin d'éviter les gens de peur d'être reconnu, et surtout depuis qu'un canard à sensation avait publié son portrait en première page. Ici, en Chine, éloigné de Chiun, il se sentait à l'aise. Peut-être la compagnie de Fang Yu y était-elle pour beaucoup.

— À quoi pensez-vous, Remo ? l'interrogea Fang Yu alors qu'ils marchaient le long d'une rue enneigée.

— Que je passe de bons moments, avoua-t-il franchement.

— Moi aussi, dit-elle, enserrant légèrement son bras.

— Mais j'ai une mission. Je dois trouver ce Coréen. Je crois que je n'ai plus qu'à attendre qu'il se montre.

— Pékin est le centre du pays. Si Tang le Canard est en Chine, je le saurai. Personne ne peut rester longtemps invisible ici : la Chine a des milliards d'yeux. Il sera vu. Et mes *guanxi*, mes contacts, me préviendront.

Fang Yu l'emmena dans une petite rue adjacente.

— Où allons-nous ?

— Vous verrez.

Ils atteignirent une porte laquée rouge au milieu d'un mur blanc. Fang Yu l'ouvrit et fit signe à Remo d'entrer. Ne ressentant aucune présence, il la précéda.

La lumière éclaira un salon indéniablement féminin, bien que Spartiate.

— Nous sommes chez moi, dit-elle, timide. J'ai la chance de disposer de trois pièces.

— C'est gentil ici, reconnut Remo.

L'appartement n'avait pas grand-chose de différent des plus petits studios new-yorkais, si ce n'est la décoration asiatique. La grande

pièce était découpée par un rideau, séparant la chambre à coucher du salon. Un magnéto-cassettes trônait à la place d'honneur.

— Votre appartement d'Amérique est-il aussi bien ?

— Moins bien meublé.

— Peut-être le verrai-je un jour, dit-elle en s'approchant du magnétophone. Vous aimez le disco ?

— Non, répondit vivement Remo.

Il voulait bien être poli, mais pas à ce point.

— Vraiment ? j'espérais que vous me montreriez les dernières danses à la mode.

— C'est la lambada, et ce n'est pas comme le disco. On danse très, très près l'un de l'autre. Mais je suis un piètre danseur de toute façon.

— Oh. Et quand vous emmenez dîner une Américaine dans un bon restaurant, comme nous l'avons fait, que faites-vous ?

— À vrai dire... Mon travail me prive de toute vie sociale.

— Et votre vie sexuelle ?

— Ma quoi ?

— Ce n'est pas le bon mot ? Je voudrais connaître les phrases américaines modernes.

— Vie sexuelle est à la mode. Sauf pour moi.

Fang Yu prit ses mains dans les siennes. Elles étaient douces et chaudes, et Remo inhala une fois de plus son parfum de pétales de rose fanée.

— Mon travail pour le bureau de tourisme prend aussi sur ma vie sexuelle, reconnut-elle tristement. Je n'en ai pas.

— J'ai une idée, fit soudain Remo, si on oubliait le bureau ?

— Mais je ne sais pas ce qu'il faut faire, dit Fang Yu en rougissant pudiquement.

— Je m'occupe de tout, répondit Remo en l'entraînant derrière le rideau, jusqu'au lit.

Remo Williams se réveilla dans un lit vide. Fang Yu lui manqua sur-le-champ.

Il se leva, tous ses sens à l'affût s'imprégnant de tous les sons comme une éponge humaine. Mais elle n'était plus dans l'appartement. Il n'y avait pas d'autres battements de cœur que les siens. Derrière les autres murs, il entendait les occupants dormir. Mais ce n'était pas Fang Yu.

Remo se sentait en pleine forme. Sa nuit d'amour l'avait revigoré, évacué les subtils poisons qui le souillaient.

Tout avait commencé comme cela se passait toujours pour Remo. Sauf que Yu était timide. C'était rafraîchissant.

Il avait pris sa main gauche et avait tapoté son poignet de l'index, selon le premier pas de la technique amoureuse Sinanju. En principe, ce simple geste suffisait à mener une femme à l'orgasme. Ce qui facilitait le but du Sinanju – lier une femme à un homme par le plaisir brut.

La respiration de Fang Yu s'accéléra. Elle le regarda, et son visage d'ivoire était si joli que Remo dit :

— Et flûte pour le premier pas. Passons directement au trente-septième.

Il retira son doigt et entreprit de la déshabiller.

Le lit les accueillit, et bientôt, il n'y eut plus de Sinanju, mais quelque chose de plus vieux, de plus primitif et plus puissant encore. Il se rappela la façon dont ils s'étaient endormis dans les bras l'un de l'autre, en sueur, épuisés mais heureux.

Où était Fang Yu maintenant ? Était-il tombé dans un piège ? Il fouilla la pièce à la recherche d'un indice, mais à part des cassettes de Madonna, tout était écrit en Chinois. Il retourna au lit et chercha ses habits.

— Dans le doute, marmonna-t-il, choisis la fuite. Ainsi parlait Chiun le Sage.

Il sortit dans la nuit glaciale. Il aspira une gorgée d'air qu'il envoya dans chacune des cellules de son corps, qui irradièrent de la chaleur.

Remo ne savait pas où il se trouvait. Il se dirigea à l'instinct. Tien An Men et son hôtel étaient au sud-est : vers le sud-est il se dirigerait donc. Pékin était sillonnée de petites allées étroites nommées *hutongs* : il n'eut aucun mal à échapper aux policiers qui occupaient les rues, deux par deux. Ils se firent plus nombreux aux abords de la place. Il essaya de l'éviter, mais les murs de la Cité Interdite lui barrèrent la route ; il tenta donc la voie la plus directe, soit l'avenue Changan.

Vêtu d'un T-shirt et d'un pantalon noir, Remo n'avait aucun mal à passer inaperçu, mais la place était illuminée par des réverbères. Remo passa comme un ninja d'un recoin d'ombre à un autre dans le dos des gardes, et s'arrêta devant le Grand Amphithéâtre du Peuple et le portrait de Mao, dont la sérénité de bouddha contredisait le règne sanglant. Le *Beijing Hôtel* se trouvait de l'autre côté de la place.

Il se mit à courir et passa sous le nez des sentinelles, ressemblant

davantage à l'ombre d'un nuage qu'à un homme.

Soudain, la limousine noire apparut au coin de Changan Est et arriva sur la place.

Surpris, Remo s'arrêta net et l'examina. Elle ressemblait dans ses moindres détails à celle qu'il avait affrontée à New Rochelle !

Remo changea de direction et la poursuivit. Elle disparut dans le Grand Amphithéâtre du Peuple, à l'ouest de la place. Des soldats fermèrent la grille sur son passage.

Remo savait que l'Amphithéâtre servait de lieu de rencontre aux dirigeants chinois. S'il essayait d'y pénétrer, il devrait utiliser le Sinanju, et Smith l'avait interdit. Il décida donc d'être plus subtil. Il s'approcha tout tranquillement des deux gardes. Son « Salut, les gars ! » les fit sursauter.

Ils le dévisagèrent et braquèrent leurs fusils sur lui.

— Hé ! Je ne voulais pas vous faire peur, les gars. Quelqu'un parle anglais, ici ?

— Vous pas rester ici.

— Vous bilez pas ! Je me posais juste des questions sur la limousine, celle que vous venez de laisser rentrer.

— Pas de voiture passer ici cette nuit.

Ils étaient nerveux. Ses questions innocentes sur la limousine les ennuyaient.

— Je me demandais si c'était un modèle chinois, poursuivit Remo, belle bête ! Un genre de Staline Continental.

— Vous posez trop de questions. Nous devons vous garder.

— Hé ! Ce n'est pas un peu précipité ?

Il leva les bras alors que deux soldats s'approchaient de lui. L'un mit son AK-47 à l'épaule ; Remo choisit l'autre et le coucha d'un coup de pied en pleine figure. Mais le doigt du garde était encore sur la détente : une rafale partit dans la nuit comme une chandelle romaine. L'autre garde enlevait son arme de son épaule ; Remo décida de l'aider. La bandoulière se cassa. L'épaule aussi. Remo l'acheva d'un coup sur la tête.

Galvanisés par les coups de feu, les soldats hurlèrent d'incompréhensibles questions et convergèrent vers la porte devant laquelle se trouvait Remo. D'autres gardes arrivaient de l'intérieur, AK-47 en main. Remo préféra tenter sa chance à découvert plutôt que d'être piégé à l'intérieur.

Les soldats l'encerclaient. Il marcha jusqu'au centre de la place, à gauche de la tombe de Mao, et leva les bras. Les soldats l'entourèrent, armes braquées.

— Touriste américain ! avertit Remo. Vous tirez et fini les dollars yankee ! Compris !

— Qui êtes-vous ? fit un soldat plus âgé.

— Mes papiers sont dans ma poche de pantalon. Je les sors ?

Le soldat désigna la poche avec le canon de son fusil.

Remo claqua alors des mains, envoyant un éclair invisible. Tous clignèrent des yeux, sauf Remo, qui effectua un saut de Sinanju dit du dragon retourné. Il atterrit à cinquante mètres du Monument du Peuple, assez près pour couvrir la distance restante à pied, pendant que les soldats réagissaient à l'impossible disparition de leur prisonnier. Remo se cala au sommet du monument et les vit s'égailler, courir sans but, augmentant leur propre confusion. Personne ne vit Remo, accroché à la statue comme un paquet d'ombre.

Enfin, les soldats allèrent voir ailleurs s'il y était, laissant Tien An Men déserte. Remo se dirigea vers son hôtel, gravit la façade comme une araignée, et regagna sans encombre le balcon de sa chambre. Là, il se déshabilla, attendant que l'on frappe à sa porte. Les soldats retourneraient tout l'hôtel à la recherche d'un Occidental lui ressemblant.

Il entendit des coups sur la porte d'à côté. La chambre était vide. Ce qui lui donna une idée. Il sortit par sa porte et appela les deux soldats dans le couloir.

— Là ! Il s'enfuit par le balcon !

Un au moins comprenait l'anglais et cassa la serrure d'un revers de crosse pour se précipiter à l'intérieur. L'autre se tourna vers Remo.

— Où étiez-vous cette nuit ?

— Ici.

— Que faisiez-vous ?

— Un casse-tête chinois, fit-il en claquant des mains. La tête du soldat se trouvait malheureusement juste entre les deux paumes. Remo attrapa le corps agité de soubresauts et le traîna dans l'autre chambre. Remo remarqua l'autre soldat, affrontant la porte du balcon.

Le garde se retourna.

— Votre ami s'est évanoui, lui lança-t-il.

— Comment est-ce arrivé ?

— C'est un vrai casse-tête...

Le second corps s'affala près du premier. Il allait sortir lorsqu'il remarqua que le premier soldat avait perdu un œil.

— Holà, je ne peux pas le laisser traîner, cela ferait désordre et pourrait me causer des ennuis par la suite.

Il chercha l'œil de verre, qui n'était ni dans la chambre ni dans le couloir.

— Bon, il doit être dans ma chambre, fit-il en claquant des doigts.

Il était de bonne humeur. Non seulement il avait passé un bon moment, mais pouvait se défouler un brin.

L'œil de verre avait roulé sous l'armoire. Il le ramassait lorsqu'il entendit le « ding » de l'ascenseur. Il ne put arriver à temps dans l'autre chambre, et vit Fang Yu remonter le couloir. Il glissa sa main derrière son dos et prit un sourire innocent.

— Tiens, devinez qui voilà ! fit-il en fermant du bout du pied la porte sur les cadavres.

— Quelque chose ne va pas, Remo ? s'enquit Fang Yu, soucieuse. Le salon est plein de soldats très en colère. J'ai dû me cacher pour prendre l'ascenseur. Pourquoi êtes-vous parti ?

— Vous n'étiez plus là quand je me suis réveillé.

Les soldats arrivaient : ils entrèrent dans la chambre de Remo. Ce dernier était en caleçon et ne pouvait glisser l'œil dans une poche. Il se contenta de croiser les bras.

— Je me suis réveillé, vous étiez parti. Je ne savais pas ce qui se passait, alors je suis rentré. Et vous ?

— Je me suis réveillée, très excitée. Vous dormiez. Je savais que vous vouliez retrouver ce Coréen, Tang le Canard. Je suis allé voir un homme haut placé que je connais. Il m'a appris qu'il y a eu un incident à la Grande Muraille. Des soldats ont été tués.

Fang Yu s'assit sur le lit. Remo tenta de juger de sa sincérité, mais n'y parvint pas.

— Un bus a été volé à la Grande Muraille. Des soldats ont été écrasés. Puis on a découvert la perte d'un fourgon, sur le train de Pékin ; on l'a retrouvé dans un ravin, empli de soldats. Tous morts.

— Qu'est-il arrivé ?

— Jonctions sabotées. Cela arrive. On accuse des terroristes, des Hooligans. Mais les passagers ont parlé d'un Chinois que les gardes ont arrêté et d'un vieil homme en kimono.

— C'est Chiun ! Pas de doute.

— Je croyais que vous ne connaissiez pas son nom, lança Fang Yu d'un ton accusateur.

— C'est son nom de code. Comme Griffes d'ivoire.

— Vous êtes satisfait ?

— Oui, c'est formidable !

— Les soldats sont déjà venus à cet étage ?

— Oui, ils n'ont rien trouvé.

Elle eut un soupir d'aise.

— Bien. Alors nous pouvons faire l'amour encore une fois.

Remo la rejoignit sans hésiter sur le lit. Fang Yu gémissait déjà lorsqu'il s'aperçut que son poing gauche enserrait toujours l'œil de verre vagabond. Il le fourra sous l'oreiller et poursuivit ce qu'il avait entrepris.

— Je vous plais de nouveau ? s'étonna Fang Yu.

— Je n'ai d'yeux que pour vous, répondit Remo avec sincérité.

CHAPITRE XV

Remo voulut partir tout de suite après ce qu'ils venaient de faire ensemble mais Fang Yu l'en dissuada.

— C'est trop dangereux. Nous partirons au matin, comme tous les touristes accompagnés de leurs guides.

Ainsi, ils attendirent l'aube dans les bras l'un de l'autre, comme deux chats lovés.

— Jamais pensé à venir en Amérique ? fit Remo.

— Tout le temps, répondit-elle, rêveuse. La première chose que je ferai, c'est décolorer mes cheveux, comme Madonna.

Remo grogna.

— Tu ne trouves pas que Madonna est jolie ?

— Comme un poulet déplumé, cracha-t-il, mais je pourrais t'aider à sortir du pays ?

Fang Yu le regarda, soudain intéressée.

— Venir avec toi ?

— Il m'arrive de créer un phénomène de dépendance, répondit-il en souriant.

— Mon cœur appartient à la Chine.

— La Chine est une catastrophe. Comment peux-tu dire une chose pareille ?

— Le passé de la Chine est riche d'empereurs, lui dit-elle tranquillement. Certains furent cruels, d'autres pacifiques. Maintenant, nos empereurs sont communistes, et leur cruauté n'a pas de mesure. Mais tous les monarques meurent un jour, même les communistes, qui sont comme des chiens plongeant leurs crocs dans leur propre queue. Quand la Chine s'éveillera, je veux être là.

— Oh, fit Remo, étonné de sa propre déception.

— Mais je peux venir avec toi, ajouta-t-elle. Rester jusqu'à ce que les communistes soient écrasés.

— Encore faut-il survivre à cette nuit, lui rétorqua Remo.

— J'ai entendu un soldat donner ton signalement à l'employé.

Pourquoi te recherchent-ils, Remo ?

— Qu'a-t-il répondu ? éluda Remo.

— Que les Occidentaux se ressemblent tous. Des grands yeux, des gros nez qui noient le reste du visage.

Remo éclata de rire.

— Je crois qu'il voulait les duper. Personne ne collabore avec les soldats de son plein gré.

Personne ne les déranga. Le cliquetis des vélos sur Changan les réveilla. Ils s'habillèrent et partirent tout tranquillement de l'hôtel. Il flottait dans l'air des odeurs de chou et de charbon brûlé. Le parfum de Fang Yu dégageait sa senteur de pétales de rose fanée. Remo resta près d'elle et s'en enivra.

Au marché Beijiao, ils prirent un bus local vers la Grande Muraille.

— C'est mieux qu'un bus touristique, expliqua Fang Yu, qui ne reste qu'une heure et demie et te ramène ensuite. Avec celui-ci, nous restons aussi longtemps que nous le voudrions.

Le bus était bondé. Une femme portait sur ses genoux un poulet caquetant. Plus loin, un homme entra, suivi d'une énorme truie.

— C'est fabuleux, l'égalité, marmonna Remo. Même les cochons prennent le bus.

— Mais ils paient leur trajet, répondit Fang Yu gravement.

Remo regarda le paysage. La Muraille se précisait dans le lointain, se détachant sur un fond de montagnes.

— La Muraille est la grande merveille de Chine, expliqua Yu. Les Américains sont fiers d'être allés sur la Lune ; mais de la Lune, ils peuvent voir la Grande Muraille dans toute sa splendeur.

— C'est vrai ? s'enquit Remo, sceptique.

— C'est ce que l'on m'a dit. Je ne suis jamais allée sur la Lune.

— Moi si, hier soir. Plusieurs fois.

Fang Yu rougit et lui donna un coup de coude dans les reins. Remo sourit. Il n'en revenait pas de se sentir si bien. Après deux heures de trajet, le bus s'arrêta sur le parking ; Yu prit Remo par la main et l'entraîna au sommet de la Muraille.

— Cette portion fut construite sous la dynastie des Ming, expliqua Yu, la voix empreinte d'une fierté qui attrista Remo, car elle révélait que Yu ne quitterait jamais la Chine.

— Au début, la Muraille n'était pas d'un seul tenant, mais une

succession de murs. Puis les Mongols sont arrivés.

— Gengis Khan fut leur chef, n'est-ce pas ?

Yu fit la grimace.

— Les Mongols rôdaient dans le Nord. Très rudes et cruels, pas cultivés comme les Chinois. Dans les temps anciens, ils parcouraient les steppes sur leurs chevaux. Rien ne pouvait les arrêter. Ils tuaient et pillaient tout sur leur passage, hommes et enfants, et ils enlevaient les femmes.

Les Mongols n'étaient pas cultivateurs et mangeaient ce qu'ils trouvaient. S'ils ne trouvaient pas de nourriture, ils blessaient leurs chevaux et buvaient leur sang.

— Des gens charmants !

— Pas charmants du tout ! Ces murs furent construits pour arrêter les Mongols. Puis ils sont devenus trop puissants et ont conquis la Chine. C'était sous la dynastie Yuan. Des temps douloureux. Maintenant, l'armée du Peuple est comme les Mongols. Peut-être que le sang de ceux-ci nous a empoisonnés, je ne sais pas.

Remo la prit dans ses bras.

— Ne t'en fais pas. Écoute, il faut que je suive ce Coréen.

— Le bus est allé vers le nord, en territoire mongol. Là-bas, il n'y a rien, que la steppe et la neige et les loups. C'est pour cela que les Mongols ont conquis la Chine : ils n'avaient rien. Ils voulaient tout. Et toi, Remo, que veux-tu ?

— Toi, lui répondit-il en toute simplicité, mais d'abord, je dois trouver cet homme.

— Alors, j'irai chez les Mongols avec toi.

— Voilà la réponse que j'attendais, dit Remo en plongeant dans ses yeux sombres emplis d'effroi.

Ils s'embrassèrent dans l'ombre des murailles, au milieu des rafales venant des steppes. Fang Yu continua de trembler même quand le vent tomba.

Avec son T-shirt et son pantalon noir au milieu d'un train quadrillé de soldats, Remo passait autant inaperçu qu'un chat avec des plumes.

Un soldat s'arrêta et, après un échange peu amène, Fang Yu produisit ses papiers et ceux de Remo. Ils ne furent plus dérangés par la suite.

— Qu'est-ce que c'était ? fit Remo.

— Ce *dai*, cet idiot, voulait voir ton permis de voyage. Je lui ai dit

que j'étais ton guide.

Elle lui montra un document ressemblant à un passeport, pourvu d'un tampon rouge et d'une liste de villes que Remo était autorisé à visiter.

— Au fait, où descend-on ?

— Notre billet est pour Baotou, mais nous descendons à la station d'avant, à Hohhot. Ainsi, nous ne serons pas là où ils le croient.

— Qu'allons-nous faire à Hohhot ?

— Disparaître, fit-elle simplement.

Remo regarda le paysage chinois, vaste, gris et montagneux. Sans Chiun et avec l'interdiction d'utiliser ses pouvoirs que lui conférait le Sinanju, il se sentait perdu dans cet immense pays. Sensation peu agréable : il était habitué à l'action rapide, pas aux lenteurs administratives de l'espionnage traditionnel. Et ici, on ne comprenait même pas son humour. Le pire de tout, on le regardait comme s'il était un monstre.

C'est alors qu'il vit la limousine noire emprunter la route parallèle aux rails du train, tel un fantôme silencieux. Elle était la copie parfaite de celle qu'il avait croisée sur la place Tien An Men et aux États-Unis.

Remo fit un bond et réveilla Fang Yu, qui s'était endormie.

— Dis ! Regarde ça et dis-moi si cette voiture est chinoise.

— De quoi parles-tu ? fit-elle avec une moue boudeuse, je ne vois rien.

En effet. La voiture n'était plus là. En se penchant au maximum, Remo put la voir prendre de la vitesse, une centaine de mètres plus loin, et disparaître.

— C'était une grande limousine. Je l'ai vu sur la place Tien An Men hier soir.

— Et alors ? Les limousines vont et viennent sans arrêt autour du Grand Amphithéâtre. On les appelle *Hong Qui*, les limousines au Drapeau Rouge. Ce sont les grands pontes du parti qui les conduisent.

— J'en ai vu une aux États-Unis, il a quelques jours. Elle était conduite par un Chinois. Que venait-elle y faire ?

— Je ne sais pas, fit-elle sur un ton trahissant son désintérêt. Ne me réveille plus pour me montrer une limousine chinoise, d'accord ?

Elle s'endormit aussitôt. Remo n'était pas convaincu. Il pouvait y avoir des masses de limousines semblables en Chine, mais à New Rochelle ? Mais cela ne pouvait être la même, pas plus qu'elle ne

pouvait être à sa poursuite : seuls Fang Yu et lui savaient où ils se trouvaient. Même Smith n'était pas en possession de cette information.

CHAPITRE XVI

Boldbator le Mongol galopait à travers la steppe désertique. Sous la selle en bois surélevée, il sentait le mouvement des muscles de son poney, se bandant et se relâchant au rythme de sa course. Au-dessus de lui, le ciel ressemblait à un dôme d'un bleu étincelant. Tout autour, la steppe étendait à l'infini son tapis de neige.

— *Ai yah !* hurla Boldbator, sentant l'air glacé brûler ses poumons.

Il aimait la steppe, son étendue et la liberté sauvage qu'elle lui offrait. Galoper d'un horizon à l'autre, telle était la vraie vie.

Malheureusement, l'aventure ne se trouvait plus au bout de l'horizon. Les ancêtres de Boldbator étaient des rois conquérants nomades qui, autrefois, avaient régné du sud de la Chine jusqu'à l'Europe lointaine. Mais aujourd'hui, la Mongolie n'était même plus mongole et Boldbator était un serf des Chinois. Ses frères du nord, en Mongolie extérieure, se cramponnaient à un ovale de terre allié à la Russie et ami malgré lui de la Chine, tel un morceau de viande que se disputaient deux loups affamés.

Aujourd'hui, Boldbator ne chevauchait plus qu'en compagnie de fantômes, ceux de ses puissants ancêtres. Il eût aimé qu'ils fussent avec lui. Ils seraient khans tant de la Mongolie que de la Russie et de cette Chine sans âme qui s'étendait vers le sud.

Un jour, pensa-t-il, un jour viendra le nouveau khan...

Boldbator fut tiré de ses rêves par la vision d'un point sur l'horizon. Ses yeux perçants, enfoncés dans les rides découpées par le vent et le soleil, brillèrent.

C'était la grande route de Mongolie, et aucun véhicule ne pouvait entreprendre sa traversée, car il n'y avait guère de villages et aucun abri sur son chemin.

Boldbator serra la bride de son poney qui lui répondit en fonçant vers la forme immobile. En s'approchant, il put mieux voir de quoi il s'agissait. Un bus. Les vitres brisées, les flancs criblés d'impacts de balles. Le vent du nord amena l'odeur du sang aux narines du Mongol.

Ce dernier s'arrêta à quelques mètres du bus. Des cadavres vêtus de vert l'entouraient. Des soldats de Pékin.

Boldbator descendit de cheval et, tirant son poney effrayé par la

bride, s'avança vers le seul soldat qui, apparemment, avait survécu. Les cadavres n'avaient aucune blessure apparente ; seul le rescapé avait été blessé d'une balle dans le poumon. À chaque expiration, des bulles de sang maculaient ses lèvres. Une telle blessure était toujours fatale.

Boldbator s'agenouilla à côté du soldat de Pékin.

— Qui t'as fait ça, chien de Pékin ? lui demanda-t-il tranquillement.

— Un *guaihu* à l'apparence humaine, fit le soldat en regardant Boldbator. Achève-moi.

Boldbator acquiesça et, d'une caresse de la lame de son couteau, trancha la gorge de l'agonisant, l'envoyant vers l'éternité. Le Mongol se redressa et fit le tour du bus. Il trouva des cadavres, mais pas de traces de celui qui avait tué les soldats. Et des empreintes de Jeep, partant vers le nord. Il remonta sur son poney et les suivit sans se presser. Il savait courir vers sa mort, et quel homme se hâte vers une issue fatale ?

Plusieurs *li* plus loin, il vit une Jeep abandonnée et un soldat au volant, contemplant le ciel, comme s'il attendait la fin du monde. En s'approchant, Boldbator constata qu'il était gelé. Les loups s'en chargeraient.

Il vit aussi que la jauge de la Jeep était dans le rouge, et que deux séries d'empreintes de pas, l'une lourde, l'autre presque invisible continuaient vers le nord.

Il resta longtemps, les yeux braqués dans cette direction. Qui pouvait se rire pareillement des soldats chinois ?

— Des Mongols ! s'écria-t-il.

Avec un sourire sauvage, il remonta en selle et suivit les pas. La distance qu'il lui faudrait parcourir n'avait plus d'importance. Il était homme parmi les hommes, tout comme les deux qu'il suivait, et son cœur se réjouissait à l'idée de les rencontrer.

La nuit était tombée et la lune était haute et pleine. C'était une belle lune, forte et lumineuse.

Le vent du nord fouettait le visage de bronze de Boldbator. Il avait rabattu ses oreillettes de fourrure pour se protéger contre des gelures.

Des nuages vinrent et avalèrent la lune de leur puissance sombre, inéluctable. Boldbator perdit de vue les empreintes de pas et jura à voix haute.

L'odeur d'un feu venait de l'ouest. Boldbator la suivit. Il devait

trouver un abri, car s'il restait dans la steppe avec son cheval, les loups les dévoreraient tous les deux. Il rencontra quatre *gers* circulaires, leur porte de bois peint face au sud pour éviter que le vent ne pénétre dans les tentes des Mongols. Des odeurs de nourriture chaude l'accueillirent.

Boldbator fit hennir son cheval afin de ne pas surprendre les occupants des tentes. Un homme ouvrit la porte et le dévisagea, sa face noyée dans les ténèbres.

— *Sain Baino*, fit-il. Encore un visiteur, et par une nuit pareille. Pourquoi es-tu venu ici ?

— Je suis Boldbator, fils de Gongonching. Je cherche deux grands guerriers qui tuent les soldats chinois comme de vrais Mongols. À l'odeur, je vois que tu dînes tard.

— Nous avons bien des visiteurs. Mais des guerriers, ce ne sont point.

Boldbator attacha son cheval et emporta sa selle de bois dans le *ger*. Autour de la chaudière se trouvaient une femme et trois fils mongols. Avec eux, un jeune Chinois tremblant et décharné et un très vieil homme enveloppé dans une peau de mouton, qui semblait davantage mongol que chinois, mais n'était sans doute ni l'un ni l'autre.

— Je suis Boldbator, un Mongol parmi les Mongols.

À sa surprise, le vieil homme lui retourna son salut en un mongol khalkha parfait.

— Je ne suis qu'un voyageur de pays lointains, séjournant sur la terre de l'Éternel Bleu. Ce Chinois est mon serviteur.

— Joins-toi à nous, fit le maître de maison.

Boldbator vit que lui-même était un homme âgé, mais solide. Il avait le visage battu par les vents d'un cavalier né. Tout en souriant, Boldbator prit place sur le tapis oriental, où le reste de l'assemblée se partageait de la viande de mouton rôti – à l'exception du vieil homme qui mangeait avec ses doigts du riz froid dans un bol en bois.

Boldbator prit une boulette de mouton gras et tout en la mastiquant se mit à parler.

— Je suis venu cette nuit, fit-il, après avoir vu un spectacle que je n'aurais imaginé pouvoir contempler un jour.

Personne ne dit mot, et tous continuèrent leur repas.

— J'ai croisé un bus désert, entouré de soldats chinois décimés, comme couché par une tempête.

— Peut-être était-ce la douce brise qui a soufflé à travers l'Histoire, suggéra le vieil homme sans lever les yeux de son riz.

Soudain Boldbator saisit l'éclat de ses yeux clairs. Deux agates dans la fente de ses paupières.

— Je ne connais pas cette sorte de vent.

— Moi non plus, fit le maître de maison, et moi, Darum, j'ai pourtant vécu ces cinquante dernières années dans la steppe.

— Cinquante ans c'est jeune, fit le vieil homme.

Boldbator acquiesça.

— Ceux qui ont fait cela étaient de véritables Mongols, des Mongols des temps anciens. J'ai suivi leur trace toute la nuit sans me soucier de mourir de froid dans la steppe, si ma dernière vision devait être celle de tels guerriers.

— Tu parles comme un véritable fils de Gengis Khan, fit le vieil homme. Mais il me reste à rencontrer un guerrier, quel qu'il soit.

— Quel est ton nom, vieil homme ? demanda soudain Boldbator.

— Ce n'est pas le nom d'un homme qui est le plus éloquent, mais ses actes.

— Bien parlé, et ô combien vrai, affirma Boldbator en éludant le sujet.

La conversation prit d'autres détours, jusqu'à ce que le Mongol aborde la destination du vieil homme.

— J'irai au Gobi, fit-il en repoussant son bol.

— Je ne vois pas de cheval étranger attendant à l'extérieur.

— Même dans la steppe, on peut acheter des chevaux – à condition d'offrir assez d'or.

Boldbator et les autres rugirent de rire.

— Il n'y a pas assez d'or dans le monde pour séparer un vrai Mongol de son cheval en hiver ! fit Darum.

Le vieil homme resta longtemps silencieux.

— Je cherche le trésor de Temujin, finit-il par dire d'une voix tranquille, mais ferme.

À ses mots, le silence se fit.

— On ne l'a jamais trouvé, reprit Boldbator. L'emplacement même de son tombeau reste un mystère.

— Je donne dix pour cent du trésor à tout Mongol qui pourra m'y

conduire et m'aider à l'emporter en sécurité.

— Je chevaucherais en compagnie de tout Mongol doté d'une telle audace, mais pas en compagnie d'un vieil homme et d'un Chinois tremblant. Sinon, je ne serais qu'un idiot qui gâche inutilement sa vie.

— Que fais-tu de ta vie, toi, Mongol, qui était prêt à mourir pour entrapercevoir un éclair de courage ?

— Je chevauche. Telle est la vie, fit-il en se frappant la poitrine. Et lorsque je serai vieux, si je vis, je verrai mes enfants chevaucher. Peut-être serai-je assez vieux pour assister à l'avènement du nouveau khan, car telle est ma véritable raison de vivre.

— Un homme possédant le trésor de Temujin pourrait être ce khan, fit judicieusement remarquer le vieil homme.

Boldebator se tut, pensif.

— Qui es-tu, vieil homme ? dit-il enfin.

— Un Coréen.

— Je ne suivrais jamais un Coréen, fût-il le Maître de Sinanju en personne revenu des brumes du temps pour l'avènement du khan.

— Tu connais le Maître de Sinanju, Mongol ? fit le Coréen de son timbre argentin.

Un rire général accueillit sa question.

— Tous les Mongols savent ce que le Maître de Sinanju fut aux khans des jours glorieux. Pauvre Mongolie qui vit ces jours heureux disparaître.

— Puissent-ils revenir, ajouta solennellement Darum en levant son verre de lait de brebis fermenté.

— Ils peuvent être plus proches que vous ne le pensez, reprit le vieux Coréen, qui avait refusé de trinquer, offrant sa tasse à son serviteur chinois.

— Pourquoi dis-tu ça, vieil homme ? s'enquit Boldebator.

— Que dirais-tu si je prétendais que le Maître de Sinanju est actuellement en Mongolie ?

— Je dirais : « Prouve-le ! »

— Et je te dirais que tu en vis la preuve dans les corps des Chinois qui gisent, gelés, dans la steppe.

— Je serais alors d'accord avec toi, murmura Boldebator en scrutant le vieux Coréen.

— Suivrais-tu le Maître de Sinanju, Mongol ?

Boldbator leva sa tasse. Les autres l'imitèrent.

— Je le suivrais jusqu'au bout du monde.

— Et si je le faisais apparaître sous tes yeux dans cette *ger* par la magie de six mots ?

— Alors, prononce-les.

Le Coréen se leva et, rejetant sa couverture, fit apparaître ses kimonos de soie tel un Phénix.

— Je suis le Maître de Sinanju ! cria-t-il.

Boldbator posa son front sur le tapis en signe d'allégeance.

— Mon cheval est à toi, fit-il avec simplicité.

Et il pleura de joie.

CHAPITRE XVII

Le train atteignit Hohhot après la tombée de la nuit.

Fang Yu prévint Remo, et tous deux descendirent du wagon. C'est alors qu'un cri les arrêta.

L'officier qui les avait contrôlés venait de passer sa tête par la vitre. Remo l'attrapa, fit passer son corps par la fenêtre de son compartiment et lui brisa le crâne. Vite, Remo glissa le corps sous le quai. Personne n'avait vu son geste.

Fang Yu restait effarée.

— Viens, fit Remo en l'entraînant.

— Mais c'était un soldat chinois ! Tu penses pouvoir agir comme dans un western ? Il sera découvert. On décapite les criminels en Chine, tu sais cela ?

— Peu m'importe, lui répondit-il.

Ils se dirigèrent vers la sortie. Fang Yu attendit qu'ils soient loin des oreilles indiscretes pour reprendre.

— Nous aurions pu descendre à Baotou, puis repartir pour Hohhot. Es-tu si pressé ?

— Ma mission est importante.

— Et si notre tête finit dans un panier, ta mission sera toujours aussi importante ? siffla-t-elle.

Remo s'arrêta et la regarda : ses yeux étaient en colère.

— Écoute, laisse tomber ! Pourquoi tant d'histoires ?

— Tu veux le savoir ? Eh bien, le gouvernement est très nerveux depuis Tien An Men. Lorsque les soldats trouveront le corps, ils feront un exemple sur les villageois innocents. Ils paieront pour ton crime !

Remo comprit. Sa réponse se figea dans sa gorge.

— Désolé, fit-il.

— Ce n'est pas toi qui seras le plus désolé. Écoute, fais ce que je te dis dorénavant. Nous avons déjà assez d'ennuis comme ça sans que tu nous en attires plus encore.

— Tu as raison, excuse-moi, je me tiendrai mieux dorénavant.

Parole de scout. Nous sommes de nouveau amis ?

— Pourquoi, nous avons cessé de l'être ?

Remo l'embrassa sous la lune mongole.

— Et maintenant ? fit-il lorsqu'ils reprirent leur chemin.

— Sais-tu monter à cheval ?

— J'ai essayé une fois, à l'orphelinat.

— Tu es orphelin ? Moi aussi, une orpheline de la Révolution culturelle. Mes parents ont été envoyés à la campagne à l'époque de Mao. Intellectuels. Mauvais. Les paysans et travailleurs étaient bons – même lorsqu'ils mentaient et volaient. Tout le monde y a cru, car nous n'avions pas le choix. Une époque terrible !

Remo acquiesça. Hohhot s'avéra une ville plutôt moderne. Les différences essentielles avec ce que Remo avait vu en Chine résidaient dans l'écriture, qui n'était plus de la calligraphie, et l'habillement. Les Mongoliens de souche préféraient de longs manteaux colorés maintenus à la taille par une ceinture. Les Chinois eux portaient leurs habits de travail bleus ; Yu expliqua qu'ils aidaient les Mongols arriérés à faire vivre leur cité.

Fang Yu trouva un hôtel où on ne leur poserait pas de questions. Remo fut juste dévisagé par la réceptionniste, qui semblait davantage cheyenne que mongole. Yu lui tendit les clés.

— Deux chambres séparées ?

Fang Yu rougit.

— Que penseraient les Mongols : une femme chinoise civilisée sous le même toit qu'un diable étranger ?

Elle lui donna un coup de coude dans les côtes. Jusque-là, Remo n'était pas sûr qu'elle plaisantât. Ils montèrent l'escalier ensemble, puis se séparèrent sur le palier avec un petit baiser rapide.

Remo trouva sa chambre réduite et remplie de meubles surdimensionnés. Le lit était si haut qu'il semblait flotter jusqu'au plafond. Il trouva avec joie un téléphone, et s'y précipita. En vain : toutes les instructions étaient en chinois et mongol, et il ne put obtenir de communication.

— Tant pis pour Smith, grommela-t-il, écoeuré.

Il n'y avait pas de douche. Ni même de salle de bains.

Il se jeta sur le lit et rebondit jusqu'à manquer de s'écraser au plafond. Il croisa les bras et s'endormit, ce qui s'avéra plus simple que de faire face aux complexités de la Mongolie intérieure.

CHAPITRE XVIII

L'aube réchauffait les terres givrées de la steppe lorsque Boldbator s'éveilla dans le lit unique et commun où toute la famille Darum et le Chinois s'étaient levés. Seul Chiun avait dormi à part, sur un tapis posé au sommet de sa malle.

— Commande-moi, lui fit Boldbator.

— Je me battrais pour un thé, répondit le Maître de Sinanju.

— Une femme pourrait faire cela, protesta le Mongol.

— Mais je te l'ai demandé, rétorqua Chiun en bouclant son coffre.

Boldbator mit à bouillir le pot de cuivre. L'arôme éveilla les autres dormeurs, qui s'étirèrent comme des chats satisfaits. Le Chinois semblait n'avoir pas fermé l'œil de la nuit et alluma une cigarette.

— De quoi auras-tu besoin pour le voyage ? s'enquit Boldbator en versant le thé dans la tasse de porcelaine délicate que le Maître de Sinanju tenait entre ses deux mains.

— De tous les Mongols que tu peux rassembler.

Les yeux de Boldbator se posèrent sur les fils de Darum.

— Êtes-vous des nôtres ?

— Oui, firent-ils sans hésiter.

— Et moi aussi, fit leur père, l'inactivité me pèse et j'ai besoin d'air libre.

— Nous serons donc cinq. Est-ce suffisant, ô Maître ?

— J'aurais besoin de cinq fois cinquante, car je m'attends à des représailles de la part des Chinois.

— Les Chinois n'ennuient pas les Mongols, ils sont ennuyés par eux !

Et la *ger* résonna une nouvelle fois d'éclats de rire.

Au bout d'une heure, ils étaient douze : tous les habitants des quatre yourtes en état de chevaucher. Les femmes les saluèrent avec fierté. Le Maître de Sinanju avait troqué ses sandales pour des bottes de fourrure et chevauchait le poney de Boldbator en tenue de cavalier mongol.

— Que cherchons-nous dans le Gobi ? demanda Boldbator.

— Un dragon brisé.

— J'ai parcouru la Mongolie en long et en large, et je n'ai jamais entendu raconter de contes sur un dragon brisé...

— Il est pourtant là, et nous le trouverons, affirma Chiun tranquillement.

Ils chevauchèrent tout le jour. Le Chinois chevauchait un poney, et le coffre de Chiun un chameau mécontent. Ce n'était pas un climat pour lui, mais même un chameau entêté sait qu'il valait mieux ne pas contrarier un Mongol. À chaque yourte ou village qu'ils rencontrèrent, Boldbator exhortait les hommes à se joindre à eux : ils furent rapidement une centaine. À chaque arrêt, il marchandait des queues de cheval blanches. Ce n'est que lorsqu'il en eut neuf qu'il en fit un oriflamme, qu'il brandit fièrement. Le Maître de Sinanju acquiesça, heureux de voir le symbole de Gengis Khan souffler vers le nord après tant de siècles arides.

— Qui suivra cette bannière ? s'écria Boldbator à la ville suivante.

Personne ne put y résister.

Cependant dans chaque village traversé, des oreilles et des yeux hostiles étaient aux aguets. Et la nouvelle atteignit Pékin après avoir traversé la Mongolie intérieure : le Maître de Sinanju était revenu sur la terre de Temujin et avait levé une puissante armée. À ce moment-là, ils avaient atteint le désert de Gobi ; les dunes se dressaient fièrement dans le soleil couchant, derrière les murs de paille destinés à les empêcher de dévorer la steppe. Le Maître de Sinanju avait décidé de stopper la caravane le temps d'une halte. Le soleil était bas sur l'horizon, dorant des dunes d'une teinte de bronze. Sous le sabot des chevaux fatigués le sable émit un murmure de bienvenue – ou d'avertissement.

Le Maître de Sinanju regardait le nord de ses yeux de chat, puis il demanda à Zhang Zingzong de lui apporter la boîte à thé.

Boldbator regarda avec intérêt Chiun tirer le crâne argenté de sa boîte. Le Maître de Sinanju plaça la partie creuse devant son visage et regarda à travers les orbites.

— Nous continuons, fit-il en jetant le crâne dans les mains de Zhang. À cheval !

Et la horde s'ébranla. Ils chevauchèrent une heure durant et eussent continué toute la nuit, manquant le dragon, sans le cavalier chinois, Zhang. Ce dernier montait comme si l'arthrite déformait ses os et était une source constante d'amusement pour les Mongols.

Le poney du Chinois trébucha soudain en gémissant. Le cri de « Loup ! » parcourut la troupe ; mais ils rirent en voyant le poney se relever, Zhang accroché à sa selle. Boldbator leur ordonna de continuer.

— Attends ! jeta soudain Chiun. Il n'est pas de cheval qui trébuche sur du sable.

Chiun descendit de cheval et s'agenouilla sur le gravier de Gobi, qui crissa sous ses pieds comme une mince couche de glace. Ses mains aux longs ongles effilés plongèrent dans le sable et il émit un hoquet mi-surpris, mi-joyeux.

— Rassemblez les chevaux, ordonna-t-il. Qu'ils forment quatre lignes, comme les rayons d'une roue, et faites-les marcher en cercle.

Après bien des grognements autoritaires de Boldbator, les hommes s'exécutèrent. Les chevaux réduirent à néant la couche de sable gelé.

— Il nous faudra bientôt établir un camp, remarqua Boldbator en regardant l'horizon ensanglanté.

— Nous camperons sur place, dit Chiun. Le dragon est ici. Le premier cheval qui trébuchera nous indiquera l'endroit.

Deux chevaux trébuchèrent, l'un qui fut rapidement suivi du second. Sur un cri de Chiun, les poneys s'immobilisèrent et les Mongols descendirent de cheval.

Un morceau d'os émergeait du sable. Boldbator l'effleura avec précaution.

— Il est dur comme de la pierre, remarqua-t-il, ce doit être l'os d'un fier dragon.

— Ordonne à tes Mongols de le désensevelir jusqu'à la dernière côte.

Et Boldbator s'exécuta avec fierté. Ils dégagèrent peu à peu le dragon à mains nues. Ce dernier était mort en des temps immémoriaux ; ses côtes étaient fêlées ou brisées. Il avait un long cou et une immense queue. Sa taille était étonnamment épaisse.

— Ce dragon était étrangement constitué, constata Darum en allumant une lampe.

— Pas de doute, il devait être chinois, grogna Boldbator, aucun dragon mongol ne se serait laissé engraisser de cette manière.

Le Maître de Sinanju arpentait le squelette exposé. Il s'arrêta près du crâne. Ses dents étaient étrangement émoussées. Chiun se pencha et enleva avec douceur les restes de sable du front étroit. Ses ongles dévoilèrent des inscriptions sur l'os pétrifié ; il les considéra en

silence. Personne ne troubla sa concentration.

Enfin, il se releva et fit face aux hommes.

— Écoutez-moi, descendants des grandes hordes ! Prenez vos montures et en selle, nous partons pour Karakorum !

Les descendants de Gengis Khan hurlèrent leur triomphe, Boldbator excepté, qui, entendant le nom de l'ancien centre de la puissance mongole, pleura de joie.

En ce jour, ils entraient dans l'Histoire.

CHAPITRE XIX

Remo se réveilla en sursaut en entendant frapper à sa porte. Il alla ouvrir et Fang Yu bondit à l'intérieur de la pièce.

— Des ennuis ? lui demanda Remo.

— Causés par le soldat mort. Il faut partir pour le nord sans plus attendre.

Ils sortirent de l'hôtel par-derrière. Il neigeait dru et à gros flocons. Fang Yu ramena Remo à ce qui ressemblait à une taverne mongole et s'avéra être exactement ce qu'elle paraissait.

Des visages de bronze fixèrent Remo avec une sorte d'indifférence mêlée de curiosité. Fang Yu l'amena à une table éloignée et le présenta à un Mongol au cou de taureau, portant un gilet de cuir. Sa face avait la couleur et l'expressivité d'un gong de bronze.

— Parlez anglais, demanda brusquement le Mongol à Fang Yu. Je ne veux pas que l'on entende notre conversation. Il y a ici trois fois plus d'oreilles que de têtes pour les porter.

— Voici l'homme, dit Fang Yu.

— Il ne peut se présenter lui-même ? grogna le Mongol.

— Appelez-moi Remo.

— Je m'appelle Kula. Sais-tu monter à cheval ?

— Je peux apprendre.

— Alors, fit Kula, je double le prix. S'il faut lui apprendre, il nous retardera.

Remo attira Fang Yu loin des oreilles de l'homme.

— Laisse tomber. Nous n'avons pas besoin de ce type.

— Mais si ! C'est Kula, le chef des bandits de la région. Sans lui, nous ne pourrions pas passer en sécurité.

— Nous nous fraierons un passage, fit Remo suffisamment fort pour être entendu.

Le Mongol éclata de rire et rétorqua :

— Je l'aime bien, mais c'est toujours le double.

— Très bien, fit à regret Fang Yu, nous payons. Voici cinq cents

yan.

— Marché conclu ! fit Kula, le Mongol. Allons-y.

Il se leva, remontant sa ceinture de cuir. Il portait à la hanche une courte dague retenue par une chaînette d'argent. Il les mena à une étable séparée du bar par une petite porte.

— Tu n'as pas de meilleurs vêtements, étranger blanc ? demanda Kula. Le vent des steppes va t'arracher la peau et te détacher la chair des os.

— J'ai perdu mes bagages à Hong Kong, répliqua Remo aigrement.

— Les Chinois cherchent un meurtrier, gronda Kula. Si tu veux chevaucher comme un Mongol, tu dois t'habiller en Mongol.

— Pas de chance...

— Je t'en prie, Remo ! insista Fang Yu en lui prenant le bras, nos vies sont en danger.

Kula remarqua son geste et grogna.

— Ce qu'on dit de l'habileté des étrangers doit être vrai. Mais elle est chinoise. Aucune Mongole ne voudrait de toi.

Remo reçut dans les bras un paquet de vêtements ressemblant à un sac de couchage roulé et s'habilla derrière une palissade. Les habits étaient trois fois trop grands.

— C'est mieux, remarqua Fang Yu.

— Pas question que je mette ce truc, bougonna Remo en montrant, une casquette équipée de longues oreillettes.

— Fais ce que tu veux, mais tes oreilles vont tomber, répliqua sèchement Kula en haussant les épaules.

Remo fourra le couvre-chef dans une poche, au cas où. Le Mongol lui amena un cheval blanc comme neige.

— Voilà, fit-il, en lançant sur le dos de l'animal une selle de bois filigrané d'argent, c'est un bon cheval pour un débutant.

— Puisque vous le dites, fit Remo, dubitatif.

Remo monta alors sur son cheval. La forme de la selle assurait une position élevée, comme à dos de chameau. Remo espéra ne pas tomber. Les autres sortirent leurs montures de l'étable.

— Qu'est-ce que tu attends ? grogna Kula.

— Comment met-on le contact ? s'enquit Remo d'un air embarrassé.

— Tu n'as jamais vu des films de cow-boys ? lui demanda Fang Yu.

Tu secoues les rênes.

Ce qu'il fit. Le cheval partit au trot ; tous trois s'en allèrent dans les rues.

— Ce n'est pas si mal, constata Remo, tandis que ses muscles s'accoutumaient à l'allure de son cheval. Quel est son nom ?

— Les chevaux mongols n'ont pas de nom ! cracha Kula.

— Chut ! fit Fang Yu alors qu'ils approchaient d'un groupe de soldats.

Remo mit hâtivement sa casquette. Les soldats regardèrent le trio ; Kula soutint leurs regards, qu'il rendit d'un air de défi.

Ils dépassèrent les limites de la ville, où de grandes tentes rondes couvertes de fourrure parsemaient la plaine.

— Des *gers* mongoles, que les étrangers appellent *yourtes*. Beaucoup de *gers* forment un *ail*, expliqua Kula.

— Comment fait ce peuple pour ne pas mourir gelé par ce froid ? demanda Remo.

— Tu verras. Nous passerons la nuit dans l'une d'entre elles, si nous avons la chance d'en trouver une à temps.

— Et sinon ?

— Sinon, notre chair morte nourrira les loups des steppes.

Remo regarda Fang Yu, qui regardait droit devant elle, contrôlant sa peur. Remo se sentait seul et noyé dans l'immensité infinie de la steppe.

Soudain, Remo sentit son cheval se dérober sous lui ; ses pieds touchaient le sol de chaque côté de la selle. Il sauta hors des étriers, juste à temps : son cheval se roula dans la neige comme un chien qui se gratte le dos.

— Bon sang, qu'est-ce qu'il fabrique ?

Kula hurla d'un rire rauque, pendant que Fang Yu cachait mal son hilarité. Remo se sentit stupide.

— Comment empêche-t-on un cheval de faire ça ? grogna-t-il.

— Un Mongol commencerait par ne pas le laisser faire.

— Je ne suis pas mongol.

— Il faut croire, fit Kula, redevenu impassible mais dont les yeux brillaient de malice.

Enfin, le cheval se mit debout et attendit. Remo remonta en selle. Il n'avait pas fait un kilomètre que le cheval se laissa de nouveau choir

sur le sol. Cette fois-ci, Remo s'éloigna tout de suite.

— Là, tu ne m'amuses plus ! fit-il, et d'une poussée, il remit le cheval sur ses pieds. À sa surprise, le poney le laissa remonter et repartit sans se faire prier.

— Le métier commence à rentrer, fit Kula.

— J'apprends vite.

— Le poney aussi.

Un peu plus tard, Remo mit plusieurs minutes à l'éloigner d'une touffe d'herbe tentante avant de pouvoir rejoindre les autres.

— Cheval mongol ou pas, je l'appellerai Smitty.

Ils chevauchèrent des heures durant. L'obscurité était atténuée par la clarté lunaire, mais des nuages la masquèrent. Le vent soufflait en permanence, un vent froid et glacé venu du nord, qui balayait la plaine sans rencontrer le moindre obstacle. Les alentours, le monde n'étaient que désolation. Remo se dit que, s'ils retrouvaient jamais le Maître de Sinanju, ce serait une question de chance et rien de plus. Il se sentit très triste et très seul. Il s'approcha de Fang Yu, mais à part un regard en coin, il n'obtint d'elle ni chaleur ni réconfort, comme si elle le reconnaissait à peine.

— Je flaire le sang, dit Remo après un long silence.

— *Ai yah !* aboya Kula, un Occidental au nez plus sensible que celui d'un cheval ! S'il y avait une odeur de sang dans l'air, les chevaux la flaireraient en premier.

— Au nord-est, insista Remo, en désignant la direction d'où provenaient les effluves. Je cherche un homme, et là où il va, le sang coule parfois.

Kula regarda Fang Yu, qui haussa les épaules. Tous les Occidentaux sont fous, disait son regard.

— Eh bien, si tu es certain de ton nez, pourquoi ne chevauches-tu pas dans la direction qu'il t'indique pour aller voir ?

— Bonne idée, fit Remo en éperonnant Smitty qui partit au galop.

Kula et Fang Yu échangèrent un regard circonspect avant de le suivre.

— Diable d'étranger fou !

Au loin, la lune passait d'un nuage à l'autre. Sa clarté éclaira brièvement un amas métallique. Un loup hurla. Kula attrapa les rênes de Fang Yu et l'attira à lui.

— Les loups. Il faut être prudent.

— Et lui ? demanda Fang Yu.

— Il est fou ou idiot. Je ne peux rien pour le premier cas et ne me dérangerai pas pour le second.

Ils virent Remo s'approcher d'une carcasse de bus et descendre de cheval. Kula sentit à son tour un relent de sang.

— Finalement il a suffisamment de flair pour en remonter à son cheval, murmura Kula.

— C'est un Américain et ils ont tous du sang de cow-boy dans les veines.

Remo enleva la neige recouvrant des monticules épars, révélant des uniformes verts.

— Des soldats, constata Fang Yu.

— Ce doit être le bus qu'ils ont volé ! cria Remo. Ces types sont morts.

— De quoi ? appela Kula.

— De mon Coréen, je crois.

— Tang le Canard ? fit Yu, soudain suspicieuse. Comment fait-il ?

— Il le fait, un point c'est tout.

Kula descendit de sa selle et examina les corps.

— Je ne vois pas de blessures.

— C'est sa façon de faire. Et il a dû continuer à pied.

— Alors il ne peut survivre sans la chaleur de son cheval. Tu peux rentrer chez toi. À moins que tu ne veuilles emporter son cadavre gelé.

— Tiens-moi ça, fit Remo en tendant les rênes de Smitty à Kula. Il entra dans le bus. Le Mongol se tourna vers Fang Yu.

— Je n'aime pas ces cadavres. Les loups n'y ont pas touché. Et si ce Blanc peut flairer le sang de loin, eux aussi.

Fang Yu frissonna. Elle scruta les ténèbres environnantes.

— Il est vide, dit Remo en sortant du bus, ils sont tombés en panne d'essence.

Soudain les hurlements des loups déchirèrent les ténèbres angoissantes.

— Remo ! cria Fang Yu.

Kula sauta sur son cheval.

Seuls les yeux entraînés de Remo purent voir arriver la meute.

Trois, parcourant la steppe comme des comètes grises. Et fonçant droit sur les chevaux.

Remo s'élança et frappa la croupe des deux poneys, qui partirent au galop. Smitty suivit Kula, qui tenait toujours ses rênes. Remo se tourna et fit face aux loups.

L'un d'entre eux lui sauta à la gorge. Remo attrapa ses pattes avant et le projeta contre le flanc du bus. Il ne se releva pas.

— Et d'un ! fit Remo.

Les loups le jaugèrent, un à sa droite, l'autre à sa gauche. Ce dernier bondit soudain ; Remo en fit autant, et son pied projeta le fauve dans l'autre sens. Son cou se brisa avec un craquement sec.

— Et de deux ! À toi, Lassie, fit-il au dernier, qui le regardait, furieux et hésitant.

Sous les regards de Kula et Fang Yu, Remo et le loup entamèrent une danse lente et mortelle l'un autour de l'autre.

— Allez viens, on n'a pas toute la nuit !

Le loup partit d'un côté, puis de l'autre, battant en retraite tout en grognant comme un chien.

— Il est trop malin pour toi ! cria Kula. Il sait que tu es un formidable adversaire. Mieux vaut qu'il te croie faible.

— Merci du tuyau, fit Remo en reculant.

Le loup avança prudemment. Puis Remo partit en courant, exposant son dos. Enhardi par sa couardise, le loup courut derrière lui.

Remo atteignit le bus et arracha un éclat de verre d'une vitre brisée. Le loup bondit. Une griffe de verre siffla dans la nuit... Remo évita la charge de la bête ; elle heurta le flanc du bus et s'effondra sur le corps d'un soldat.

— Et voilà de trois, marmonna Remo.

Il marcha tout tranquillement vers les autres et accepta les rênes de Smitty, que Kula lui tendait.

— On y va ? fit-il, se sentant infiniment mieux.

— Tu apprends vite à monter, constata Kula, la voix empreinte d'un respect nouveau. Et tu combats comme un tigre. Un tigre blanc. Peut-être vais-je t'appeler Tigre Blanc désormais.

— Appelle-moi comme tu veux, sauf lâcheur. Je dois trouver mon ami.

— Je te crois, Tigre Blanc.

Ils arrivèrent devant la Jeep et son chauffeur gelé. La neige avait recouvert les traces de pas. Partout la steppe était noyée dans un univers de neige tourbillonnante.

Plus tard, ils tombèrent sur une poignée de maisons de brique, illuminées d'une faible lueur.

— Nous dormirons ici, annonça soudainement Kula.

— Et s'ils ne veulent pas de compagnie ? s'étonna Remo.

— Les Mongols connaissent tous Kula. Nous serons les bienvenus.

Remo n'insista pas. La chaleur émanant des maisons était trop accueillante – malgré ses relents de bouse.

CHAPITRE XX

La nouvelle horde se composait maintenant de cinq cents hommes. L'ordre de Pékin était clair : il fallait les arrêter à tout prix.

Le général Bo Wanding était prêt. Il disposait des soldats les plus durs de l'armée chinoise ; du haut de leurs chars, ils ne craignaient ni Russes ni Mongols. Les canons étaient tous pointés vers le sud, là où devait apparaître la horde.

Bo Wanding ne s'occupait pas des prophéties. Si le nouveau khan était bel et bien arrivé, il lui ferait mordre la poussière par le feu et l'acier. Les Mongols apprendraient leur leçon, comme l'avaient fait les contre-révolutionnaires de Tien An Men.

Ils attendaient. Le général avait refusé d'envoyer des hélicoptères pour préciser la position de l'ennemi : de toute façon, ils étaient prêts à le recevoir.

La nuit tomba. Les Mongols n'étaient toujours pas venus.

Un capitaine quitta son T-55 pour se dégourdir les jambes ; il ne vit pas le poing aux longs ongles effilés qui fit exploser ses tripes. Son corps fut glissé sous le char. Un chauffeur ouvrit la trappe de tourelle pour respirer un peu d'air frais ; en un éclair, sa tête rejoignit le capitaine, poussée comme un ballon par des bottes mongoles. Ainsi, Boldbator entra dans le char sans être détecté et put découper ses occupants en rondelles.

Il passa de nouveau sa tête par la trappe de tourelle. Une ombre silencieuse passait de sentinelle à sentinelle, et les abattait d'un seul coup. Chaque corps chinois ainsi vaincu était glissé sous les chars ou transports de troupes blindés.

Boldbator eut un grognement approbateur. Où qu'il aille, la mort suivait le Maître de Sinanju.

Des têtes apparurent, une par une, au-dessus des tourelles. Chacune hochait la tête par deux fois. Dans le noir, leurs vestes se confondaient avec les lourds manteaux des Chinois. La tension régnant sur les troupes se dissipa, chacun interprétant l'apparition des tankistes comme un signe de détente.

C'est alors qu'apparurent les premiers chevaux.

Le général Bo les aperçut et aboya un ordre. À son signal, les

occupants des chars lancèrent leurs moteurs. Boldbator et ses camarades firent de même, et des grondements sourds retentirent de tous côtés. Puis l'ordre tomba d'avancer pour intercepter la colonne mongole.

Boldbator eut un sourire et enclencha la marche arrière.

Le général Bo crut tout d'abord à l'erreur d'un chauffeur trop nerveux ; un tank recula, écrasant une Jeep et son conducteur. Mais d'autres chars firent de même, forçant les fantassins à battre en retraite devant leur propre couverture.

Le général Bo allait demander des explications lorsqu'il vit un char se diriger droit vers lui, tous phares allumés ; et au-dessus de la tourelle, un visage de bronze souriait avec une expression féroce que des générations de soldats chinois avaient appris, à redouter. Et qui fonçait sur lui, emportée par un monstre d'acier gris.

Le général sauta à bas de sa Jeep et rejoignit ses hommes, qui s'égarèrent comme des poulets effarés. Les chars les pulvérisaient sous leurs chenilles. Soudain, dans un concert de hurlements sauvages, les cavaliers déferlèrent sur les survivants. Les épées taillèrent en pièces les soldats ; sans même descendre de cheval, les Mongols s'approprièrent les AK-47 de leurs victimes. Le tonnerre des armes à feu se mêla aux cris des soldats en déroute.

Le Maître de Sinanju survolait le chaos, ses ongles semblables à mille dagues acérées à la recherche d'organes vitaux à détruire, d'artères à trancher.

Puis le silence retomba sur le champ de bataille ; les cavaliers se regroupèrent. Le général Bo rampa de dessous un char et leva les bras.

— Je me constitue prisonnier, fit-il honteusement.

— Ignore-tu l'histoire de ton peuple ? Les Mongols ne font pas de prisonniers, dit un cavalier solitaire avant de séparer la tête du général de son corps d'un seul coup d'épée.

Ainsi, les frontières de la Mongolie intérieure étaient ouvertes à la horde, et ils partirent au galop, maîtres de l'horizon sans limites. Boldbator portait la bannière aux neuf queues de cheval et se tourna vers le Maître de Sinanju avec un sourire de loup.

— Comme au bon vieux temps, hein ?

— Il m'est agréable de chevaucher avec les Mongols, répondit le Maître de Sinanju, trop longtemps j'ai dû supporter la mollesse des Occidentaux.

CHAPITRE XXI

Remo s'assit sur le sol de la maison de tourbe et regarda autour de lui. L'intérieur était somptueux, recouvert de tapis orientaux, de riches tentures ornant les murs. Il n'y avait pas de véritable ameublement, juste une armoire portable. Un four en brique pourvu d'une cheminée chauffait agréablement la demeure.

Remo accepta une tasse de thé pendant que Kula entamait de longues palabres avec l'unique habitant des lieux, une femme entre deux âges nommée Ubdal.

— Qu'est-ce qu'ils disent ? demanda Remo à Fang Yu.

— Je ne comprends pas le mongol, fit-elle. Les Mongols pas comme nous autres Chinois. En hiver, ils ne font rien, que rester chez eux et s'occuper de leurs chevaux.

Kula se tourna vers eux.

— C'est étrange, dit-il. Elle prétend que les hommes sont partis vers le nord, suivant un Mongol nommé Boldbator et une légende qu'on appelle le Maître de Sinanju.

Fang Yu se tourna vers Remo.

— Le Maître de Sinanju est une vieille fable dont parlent les anciens de Chine et de Mongolie.

— Vraiment ? dit Remo en buvant son thé.

— On dit que cette légende vient de Corée, ajouta soudain Fang Yu. L'homme que tu cherches n'est-il pas coréen ?

— Simple coïncidence. Mon Coréen est tout autre.

Fang Yu le dévisagea en silence.

— On dit que la Horde Dorée est revenue, fit Kula, à la suite de ce Boldbator qu'ils appellent khan.

— Quoi ? explosa Fang Yu. Remo ! Qu'as-tu à dire ?

— Rien. Je recherche quelqu'un d'autre.

— Les Maîtres de Sinanju étaient les plus grands assassins de l'Histoire, expliqua Kula. Aussi longtemps qu'ils soutenaient le trône du khan, les Khanates étaient saufs. Or Ogodai, fils de Gengis Khan, commit l'erreur d'envahir la Corée. Et bien que le village de Sinanju

fût hors de toute conquête, les Maîtres de Sinanju furent courroucés. Ils retirèrent leur soutien au khan et l'empire déclina.

— C'est une belle légende.

— Remo, tu me dis la vérité ? insista Fang Yu en le poussant du coude.

— Pourquoi mentirais-je ? fit Remo en se sentant coupable.

Il détestait mentir, mais ne pouvait se permettre de faire autrement. Les relations sino-américaines étaient en jeu.

— On dit qu'ils vont vers Karakorum, continua Kula. La Cité impériale à l'époque de Gengis Khan, jusqu'à ce que son traître de fils, Kublai, ne déplace le siège du pouvoir pour envahir Pékin. Bien sûr, les Chinois l'ont repris et Karakorum a été rasée à la première occasion.

Fang Yu se pressa contre Remo, qui passa un bras protecteur par-dessus son épaule pendant que Kula parlait.

— On dit que lorsque les Maîtres de Sinanju étaient favoris des khans, ils avaient pour serviteurs des guerriers de moindre importance, nommés Tigres Noirs. Ces derniers s'habillaient de noir et n'avaient peur de rien ni personne. As-tu entendu parler de cette légende, Tigre Blanc ?

— Jamais. Allons-nous dans la direction de cette Karakorum ?

— Oui. Je brûle de joindre cette horde – si toute cette histoire est vraie.

— Nous irons avec toi. Peut-être pourrons-nous trouver mon Coréen ce faisant.

— Nous pouvons nous séparer, suggéra Fang Yu. Nous allons jusqu'à la prochaine ville, Sayn Shanda ; là, Kula peut prendre le train pour Ulan Bator, qui est à portée de cheval de Karakorum. Nous trouverons un autre guide à Sayn Shanda.

— Je ne peux laisser mon cheval, rétorqua Kula. Quant à ton Coréen, Tigre Blanc, il va vers le nord et ne peut donc se trouver qu'à Sayn Shanda.

— D'accord, conclut Remo. Allons-y ensemble.

— Avant, il nous faut dormir, nous avons chevauché longtemps.

— Nous devons dormir ? demanda Remo tout en regardant autour de lui dans la *ger*.

— Sur un *kang*, répondit Kula, un lit mongol pour conserver notre chaleur pendant la nuit.

— Tous ensemble ?

— Pour se tenir chaud. Tradition mongole.

— Eh bien, dit-il à Fang Yu, au moins, nous serons ensemble.

Elle ne répondit pas. Ses yeux fixaient le vide.

CHAPITRE XXII

La nouvelle Horde Dorée parcourut les pâturages enneigés recouvrant l'emplacement de l'ancienne Karakorum. Les Mongols se firent silencieux.

Devant eux s'étendait une plaine parsemée de *gers*. Des portes s'ouvrirent sur leur passage. Personne ne posa de questions et aucune réponse ne fut apportée ; les hommes se contentèrent de seller leurs chevaux pour les rejoindre.

Ils reconnurent remplacement exact de Karakorum aux dômes de la lamaserie de Erdeni Zu qui se découpaient sur un fond de collines basses. Sur un hochement de tête de Chiun, Boldbator fit arrêter la horde.

— Ordonne ce que tu désires, ô Maître de Sinanju, fit Boldbator.

— Que tes Mongols établissent leur camp, Boldbator Khan, répondit le Maître de Sinanju.

— Nous campons ici ! cria le Mongol. Cette nuit, nous dormirons avec les esprits de nos ancêtres.

Le cri qui servit de réponse lui sembla digne d'ébranler les bases du Ciel.

— Et nous ? demanda-t-il au Maître de Sinanju.

— Le crâne du dragon m'a transmis une énigme :

« Celui qui renverse la tortue qui ne se déplace qu'à travers le temps, trouvera les œufs de la tortue s'il creuse assez profondément. »

« Tous trois, nous irons trouver la tortue.

Boldbator regarda avec mépris Zhang Zingzong qui ne comprenait pas un traître mot de leur conversation.

— Ce Chinois qui sait à peine monter ?

— C'est un héros dans son pays. Il a affronté les hordes de fer des oppresseurs chinois et ils ont reculé.

— Nous avons ravagé la cavalerie d'acier chinoise comme des sauterelles un champ de blé. Je ne peux admirer cet homme.

— Ce n'est qu'un Chinois. Par ailleurs, c'est lui qui m'a apporté le crâne d'argent, et je lui ai promis la moitié du trésor.

— Si tel est le souhait du Maître de Sinanju...

— Très bien. Chevauchons donc.

Chiun ordonna à Zhang Zingzong de les suivre.

Leurs montures avançaient lentement, non par fatigue, mais parce qu'elles sentaient que leur but était proche. Et en effet, la tortue était une vaste pierre qui se tenait, morne et immobile, au centre de la plaine. Sa pierre était couverte de symboles mongols, et sa tête antique se dressait vers le ciel, comme en un ultime effort.

— Elle est restée ainsi depuis des générations pour désigner l'endroit où les grands khans régnèrent un jour, dit Boldbator avec respect.

— Sans bouger, sinon dans le temps. Viens.

Ils descendirent de selle et se dirigèrent vers le monument. Zingzong alluma une cigarette et les regarda faire. Il pria pour qu'ils fussent arrivés au bout de leur quête. Il en avait assez de la nourriture mongole.

Il vit Chiun retirer son manteau, exposant ses bras osseux, et inspirer de l'air glacé pour l'expirer ensuite avec violence. Il recommença, inspira plus d'air encore, puis son visage d'ivoire rougit et ses yeux brillèrent d'un éclat presque surnaturel. Il posa ses épaules contre la pierre.

La poussière protesta, mais la tortue commença à bouger.

Boldbator le Mongol vint au secours du Maître de Sinanju, mais toute sa force n'y fit rien. Alors, saisi par le caractère historique du moment, Zhang vint à la rescousse. La tortue continua sa glissade, soulevant un nuage de poussière immémoriale.

Zhang sentit le sol gelé s'amollir sous ses pieds ; ils venaient de mettre à découvert un rectangle de terre qui n'avait pas vu le soleil depuis des générations, cachée par la carapace de la tortue de pierre.

— Elle bouge maintenant, et pas simplement à travers le temps, grogna Boldbator.

Le Maître de Sinanju ne répondit pas, concentré sur sa respiration. Chaque inspiration était une pause. À chaque expiration, la tortue avançait de dix centimètres.

— Le sol est dur, constata Boldbator sans émotion apparente.

— Et nous plus encore, dit Chiun.

Boldbator dégaina son épée et sonda de sa pointe le sol ainsi dégagé.

— Rien, fit-il.

— Laisse-moi faire, répliqua Chiun.

Il tint l'épée perpendiculaire à son corps. À chaque fois qu'il passait au-dessus d'un certain point, la lame frissonnait, alors qu'elle restait inerte partout ailleurs. Il la leva et la plongeait dans le sol avec un cri soudain.

— Là ! C'est ici qu'il faut creuser.

Boldbator, usant de toute sa force, se servit de son épée comme d'une pelle pour dégager la terre gelée. Le Maître de Sinanju le regardait creuser un trou profond pendant que Zhang fumait cigarette sur cigarette, impassible.

L'étudiant se sentait inutile. Les Mongols le méprisaient, et même le Maître de Sinanju le traitait comme quantité négligeable. Il regrettait de ne pas être resté en Chine. Là, il était un héros. Même s'il n'avait pas vraiment voulu l'être en se jetant face aux chars, brûlant de haine. Il y avait perdu son épouse et sa liberté, chassé qu'il fut de Paris à New York. Parfois, il eût préféré que les chars l'eussent écrasé comme les véritables héros, les martyrs.

Deux heures plus tard, Boldbator sentit son épée vibrer contre quelque chose de dur et résistant.

— J'ai heurté quelque chose, ô Maître !

Chiun s'avança sans hâte, mais ses yeux brillants le trahissaient. Il dédaigna l'épée de Boldbator, s'agenouilla dans le trou et plongeait sa main dans le sol. Ses doigts se refermèrent sur quelque chose. Il finit par tirer du sol un objet rond maculé de terre. Les yeux pétillants, il le débarrassa de sa gangue... Et poussa un long cri de désespoir.

— Un autre crâne ! dit amèrement Boldbator.

— Une autre énigme ! cracha Chiun, une autre énigme stupide. Tes ancêtres n'avaient-ils rien de mieux à faire que de graver des rébus dans des ossements ?

— Que dit-elle ? fit Zhang en mandarin.

Chiun lut à voix haute :

— *Maintenant que tes yeux ont contemplé le siège de mon pouvoir, va dans les terres que j'ai conquises. Dans la caverne des cinq dragons, tu ne devras pas prendre le chemin de gauche ou la fausse piste te dévorera.*

Il la répéta en mongolien à l'intention de Boldbator.

— Jamais entendu parler de cette caverne, grogna ce dernier.

— Je sais où elle se trouve, fit doucement Chiun. En Mongolie

chinoise. Iras-tu en Chine avec moi ?

— En Enfer s'il le faut ! clama Boldbator.

— Et tes hommes ?

— Ils ont déjà conquis la Chine une première fois, ils peuvent recommencer.

Chiun posa la même question à Zhang, qui se mit à trembler comme une feuille.

— Ha ! fit Boldbator, ce Chinois a plus peur des siens que des Mongols ! Vous parlez d'un héros !

Le rire énorme de Boldbator secoua la nuit. Il ne s'était jamais senti aussi vivant avant ce jour. C'était une sensation qui valait bien que l'on meure pour elle.

CHAPITRE XXIII

Ils partirent aux premières lueurs de l'aube pour Sayn Shanda. La neige formait un mur poudreux, et le trio se retrouva noyé dans un univers glacé secoué par les hurlements de la tempête. Kula poussa Remo et Fang Yu à descendre de selle et saisir la queue du poney qui les précédait afin de ne pas se perdre dans la tourmente aveuglante.

Les chevaux avançaient comme des bêtes de somme obtuses, sans s'arrêter un seul instant. Finalement, la tempête se calma, et le trio put remonter à cheval.

— Telle est la manière des Mongols, expliqua Kula. Un cheval mongol cherchera sa maison ou l'odeur d'autres chevaux, mais pas s'il est monté car un cheval sait où est son maître.

Le vent était tombé lorsqu'ils arrivèrent en vue d'une petite ville perdue dans une vallée enneigée, au nord du Gobi. À la surprise de Remo, ils virent un avion prendre son envol.

— Sayn Shanda, annonça fièrement Kula. Nous voici en Mongolie extérieure. En Mongolie libre. Venez.

La ville était un compromis entre une métropole asiatique moderne et un village de western. Les chevaux, attachés devant des immeubles, se mêlaient aux voitures, camions et autobus.

— Ici, nous sommes en sécurité, dit Kula. Les soldats ne passent pas la frontière. La Mongolie n'est plus communiste.

— Alors je peux appeler les États-Unis ? s'enquit Remo, notant au passage un homme qui portait un blue-jean et un T-shirt annonçant : « Gengis Khan est vivant. »

— Nous allons trouver un hôtel, dit Fang Yu. Pour se reposer.

Remo remarqua que les panneaux étaient écrits en écriture cyrillique, l'alphabet russe, et non en caractères chinois ou mongols.

Il ne put en déchiffrer aucun, mais éprouva du plaisir à pouvoir identifier certaines lettres.

Ils atteignirent un immeuble à l'apparence occidentale, à un détail près : la statue d'un guerrier mongol en tenue de combat s'élevait devant l'entrée principale.

— Voilà le *Gengis Khan Hôtel*, fit Kula. C'est sa statue.

— Ils ont donné son nom à un hôtel ?

— Une chaîne d'hôtels. Ce sont les meilleurs. Avant, ils s'appelaient *Lénine Hôtel* et on trouvait sa statue partout. Mais les communistes sont partis. Maintenant, c'est Gengis Khan. Nous revenons au passé et notre sang a toujours la même couleur. J'en suis très fier.

Kula se chargea d'amener les chevaux à l'étable, derrière l'hôtel.

— Tu veux bien passer la nuit avec un diable étranger ? demanda Remo à Fang Yu.

— Bien sûr que non, fit-elle sèchement.

Remo ne dit rien. Fang Yu avait gardé ses distances durant leur chevauchée. Il se demandait si elle ne regrettait pas de l'avoir accompagné.

Ils pénétrèrent dans le hall et se dirigèrent vers la réception, où une Mongole ressemblant à un ange asiatique leur sourit.

— *Sain Banu*, dit-elle.

— Nous ne parlons pas mongol.

— Ah, vous êtes anglais ?

— Américain, corrigea Remo. Combien pour deux chambres ?

— Vous payez en yuan ou dollars ?

— Dollars.

— Un dollar soixante-neuf cents, dit-elle, payable d'avance.

— À ce prix, je pourrais acheter ce foutu hôtel !

— Foutu hôtel pas à vendre, dit la femme en appréciant le goût de ce nouveau mot américain dans sa bouche.

Un groom les amena à leurs chambres après que Remo eut expliqué encore une fois qu'il avait perdu ses bagages.

— Je vais passer un coup de fil, précisa Remo à Fang Yu sur le pas de la porte. Je te retrouve pour le dîner ?

— Après la douche. Je t'appellerai.

Une fois dans sa chambre, il prit le téléphone. La standardiste parlait anglais et lui demanda s'il voulait appeler un « foutu » numéro.

— Quel est le code pour les États-Unis ? demanda Remo.

Un peu plus tard, la voix acide de Harold W. Smith lui transperçait les oreilles.

— Remo, où êtes-vous ?

— En Mongolie extérieure, croyez-le ou non. Ça tombe bien, j'avais toujours eu envie d'y aller et, grâce à vous, j'y suis.

Smith ignore le ton sarcastique de Remo.

— Avez-vous trouvé Chiun et Zhang ?

— Non, mais je suis sur leurs talons.

— Je reçois des nouvelles alarmantes de Chine. Des mouvements de troupe et la crainte d'un soulèvement mongol.

— C'est Chiun, soupire Remo. Ne me demandez pas de quelle façon mais il a mis en branle la moitié de l'Asie. Et levé une armée. Il n'a jamais aimé les Chinois. Vous pensez qu'il peut essayer de conquérir le pays ?

— Je ne sais pas. Ça ne lui ressemble pas.

— En effet. Qu'est-ce qu'il fabrique ?

— Remo, nos satellites montrent une cavalerie entière qui se déplace vers la frontière sud de Mongolie.

— Parfait ! fit Remo, rasséréné. Je n'ai qu'à aller là-bas et attendre qu'il arrive avec sa joyeuse équipe !

— Et on envoie la XXVII^e armée au nord. Par convoi ferroviaire. Ce sont les troupes qui ont attaqué Tien An Men après que les unités locales eurent refusé. C'est une armée de paysans, rudes et habitués à obéir. Et il est évident qu'ils vont couper le chemin aux Mongols.

— Je n'ai qu'à intercepter Chiun avant que la XXVII^e n'atteigne la frontière.

— Non. Encore aujourd'hui, la Chine garde la phobie d'une invasion mongole. La ligne de chemin de fer passe à travers le désert de Gobi jusqu'à la capitale, Oulan Bator. Les troupes ne s'arrêteront pas à la frontière, mais continueront au-delà, jusqu'à ce qu'ils rencontrent l'ennemi. La XXVII^e, qui n'est guère populaire chez les politiques, servira sans doute de chair à canon pendant que d'autres unités se masseront en une grande muraille mobile. Remo, il vous faut à tout prix arrêter ces trains. Une incursion chinoise en Mongolie peut avoir de graves répercussions. La Mongolie extérieure est amie avec la Chine, mais alliée à l'Union soviétique et les Russes peuvent voir là le prélude à une invasion de leur territoire. Remo, je compte sur vous. Le Président aussi. Oubliez Zhang Zingzong et arrêtez la XXVII^e armée.

— Et ensuite ?

— Stoppez Chiun. Une attaque mongole sur la Chine pourrait entraîner une crise tout aussi grave.

— Eh bien ! Heureusement que j'ai Fang Yu pour m'aider à m'en

sortir.

— Qui ?

— Griffes d'ivoire. Mon contact. Elle m'a beaucoup aidé. Je n'y serais pas arrivé sans elle.

Un grand silence se fit au bout du fil.

— Hello, vous êtes toujours là, Smitty ?

La voix de Smith lui parut aride.

— Remo, Griffes d'ivoire n'est pas une femme. C'est un agent masculin.

Remo, à son tour, resta muet. Puis :

— Vous en êtes bien sûr ? fit-il d'une petite voix. Mais alors si elle n'est pas votre contact, comment est-elle venue m'accueillir à l'aéroport et pourquoi m'a-t-elle aidé jusque-là ?

— Je ne sais pas, mais vous avez intérêt à trouver et vite. C'est peut-être un agent des Services secrets chinois. Dans ce cas, il faut donc vous considérer comme démasqué. Mais gardez la tête froide. Votre mission est double, et chaque minute est cruciale.

— Comptez sur moi, dit Remo d'une voix forte avant de raccrocher.

Ses yeux se tournèrent vers la fenêtre. La neige s'était remise à tomber.

Il était prêt à détourner son regard lorsque, dans la rue en contrebas, apparut une longue limousine noire identique à celle qu'il avait rencontrée par deux fois.

— Ici ce n'est pas la Chine, murmura-t-il dans un souffle, il n'y a pas de raison pour qu'une limousine chinoise à pavillon rouge soit en train d'attendre ici.

Il décida que Fang Yu pouvait attendre, et fonça vers la porte, puis vers l'ascenseur. Il se rattrapa juste à temps : Fang Yu attendait nerveusement l'arrivée de la cabine. Elle ne le vit pas.

— Ce doit être la douche la plus rapide de l'histoire, grogna Remo en dévalant les escaliers.

Au rez-de-chaussée, par une porte vitrée, il aperçut Fang Yu traverser le salon, se pressant vers la porte. Il la suivit.

Dehors, la limousine attendait. Un chauffeur vêtu de noir ouvrit la portière arrière ; Fang Yu se précipita à l'intérieur et il referma la portière derrière elle. Remo vit le masque noir du chauffeur, mais n'eut aucun doute sur l'homme. C'était bien le même, son allure féline

le trahissait.

Remo hésita. La voiture ou la XXVII^e armée ?

La limousine démarra et glissa dans la rue sous le regard de la statue de Gengis Khan. Remo la suivit des yeux. Puis il se dirigea vers l'étable. Il y trouva un petit Mongol vêtu d'un *del* gris.

— Parlez-vous anglais ? lui demanda Remo.

— Bien sûr. C'est un langage merveilleux, dit-il, puis ajouta : comparé au russe.

— Le cheval couleur crème est à moi. Un ami l'a attaché. Un nommé Kula.

— Ah, Kula. Tout le monde connaît Kula.

— Savez-vous où il est parti ?

L'homme emmena Remo à l'extérieur et désigna l'ouest.

— Vous voyez ces *gers*. Allez-y. Vous le trouverez dans l'une d'entre elles. C'est un véritable hôtel mongol, pas comme ces monstres de béton.

— Pouvez-vous seller mon cheval pour moi ?

— Tout de suite.

Remo lui donna un dollar, puis, son cheval prêt, s'en alla au galop. Le Mongol le regarda avec intérêt. Il n'avait jamais vu monter un Américain.

Remo traversa le rassemblement de *gers*, criant le nom de Kula. Une porte s'ouvrit et le Mongol en sortit, encore ensommeillé.

— Remo ! Que fais-tu ici ?

— Besoin d'aide. L'armée chinoise se dirige vers ici, en train. Il faut l'arrêter. Montre-moi où sont les rails.

— Il faut passer par le sud pour trouver la ligne du Trans-Mongolie.

— Allons-y, alors !

— Un instant.

Kula rentra dans la *ger* ; une dispute éclata à l'intérieur, puis il revint, suivi de deux hommes. Il cria un ordre bref.

— Allons-y, dit-il. D'autres suivront. Je leur ai dit de te suivre, toi, le Tigre Blanc. Ils ne voulaient pas me croire lorsque je leur ai raconté tes exploits.

Ils galopèrent dans la plaine, laissant la ville derrière eux. Remo

chevauchait comme un homme né sur une selle, mais il ne s'en rendit pas compte, il pensait à Chiun au nord, au train au sud, et à Fang Yu, où qu'elle fût et qui qu'elle fût.

Il la chassa de ses pensées. Le désert s'étirait devant lui, sans fin.

Il avait du travail. Les affaires personnelles pouvaient attendre.

CHAPITRE XXIV

— Comment allons-nous arrêter un train empli de soldats chinois ? demanda Kula. Nous ne sommes que deux.

— Je m'en occupe, fit Remo, lugubre.

Kula nota la détermination de son visage. Les deux hommes suivaient les rails à demi enfouis sous la neige à l'écoute des vibrations. Soudain, un nuage apparut à l'horizon.

— Il y a des geysers dans le désert ? demanda Remo.

— Non.

— Alors, c'est le train.

Un transport de troupe noir, plus précisément, tiré par une locomotive à vapeur. Remo et Kula le distinguèrent mieux au hasard d'un tournant offrant une vue plongeante sur la ligne en contrebas. Remo compta dix T-55 et quatre transports de troupe arrimés sur un wagon. Les autres contenaient des soldats.

Remo tendit les rênes de son cheval à Kula, puis descendit de selle et tomba à genoux.

Ses mains touchèrent le rail le plus proche et le chauffèrent en quelques mouvements de friction. Puis il chercha à tâtons le raccord entre les deux sections de rail. Il la frappa d'un coup sec, brisant le raccord, puis passa au rail d'en face. Enfin, il fit de même avec les sections suivantes. Il toucha les deux sections de rail qui ne transmettaient plus les vibrations du convoi elles n'étaient donc plus reliées à la ligne.

— Un coup de main ? demanda-t-il à Kula.

Ce dernier sauta de son poney et se plaça à l'autre extrémité de la section de rail. Les deux hommes soulevèrent le rail et le jetèrent au loin dans la neige. Ils firent de même avec l'autre tronçon sectionné, puis remontèrent en selle et s'éloignèrent à bride abattue de la ligne ferroviaire interrompue.

Dong Gungwu, pilote du train, vit bien les deux Mongols s'enfuir à leur approche, mais n'actionna pas le sifflet. Il espéra juste qu'ils auraient le bon sens de s'en aller à temps.

Le relief les masqua un moment, puis il constata que les hommes

étaient partis.

Un instant plus tard, il vit le trou béant dans les rails.

Il se précipita pour actionner les freins. Les roues protestèrent bruyamment, mais les rails étaient rendus glissants par la neige, et le convoi ne put stopper à temps.

Le train dérailla, presque à pleine vitesse. La locomotive accrocha le ballast : le train se replia sur lui-même. Les wagons se télescopèrent comme des voitures dans un carambolage sur autoroute ; la masse du train n'avait nulle part où aller et se contenta de se renverser. Les T-55 brisèrent leurs amarres et s'abîmèrent dans une cacophonie d'enfer où les crissements de métal se mêlaient aux hurlements des hommes.

Somme toute, se dit Remo, c'était une jolie catastrophe ferroviaire. L'ennui, c'est qu'il restait encore pas mal de survivants, armés d'AK-47 et bien décidés à s'en servir.

Les soldats se glissaient hors des wagons brisés, hurlant et jurant. Quelques balles furent tirées, sans doute pour abrégier l'agonie de ceux qui étaient au-delà de tout secours. Puis elles se centrèrent sur Remo et Kula.

Ceux-ci firent reculer leurs poneys, mais ils étaient de toute façon hors d'atteinte des balles.

— Il y a trop de survivants, grogna Kula. Il jeta un coup d'œil en arrière. Les renforts n'arrivaient pas.

— Je m'en charge, dit Remo.

Il tendit les rênes au Mongol, descendit de selle et marcha sur les carcasses fumantes. Kula le regarda partir, stupéfait. Puis, étant mongol et refusant de se laisser donner une leçon par un étranger, Tigre Blanc ou non, il descendit de cheval à son tour. Ceux-ci galopèrent pour se mettre en sécurité.

Avec un sourire de loup, Kula dégaina son poignard ancestral. C'était une belle journée pour mourir, surtout sous un ciel si bleu. Kula aimait le ciel bleu.

Remo évita sans mal la première balle. Il se sentait dans son élément : il combattait des ennemis humains.

— Et en avant pour le casse-tête mongol, fit-il joyeusement.

Il accueillit le premier rang d'infanterie avec des boules de neige. Celles-ci s'écrasèrent avec précision sur les visages des trois soldats, les aveuglant suffisamment longtemps pour que Remo puisse s'approcher.

— Ça, c'est pour Tien An Men, fit-il en brisant le crâne d'un premier soldat.

Un coup de pied brisa un jeu complet de côtes. Le dernier soldat visa Remo de sa baïonnette ; Remo brisa la lame et ôta le fusil des mains de son propriétaire, qui dut bientôt tenter d'enlever un AK-47 de sa bouche, même après que sa colonne vertébrale se fut brisée.

Kula récupéra un des fusils et vida le chargeur. Il compta trois soldats abattus, mais une volée de balles partit dans sa direction. Remo attira l'attention des attaquants en leur jetant un cadavre, puis se tourna vers Kula.

— Je t'avais dit de rester avec les chevaux.

— Et manquer la fête ? Dommage que le combat soit inégal, Tigre Blanc, tu n'es pas d'accord ?

— Il l'est pour toi, mais pour moi, il me semble loyal. Alors reste en dehors de tout ça.

— Bien parlé, Tigre Blanc.

— Et arrête de m'appeler comme ça, rétorqua Remo en jetant du gravier dans le canon d'une Kalashnikov.

Quiconque s'en servirait serait tué ou blessé. Un groupe de soldats s'organisaient autour d'une caisse de métal contenant des munitions. Remo éparpilla les plus proches et prit la caisse. Il s'en servit pour écraser le crâne d'un autre soldat, puis reprit la caisse, la faisant passer d'une main à l'autre comme un ballon de basket-ball.

— À qui le tour ?

La réponse siffla dans l'air. Remo lâcha la caisse et zigzagua vers ses ennemis. Il inspira l'air glacé, qui remplit ses poumons et se transmua en énergie et en puissance. Il se sentait de nouveau un Maître de Sinanju, semant la mort parmi ses ennemis. Il essaya toute une combinaison de coups, pieds, poings et coudes, sans se répéter ni manquer sa cible une seule fois. Mais d'autres soldats n'en finissaient pas de ramper hors des épaves.

C'est alors qu'un grondement sourd résonna derrière Remo. Il se retourna, incertain sur ce qui l'attendait.

Une horde mongole venait d'apparaître, brandissant des arcs semblables à ceux des Indiens d'Amérique ; ils poussèrent des cris à glacer le sang, bandèrent leurs arcs, puis ils chargèrent dans un bruit de tonnerre.

— J'espère qu'ils savent de quel côté je suis ! cria Remo à Kula.

— Certainement. Ce sont des Mongols et ils ne feront pas de mal à d'autres Mongols. Mais je ne voudrais pas être un soldat chinois en ce moment.

L'air résonna soudain du sifflement des flèches fendant l'air, pendant que les Mongols massacraient les Chinois. Remo savait qu'une flèche faisait plus de dégâts qu'une balle, et évita avec soin la pluie barbelée. Les soldats chinois tombèrent par vagues successives, alors que les traits s'abattaient, rangée par rangée. Remo vit un soldat littéralement transformé en porc-épic. Les Chinois craignaient la cavalerie mongole plus que la mort elle-même, et n'eurent pas le cœur à rendre le feu. Il y eut quelques tirs sporadiques et brefs.

Un cavalier passa et jeta Kula sur son poney sans même s'arrêter. Remo resta seul. Il avait trouvé refuge derrière un char retourné. Parfois, un soldat le rejoignait ; Remo lui montrait qu'il n'était pas le bienvenu en s'en servant comme bouclier. Lorsque l'homme avait suffisamment amorti de balles, Remo le rejetait et en attendait un autre.

Finalement, la pluie de flèches s'interrompit, et Remo sortit de son abri pour accueillir les vainqueurs, se frayant un chemin au milieu des soldats battant en retraite. Cette vision suffit pour que la horde s'arrête et le regarde faire, muette d'étonnement. Finalement, Remo en eut assez de casser du Chinois, et leur fit signe de prendre le relais. Ils attaquèrent comme des Apaches, éliminant les survivants à coups de poignard et d'épée courte. Lorsqu'ils en eurent terminé, la neige se teintait de rose et de rouge.

Kula s'approcha et offrit à Remo les rênes de son cheval.

— Autant pour la première phase, dit-il en montant Smitty. Avant que l'armée mongole n'atteigne le sud, on a le temps de retrouver Fang Yu.

— Elle s'est perdue ?

— Elle n'est pas celle que je croyais. Il faut découvrir pour qui elle travaille réellement.

— Il y a bien des façons de faire parler un espion chinois, suggéra Kula en essuyant son poignard ruisselant de sang sur les rênes de son poney.

Remo secoua la tête.

— Je me chargerai personnellement d'elle.

— Nous te suivons, Tigre Blanc, fit Kula.

Il se tourna vers les hommes et lança quelques mots. Le rugissement qui suivit, quoique incompréhensible, était assez éloquent : les lames furent brandies en guise de salut vers le ciel bleu acier. Kula posa une main sur l'épaule de Remo.

— Notre sang et ton sang sont de la même couleur. Nous te

suivrons et personne ne pourra nous arrêter.

Remo regarda en arrière le convoi brisé. Que se passerait-il lorsqu'il rencontrerait le Maître de Sinanju ?

Il tourna son poney vers Sayn Shanda. Les Mongols le suivirent comme le sillon d'un grand navire traversant des eaux blanches.

CHAPITRE XXV

La nouvelle horde, désormais forte de trois mille hommes, traversa le Gobi. Elle n'était plus une charge de cavalerie, mais une caravane équipée de *gers* portables et de provisions arrimées à dos de chameau.

Répondant à l'appel des chevaux, ils étaient venus de toutes les directions, d'Ulan Goom à l'ouest jusqu'au village de Delugun-Boldok où, dit-on, reposait Gengis Khan lui-même.

— Nous voilà une armée ! criait joyeusement Boldbator Khan. Nous connaissons bientôt les bonheurs dont parlait le seigneur Gengis – conquérir nos ennemis, leur prendre leurs biens, faire pleurer les êtres qui leur sont chers, monter leurs chevaux et embrasser leurs femmes et leurs filles.

— Nous sommes trop peu pour que la victoire soit assurée, fit Chiun à voix basse pour ne pas être entendu des autres cavaliers.

— Nous avons des chevaux, des hommes, des provisions et des armes. Que nous faut-il de plus ?

— D'encore plus de Mongols. Lorsqu'on envisage de mettre à sac la Chine, on n'a jamais assez de guerriers.

Boldbator regarda derrière lui.

— Je ne pense pas qu'il y ait de meilleurs hommes dans toute la Mongolie, fit-il remarquer.

— Envoie des détachements dans les villes les plus proches. Essaie d'apprendre ce qui transpire à Pékin, et lève d'autres Mongols. Et des Vighurs, et des Kazakhs et des Kirghizs.

— Très bien, fit Boldbator avant d'aboyer des ordres.

Des messagers quittèrent le convoi et partirent dans toutes les directions.

Au-dessus de leurs têtes le ciel était si bleu qu'il en paraissait irréal.

— Nous nous reposerons à Sayn Shanda, fit Boldbator. Peut-être que les dernières nouvelles auront atteint la ville.

Chiun acquiesça. Ses yeux en amande ne quittèrent pas l'horizon, où se trouvait la Mongolie intérieure et le trésor qu'il cherchait.

CHAPITRE XXVI

En approchant de Sayn Shanda, Remo transmet ses ordres à Kula.

— Il doit y avoir, quelque part en ville, une limousine noire. Trouve-la et je serai heureux. J'ai un compte à régler avec son chauffeur.

— Je t'apporterai sa tête à la pointe de mon épée !

— Contente-toi de le trouver et je me chargerai du reste, lui intima Remo.

— Comme tu voudras, promit Kula.

Il éleva la voix. Les cavaliers mongols chargèrent avec enthousiasme en direction de la ville. Remo les suivit, le front soucieux. Les voitures s'écartaient devant lui et, parfois, du trottoir s'élevait une voix disant en anglais :

— Tigre Blanc ! Foutu Tigre Blanc !

Entre-temps, les cavaliers de Kula – ses propres hommes, réalisa-t-il – cherchaient la limousine en allant quasiment de maison en maison. Remo décida qu'ils s'en tiraient bien, et prit une rue qu'il savait mener au *Gengis Khan Hôtel*. Celle-ci était longue, bordée de part et d'autre de bâtiments et magasins relativement modernes ; seuls les costumes locaux marquaient sa différence avec une petite ville occidentale.

Le rugissement d'un moteur et le crissement des pneus mêlés au martèlement des sabots avertirent Remo.

La limousine noire apparut dans une rue perpendiculaire à l'avenue ; elle fonçait à une telle vitesse qu'elle semblait irréaliste. Derrière elle galopait une horde de Mongols vociférant menés par Kula. Remo éperonna son cheval.

— *Hayah !* cria-t-il, et Smitty bondit, dévorant l'asphalte.

La limousine réapparut et traversa l'avenue une rue plus loin, les cavaliers sur ses talons. Remo fit un rapide calcul. Lorsqu'elle réapparaîtrait, il serait là.

Il attendit que la limousine traverse de nouveau l'avenue. Mais celle-ci ne réapparut qu'une rue plus loin. Soudain, elle vira dans un crissement de pneus et pointa sa calandre droit sur lui. Elle passa à un

mètre du nez de Smitty, que Remo calma du plat de la main. Puis il rejoignit les poursuivants mongols.

— Nous l'avons retrouvée, Tigre Blanc, exulta Kula.

— Sans blague.

— Elle était garée devant ton hôtel. La Chinoise, Fang Yu, en est sortie ; nous avons suivi la voiture. Avons-nous bien fait ?

— Oui, si nous attrapons ce foutu dingue.

— Aucun dingue ne peut résister aux Mongols, pas même un foutu dingue.

La limousine tourna, suivie par les cavaliers. Un cheval glissa et tomba à terre. Les autres négocièrent le virage avec difficulté. Les poneys n'étaient pas faits pour galoper dans des rues étroites.

Sur la ligne droite, un tube métallique brillant émergea de la malle arrière. Remo poussa un cri d'avertissement au moment où l'huile jaillissait. Trop tard, les premiers poneys glissèrent et s'effondrèrent. Remo et Kula changèrent de direction juste à temps pour éviter la flaque, et durent laisser plusieurs Mongols à la tâche ingrate d'abrèger les souffrances de leurs montures estropiées.

Ils suivirent les traces des pneus, qui tournaient dans une rue adjacente. Un cul-de-sac se concluant par un haut mur de briques, marquant la fin de la piste.

— Où sont-ils allés ? s'écria Kula en colère.

— À travers le mur, fit Remo. Viens. C'est là que les choses se compliquent.

Ils descendirent de selle. Remo bondit alors jusqu'au sommet du mur et regarda de l'autre côté. Il ne vit rien d'autre, qu'une cour fermée. Les traces des pneus s'arrêtaient au milieu du rectangle enneigé. Remo sauta dans la cour pendant que les Mongols escaladaient le mur. Certains pleuraient. Ceux qui venaient de perdre leur cheval.

— C'est impossible ! fit un Kula abasourdi.

— Elle est sous cette dalle, lui dit Remo en s'agenouillant dans la neige. Donnez-moi un coup de main.

Kula convainquit les autres Mongols, qui entourèrent les contours d'un rectangle de béton et dégagèrent une prise. Dès qu'ils commencèrent à tirer, la dalle pivota d'elle-même.

Lorsqu'ils eurent retourné la dalle, la limousine noire apparut dans toute sa terrible beauté, arrimée par des griffes de métal.

— Je n'ai jamais vu telle magie ! fit Kula d'une voix altérée.

— Ce type doit avoir des gadgets de ce genre partout où il va, dit Remo en regardant à l'intérieur de la voiture. Cette dernière était vide.

— Flûte ! Bon. Donnez-moi un coup de main pour retourner ce truc. Il faut la remettre en place.

— Pourquoi ? s'enquit Kula. Tu as la machine que tu cherchais.

— Mais pas son propriétaire. Il doit y avoir un tunnel sous la cour. Allons-y !

Ils tournèrent de nouveau la dalle. Lorsqu'elle fut dressée, perpendiculaire au sol, la calandre de la limousine pointant vers le ciel, Remo cria :

— Stop ! Maintenez-la comme ça.

Il regarda à l'intérieur. Il faisait très sombre. Il sauta dans les ténèbres et se reçut dans une cavité froide et obscure. Il tâta les parois et finit par trouver une porte. Il l'ouvrit, dévoilant un tunnel.

— J'ai trouvé ! cria-t-il. Qui veut venir s'amuser avec moi ?

Drôle de question à poser à des guerriers mongols. Avec un cri unique, tous sautèrent. La dalle retomba en place, la limousine restant à l'extérieur.

— On a oublié personne ? fit Remo. Alors, allons-y !

Le tunnel partait en ligne droite, puis tournait vers la gauche. Un autre tournant les mena à un cul-de-sac ; une échelle montait dans les ténèbres. Remo l'escalada, trouva une trappe, qu'il souleva. La lumière inonda le goulot. Levant la tête, Remo vit une autre cour enneigée.

— Qu'est-ce que tu vois ? demanda Kula.

— Rien, fit Remo. Montons.

Remo tint la trappe pendant que les Mongols sortaient du goulot, l'épée au poing, sans même un corps dans lequel la plonger. La déception se lisait sur leurs visages.

— Des tunnels, grogna Kula d'un air sombre. C'est l'œuvre de Chinois. Ils aiment les tunnels.

— On verra, fit Remo.

Il venait de remarquer des empreintes de pas dans la neige. Elles lui remirent en mémoire celles du chauffeur masqué. Elles menaient à une porte.

— Allons-y, cria Remo sans hésitation avant d'ouvrir la porte d'un coup de pied.

À l'intérieur, la poussière du désert s'accumulait sur des draps recouvrant de longs présentoirs de verre. Il s'agissait d'un marché quelconque, pour l'heure inutilisé. Les pas menaient à un escalier. Au sommet, ils trouvèrent un appartement dont le mobilier était pareillement recouvert par des draps. Les Mongols plongèrent leurs épées à travers les meubles, sans résultats.

Remo regarda par une fenêtre et vit des empreintes de pas inscrites dans la neige recouvrant le trottoir en contrebas, et qui s'éloignaient du bâtiment.

— Allons-y ! cria-t-il. Il va s'échapper !

Les Mongols faillirent s'entre-étriper en tentant de dévaler l'escalier l'épée au poing. Remo se contenta de sauter, évitant les marches embouteillées, et ouvrit la porte de sortie.

La rue était vide. Mais, maintenant, deux séries d'empreintes étaient inscrites dans la neige. Une série s'éloignait de la porte, l'autre y rentrait.

Une seconde plus tôt, il n'y avait qu'une seule série d'empreintes. Il les suivit et rentra de nouveau dans la maison.

— Éclaire-nous, Tigre Blanc, demanda Kula.

— Cette seconde série de pas n'y était pas il y a quelques minutes. C'est le passager de la limousine, fit-il à Kula, je reconnais ses empreintes. Ce sont les mêmes qu'à New Rochelle.

Le nom sinistre de New Rochelle fit le tour des Mongols assemblés, qui crispèrent leurs poings sur les pommeaux de leurs épées.

— Il a dû se glisser à l'intérieur pendant que nous descendions. Cherchons-le.

Cette fois-ci, ils retournèrent la maison de fond en comble. En vain.

— Il n'y a personne ici ! cria Kula.

— Cherchez un passage secret, un tunnel, n'importe quoi, répondit Remo, il est ici !

Les Mongols transpercèrent les murs de leurs épées jusqu'à les transformer en gruyère. Mais ils ne trouvèrent rien.

— Je ne comprends pas, marmonna Remo. Où est-il passé ?

— C'est peut-être un fantôme ? suggéra Kula. Il y en a aussi en Mongolie, comme dans cette démoniaque New Rochelle.

— Je n'ai jamais vu de fantôme, ni en Mongolie ni à New Rochelle.

Il ne restait plus qu'une seule chose à faire : suivre les empreintes

du chauffeur. Ce qu'il fit, les Mongols sur ses talons. Ils menaient à la cour truquée, toujours aussi déserte.

— Je croyais que la limousine était restée à l'extérieur, fit Remo.

— Elle l'était, répondit Kula.

— Eh bien, elle est partie.

Afin d'être certain, ils vérifièrent qu'elle n'était pas arrimée de l'autre côté de la trappe pivotante. Mais Remo nota que les empreintes de pas aussi bien celles du passager que celles du chauffeur stoppaient devant la dalle, les unes y allant, les autres en repartant.

— Ça ne tient pas debout ! fit Remo. La limousine était vide ! Je l'ai vérifié avant qu'on ne la descende dans le tunnel. Pas de conducteur, il avait décampé par le tunnel, correct ?

— Absolument correct.

— Mais le siège du passager était vide, je peux le jurer. Alors comment a-t-il pu descendre de la voiture après notre départ et pénétrer à l'intérieur de la maison ? Il n'était pas dans la limousine et il ne pouvait pas aller dans la maison. Et pourtant ses empreintes disent qu'il y était.

— Il y a une explication très simple à cette énigme, affirma Kula. C'est de la sorcellerie chinoise.

— Mon cul ! rétorqua Remo.

CHAPITRE XXVII

Remo abandonna Kula et ses hommes dans les rues de Sayn Shanda avec pour consigne d'attendre ses ordres. Pour l'instant, il avait rendez-vous avec Fang Yu.

Il mit Smitty à l'étable et remarqua que le cheval bai de la Chinoise était bien là. Il emprunta l'ascenseur, alla tout droit à la chambre de Fang Yu et frappa par deux fois. Elle lui ouvrit la porte.

— Remo ! Je t'ai cherché partout !

— J'avais un train à prendre, fit Remo en refermant la porte.

Elle le regarda sans comprendre, muette de surprise.

— Pékin a envoyé les soldats de la XXVII^e armée, expliqua-t-il, Kula et moi les avons arrêtés. Ils ne tueront plus ni Chinois ni Mongols.

Il étudia la réaction de Fang Yu, attendant de l'horreur ou de la crainte. Elle le surprit en souriant.

— Tu as vaincu la XXVII^e ? C'est formidable ! Tu seras héros pour le peuple chinois.

— Cela suffit, trancha Remo, tu n'es pas Griffé d'ivoire !

Le sang reflua du visage de la Chinoise et elle devint livide.

— Pour qui travailles-tu vraiment alors ?

Elle avala sa salive avant de répondre.

— L'Ouest. La Chine républicaine.

— Menteuse !

— Pas à toi, répliqua-t-elle, hors d'elle, je travaille pour la nouvelle Chine. Griffé d'ivoire est le nom de code de mon mari. Il était très malade, alors j'ai pris sa place. Nous l'avons fait de temps en temps. Ainsi les Services secrets ne pourront jamais savoir si Griffé d'ivoire était un homme ou une femme. C'est plus sûr.

— Tu es mariée ? fit Remo, surpris de sa propre déception.

— Mari comprend, fit-elle en détournant les yeux.

— Pas moi. Je croyais que je comptais pour toi.

— Mais tu comptes ! Tu es très brave. Et bon au lit aussi.

— Et encore, grinça-t-il, je me retenais. Tu ne m'as pas vu au meilleur de ma forme.

— Vraiment ? Alors il ne faut pas. Prends-moi.

— C'était justement mon intention.

Cette fois-ci Remo fit les choses dans les règles, et commença par effleurer son poignet. Il observa le jeu des émotions sur son visage. Dans une minute, elle lui dirait tout ce qu'elle savait. Alors, il la prendrait, s'il en avait encore envie à ce moment-là.

Elle se pressa contre lui. Remo respira son parfum de pétales de rose fanée. Ce fut la dernière chose dont il se rappela, cette fragrance et les doigts de Fang Yu sur sa peau, derrière ses oreilles. Puis il plongea dans les ténèbres.

Fang Yu se retira, le regard dur. Remo retomba sur le lit, inerte. Fang Yu tremblait encore du traitement que Remo lui avait fait subir. Elle saisit le téléphone, la bouche sèche.

— *Jiao-Shi*, dit-elle, il est à nous.

— Attends l'arrivée de mes Abeilles Bleues, fit une voix sifflante.

CHAPITRE XXVIII

Ils établirent leur camp à proximité de Sayn Shanda ; la horde était alors forte de dix mille hommes.

Boldebator monta lui-même la *ger* de Chiun. Puis Zhang Zingzong se chargea de préparer le thé.

— Nous aurions pu atteindre Sayn Shanda avant l'aube, fit Boldebator au Maître de Sinanju.

— Ce qu'on dit me trouble, répondit Chiun après un long silence. Qui commande la force qui a arrêté les Chinois ? Et combien de temps mettra Pékin à envoyer d'autres fourmis ?

— Pour ta première question, on parle d'un Occidental nommé le Tigre Blanc.

— Vous connaissez un Mongol de ce nom ?

— C'est quelqu'un de l'Ouest.

— Un Blanc, à la tête de Mongols ?

— On dit qu'il combat comme un tigre. Il a tué des loups à mains nues et il a vaincu un train entier de Chinois. Vous qui avez vécu parmi les gens de l'Ouest, Maître, en connaissez-vous qui soient capables d'accomplir ce genre de choses ?

— Pas un qui le puisse.

Chiun se tourna vers Zhang, qui allumait une cigarette, et l'envoya fumer hors de la tente.

— Il nous dérange plus qu'autre chose, grogna Boldebator.

— Il fut un héros un jour. Peut-être montrera-t-il à nouveau ses qualités. Mais j'en doute.

Les heures passèrent. Ils burent le thé et mangèrent. Ils allaient se préparer à dormir lorsqu'un garde ouvrit la porte.

— Entre, ordonna Boldebator.

Apparut un des hommes ayant récemment rejoint la horde, un grand soldat encore revêtu de l'uniforme de l'armée mongolienne. Envoyé d'Oulan Bator pour enquêter, il n'avait pu résister à l'appel de son sang.

— Une femme s'approche, dit-il. Une Chinoise à cheval. Elle

prétend porter un message au Maître de Sinanju.

— Un message ? De la part de qui ? demanda Chiun.

— Je ne suis pas certain d'avoir compris, mais elle a parlé de Celui-qui-n'a-pas-de-nom.

Le Maître de Sinanju pâlit ; Boldbator s'en aperçut et son cœur défaillit. Quel genre d'être pouvait inspirer de la crainte au Maître de Sinanju ? Ce dernier se leva.

— Je parlerai à cette femme chinoise.

Boldbator le suivit. Chiun marcha jusqu'à la limite des sentinelles, jusqu'à une femme montée sur un cheval bai, entourée de Mongols.

— Je suis le Maître de Sinanju, fit-il d'une voix haut perchée.

— On m'appelle Fang Yu. Mon professeur, que vous connaissez, demande votre présence.

— Je ne réponds pas à ses ordres, répondit Chiun.

— Nous détenons quelqu'un qui vous est cher.

— Je ne connais personne de tel.

— J'ai apporté une preuve.

Fang Yu sortit un objet de sa poche et le jeta aux pieds de Chiun. Une boucle de cheveux bruns retenus par un ruban bleu.

— Reconnaissez-vous ces cheveux ?

— Non, fit Chiun froidement.

— Mon maître demande que vous me suiviez à Sayn Shanda, et que Zhang Zingzong, le fugitif, vous accompagne.

Zhang arriva sur ces entrefaites et regarda Fang Yu, qui eut un sourire cruel. Zhang se jeta sur Chiun.

— Tuez-la ! siffla-t-il. C'est le Mal incarné !

— Silence ! intima Chiun en levant la main ; puis il reprit : Ton maître m'est peut-être familier. Dis-moi son nom et je verrai s'il est digne de me recevoir.

— Son nom m'est inconnu, mais il se fait appeler Wu Ming Shu.

La barbe de Chiun trembla soudain. Boldbator fut le seul à le remarquer. Finalement, Chiun dit :

— Je le connais. Je te suivrai.

— Et lui ? fit-elle en désignant Zhang.

— Il vient aussi. Attends-moi.

Il hocha la tête, et les Mongols s'emparèrent de Zhang.

— Sellez nos poneys ! ordonna Chiun. Et que personne ne nous suive !

— Je ne comprends pas, fit Boldbator.

Chiun l'entraîna à l'écart.

— Chut, souffla-t-il. Après mon départ, prépare ta horde. Si je ne suis pas revenu au point du jour, encercle Sayn Shanda et essaie de m'échanger contre une rançon.

— Une rançon ? Mais vous êtes le Maître de Sinanju !

— Et il est Celui-qui-n'a-pas-de-nom.

Il alla à sa tente et récupéra la boîte de bois de sa malle. Il la tendit à Boldbator.

— Telle sera ma rançon, et rien de plus. Le feras-tu si cela s'avère nécessaire, Boldbator Khan ?

— Ma vie vous appartient, répondit le Mongol en s'agenouillant.

CHAPITRE XXIX

Remo Williams rêvait qu'il nageait dans un monde d'encre noire et chaude ; elle emplissait chaque repli de son cerveau et baignait ses narines d'un parfum qui lui rappelait une femme dont il ne pouvait retrouver le nom.

Puis il ouvrit les yeux, sur un assemblage de bambous laqués de rouge. À gauche, un mur blanc. À droite, il entrevit un mouvement furtif.

Un homme en kimono de soie bleue se penchait sur une table. Il tenait une seringue à la main, et la plongea dans une masse couleur chair. Ses doigts étaient longs, et pointus, et bleus. Ils brillaient d'un éclat métallique.

Deux yeux reptiliens sertis dans un visage incroyablement ridé se tournèrent vers lui.

— N'essayez pas de vous lever, dit une voix bruisante.

À sa grande surprise Remo obéit. Il avait bien voulu se lever. Il se contenta de regarder l'Oriental passer sa main derrière son oreille.

L'encre noire inonda à nouveau son esprit. Il lui sembla voir le liquide noir et maléfique emplir les cavités de son cerveau. Mais c'était impossible. Il ne pouvait voir son propre cerveau : il se trouvait derrière ses yeux, et non devant.

N'est-ce pas ?

CHAPITRE XXX

La première chose que Chiun remarqua à son entrée dans Sayn Shanda fut l'activité inhabituelle qui y régnait. Les Mongols des gers entourant la ville semblaient se préparer au combat.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il à la Chinoise.

— Des éléments étrangers les ont perturbés.

Elle l'emmena jusqu'aux portes d'une lamaserie décatie qui semblait être restée close durant les soixante-dix années où le communisme avait régné en Mongolie extérieure. Des lamas au crâne rasé s'occupèrent de leurs poneys ; deux aidèrent Zhang à descendre. Il avait fallu l'attacher au pommeau de sa selle pour le contraindre à venir.

— Suivez-moi, je vous prie, dit Fang Yu.

Ils entrèrent par une lourde porte constellée de pointes d'acier. L'intérieur sentait l'encens et le moisi. Les murs étaient décorés de scènes religieuses.

À travers un dédale de couloirs, ils atteignirent une porte de bronze, sur laquelle un dragon combattait un phénix. Devant la porte se tenait un homme sec en uniforme de chauffeur, fier comme l'eunuque d'un calife. Il leva la tête en les entendant, dévoilant un masque d'onyx poli. À travers les cavités orbitales, ses yeux semblaient morts.

Il ouvrit la porte et la referma après leur passage. Ils se retrouvèrent dans une grande antichambre voûtée ; à son extrémité se tenait un trône d'ivoire et de bois de rose, sur lequel un homme était assis.

Il était très âgé, mais il se leva avec une grâce féline ; les plis soyeux de son kimono se déployèrent. Il ressembla à un pilier de flamme verte et or surmonté d'une tête humaine. Sur son crâne était posé un couvre-chef noir de mandarin.

Le Maître de Sinanju s'avança, impassible. Le chauffeur bondit et se plaça à côté de son maître.

Le grand Asiatique avait de longues mains aux doigts effilés, dont les extrémités étaient coiffées de protège-ongles en jade.

Sans dire un mot, Chiun s'agenouilla et toucha deux fois le sol de

son front en une révérence complète. Son visage était aussi froid que le sol, mais plus dur.

— Vous voir de ces yeux, dit-il, est comme entendre le tonnerre dans un ciel dégagé. Je ne vous croyais plus que cendres, Wu Ming Shi.

— Que l'Asie le croie convenait à mes desseins, répondit le mandarin Wu Ming Shi. La révolution communiste a réduit à néant mes espoirs de m'asseoir sur le trône du dragon en tant qu'empereur de Chine. J'ai donc vécu en reclus.

— Votre sagesse ne connaît pas de limites. Moi-même, votre fidèle serviteur, je vous croyais décédé.

— Vous m'honorez, vous qui êtes à votre façon aussi grand que je le suis de la mienne.

Chiun désigna le chauffeur immobile.

— Vous avez un nouveau serviteur, je vois.

— Un ancien élève de feu votre neveu. Il devait être le premier d'une nouvelle lignée de Tigres Noirs.

— Il connaît le Sinanju ? demanda Chiun, surpris.

— Un peu. Il n'est pas un maître. Il est en revanche expert dans le kung fu de l'école du Crâne Blanc.

— Un art qui approche la perfection du nôtre... Comme la flamme d'une chandelle se compare au soleil. Pourquoi est-il masqué ?

— Durant mon sommeil, il s'est permis de devenir célèbre en devenant acteur de cinéma. C'était une erreur : j'ai arrangé sa mort afin que le monde l'oublie. Maintenant que je suis libre de me mouvoir de nouveau parmi les hommes, je pense que ce masque est un mal nécessaire. Mais il lui rappelle ses erreurs, car il entama sa carrière habillé de ces habits de serviteur et portant un tel masque.

— Je vous ai amené Zhang Zingzong. Que voulez-vous faire de lui ?

— J'ai promis de le livrer aux bouchers de Pékin en échange de quelques concessions. Ils veulent sa tête.

— J'ai quelques obligations envers cet homme, dit doucement Chiun. Et, comme vous le savez, ma parole m'est sacrée.

— Il vous faudra les oublier, car j'ai un homme à vous offrir en retour. Vous le connaissez sous le nom curieux de Remo. Vaut-il moins que votre parole ?

Les yeux de Chiun se rétrécirent plus encore.

— Aucun homme n'est plus important que la parole d'un Maître de Sinanju. Celui dont vous parlez est l'un de mes anciens serviteurs. Il ne l'est plus.

— Il a fait un long chemin jusqu'à vous. Il dut souffrir la tempête et la rouerie du cœur féminin.

Les ongles bleus désignèrent Fang Yu.

— Il devait courir après ses gages.

— Vous ne verrez donc aucune objection à ce que j'en fasse le jouet de mes caprices ? fit sèchement Wu Ming Shi.

— J'ai un certain attachement pour cet homme, car il m'a bien servi – pour un Blanc aux grands pieds.

— Fang Yu, siffla le mandarin, amène le diable étranger.

Fang Yu s'inclina et s'en alla. Wu Ming Chu regarda le Maître de Sinanju en faisant cliqueter ses ongles à chaque geste.

— À Pékin, on murmure que vous travaillez pour le gouvernement américain. Est-ce vrai, Maître de Sinanju ?

— Leur or est aussi jaune que celui de tout autre empereur, et existe en grande abondance.

— Les communistes préféreraient payer en plomb. Et ils se demandent pourquoi le peuple ne les aime pas.

— Les Nord-Coréens ne sont pas si terribles, mais n'ont pas de travail pour Sinanju. Ils préfèrent leurs armées et leurs mensonges. Que se passera-t-il lorsque le peuple dévorera ses chefs ?

Les protège-ongles en jade étincelèrent.

— J'ai des alliés haut placés à Pékin, et ils parlent d'une nouvelle horde dorée menée par un khan moderne. On dit qu'ils sont maintenant sept mille hommes.

— C'est faux. Ils sont actuellement dix mille.

— À Pékin on craint que vos cavaliers ne cherchent à reconquérir la Chine.

— Je ne vais qu'en Mongolie intérieure, et sans aucune intention de conquête.

— Je sais ce que vous y cherchez, car je sais que le crâne d'argent de Targutai est en votre possession.

Les portes de bronze s'ouvrirent soudain et Fang Yu apparut, traînant Remo par une main. Ses yeux étaient vides, son expression dolente et apathique.

CHAPITRE XXXI

Remo s'éveilla comme un poing qui se desserre. Un visage s'inscrivit dans son champ de vision.

— Fang Yu ? croassa-t-il.

— En personne. Lève-toi.

Son esprit hésita, mais son corps obéit laborieusement.

— Tu vas faire ce que je te dis. Suis-moi, lui intima Fang Yu d'un ton sans réplique.

— Va te faire f..., fit-il.

Mais ses jambes marchèrent derrière la jeune femme, comme attirées par le champ magnétique de la Chinoise.

Remo disposait de toutes ses facultés ; son esprit était alerte, ses réflexes intacts, mais il ne pouvait résister à ses ordres. Ils arrivèrent, devant une grande porte de bronze.

— Ouvre-la, ordonna Fang Yu.

Ce qu'il fit.

— Je crois que j'ai recouvré toute ma force, murmura Remo pour lui-même comme s'il cherchait à se convaincre.

— Mais c'est moi qui contrôle ta volonté, lui fit-elle remarquer en le saisissant par un poignet.

Elle le guida jusqu'à une grande chambre voûtée dont les murs étaient décorés de fresques bouddhiques.

Tous les yeux se tournèrent vers lui. Il reconnut Chiun, les mains jointes dans ses manches de kimono, plus resplendissant qu'à l'accoutumée, mais son visage demeura impassible. Zhang Zingzong se tenait en retrait, visiblement effrayé. Le chauffeur était là aussi, à côté d'un Chinois mince en kimono vert et or ressemblant à un Chiun plus grand et encore plus âgé – si cela était possible. Remo reconnut en lui l'occupant de la limousine noire, celui dont les allées et venues étaient incompréhensibles.

Ses yeux cherchèrent les pieds de cet homme, en quête d'une explication pour ses empreintes inexplicables, mais son kimono les dérobait à sa vue. Il s'aperçut qu'il avait du mal à faire le point sur le grand Chinois, comme s'il n'était pas vraiment là. Remo testa son ouïe.

Un par un, il put sonder les différents battements de cœur qui l'entouraient : ceux de Fang Yu étaient normaux, ceux de Chiun, puissants et profonds, ceux de Zhang, accélérés, ceux du chauffeur étaient trois fois plus rapides que la moyenne. Quant à ceux du vieil homme...

Inexistants.

Cet homme n'avait pas de cœur, ou s'il en avait un, il ne battait pas. Et pourtant, il prit la parole.

— Je suis connu sous le nom de Wu Ming Shi, Celui-qui-n'a-pas-de-nom, car personne ne connaît mon véritable patronyme, tel est mon souhait.

— C'est vous qui devriez porter un masque, grogna Remo d'un ton rauque.

— Il a de l'esprit, rit le mandarin à Chiun.

— Trop, c'est pourquoi j'ai dû me défaire de lui. La compagnie des Mongols me plaît davantage. Ils respectent ce que je suis et obéissent sans discuter.

— On me dit, Homme blanc, que vous et le Maître de Sinanju avez des affaires en cours, fit Wu Ming Shi.

— En effet, grogna Remo, bouillonnant de colère.

— J'ai offert votre vie contre celle de ce Chinois, Zhang. Votre maître a refusé mon offre généreuse.

— Je n'en doute pas. Ses intérêts passent toujours en premier, fit Remo en fixant Chiun intensément.

— Ainsi, vous mourrez, puisque le Maître de Sinanju n'y voit pas d'objections.

— Si, fit Chiun, Une ! Je dois des gages à cet homme et ne peux le laisser mourir en étant son débiteur.

— Concluez donc vos affaires, que nous puissions en finir.

Chiun se tourna et avança vers Remo. Fang Yu s'écarta. D'une manche de son kimono, Chiun tira des pièces d'or qu'il offrit à un Remo abasourdi.

— Voilà les dix pour cent que j'ai été incapable de te donner. J'eusse préféré que tu ne me suives point jusqu'ici.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Adieu, fidèle serviteur ! s'écria Chiun.

Puis à voix basse il murmura :

— Ne me fais pas honte devant ces barbares chinois, et rappelle-toi : Une main ment tandis que l'autre dit la vérité.

Chiun se retira et s'inclina devant le trône.

— La dette est payée. Vous pouvez l'exécuter.

Remo partit vers la porte, sur la pointe des pieds.

Fang Yu cria : « Reste ici ! » Et Remo obéit. Son esprit savait qu'il avait tort, mais son corps refusait de le suivre. Il était sans défense.

Et le chauffeur avança vers lui avec la grâce d'un tigre marchant sur sa proie. Il leva les mains, et sourit.

— Regarde comment la grue blanche attaque le renard, dit-il. Sagwa lève un pied.

— Comme un chien qui se soulage, fit remarquer Chiun. Cet homme est un vassal, pas un adversaire.

— Il garde sa volonté, sauf ordre contraire. Le résultat d'une drogue introduite par un système occidental appelé bandage à injections.

Remo pensa au morceau de chair placé derrière son oreille, et y passa sa main.

— Non ! cria Fang Yu. N'y touche pas ! Remo obéit.

— Le combat n'est pas loyal, dit Chiun d'une voix neutre.

— L'autre homme porte également un bandage similaire, car il est fougueux. Ainsi, ils sont égaux, tous deux obéissant à ma voix, mais sont capables d'attaquer ou de se défendre.

Chiun acquiesça et se détendit légèrement. Remo ne le remarqua pas : il se concentrait sur le chauffeur masqué qui tournait autour de lui en sautant sur un pied. Remo en fit autant, attendant le premier coup, qui ne vint pas.

— C'est donc à moi, fit-il.

Puis Sagwa feinta d'une main ; Remo se retira, puis sauta en avant. Sagwa para en envoyant un bras raide comme un marteau-pilon. Remo rebondit, utilisant le sol comme appui pour frapper du coude, mais il ne rencontra que des résidus de la chaleur du corps de son adversaire.

Remo comprit le but de cette technique. Laisser l'ennemi frapper en premier et se mettre à son désavantage. Il n'y aurait pas d'ouverture, car Sagwa n'attaquerait pas, se contentant de se défendre.

Les mains du chauffeur se dressaient devant lui comme deux becs. Puis l'une d'entre elles se serra en un poing.

— Où est-ce que je t'ai déjà vu ? lui demanda Remo.

— Dans tes cauchemars ! cracha Sagwa.

Le poing s'étala en une gerbe de doigts. L'autre main se serra.

— Une main ment, l'autre dit la vérité, marmonna Remo. Mais laquelle ?

Il décida de voir par lui-même. Il se jeta en arrière jusqu'aux portes de bronze et s'en servit comme point d'appui pour partir en avant en un coup de pied retourné. Il passa au-dessus de la tête du chauffeur.

Un poing ganté se dressa et frappa le mollet gauche de Remo, qui vit trente-six chandelles. Il se reçut et, à son tour, dut sauter sur un pied. Il trouva son équilibre.

— Maintenant, je sais quelle main dit la vérité.

Il perçut la présence de Chiun et sa puissance l'envelopper. Ses murmures flottèrent jusqu'à ses oreilles : « Ne me fais pas honte ! »

Remo posa le pied gauche par terre, le releva avec un cri. Le chauffeur attendait, moqueur, sautant sur place. Remo le regarda manœuvrer et vit l'ouverture qu'il cherchait.

Le chauffeur baissa son poing droit ; Remo contra de ses poignets joints. Erreur : le chauffeur frappa sa gorge de ses doigts réunis en une pointe de lance. Remo toussa, puis battit en retraite, s'approchant de Chiun.

— Et la main qui dit la vérité, qu'est-ce qui lui est arrivé ? fit-il la bouche en coin.

— Il est chinois, donc tortueux. Et Nuihc l'a fait bénéficier de certains savoirs.

— Il connaît le Sinanju ? fit Remo, étonné.

— Et d'autres styles. Mais il est dopé. Écoute son cœur, il est sous l'emprise de la drogue.

— Ce qui explique qu'il batte si vite !

Remo s'avança, pied levé en une parodie de la posture torturée du chauffeur.

— Puisque ça marche, je n'ai qu'à en faire autant ! Une main ment, l'autre dit la vérité.

— Tu es idiot, siffla Sagwa derrière son masque, un instant décontenancé.

— Peut-être, mais c'est toi qui te prends pour une grue.

Remo étudia la posture. Il apprécia la position des bras, permettant

de turbo-compresser les coups de poing, suivis par tout le poids du corps. Les deux hommes sautèrent, se jaugèrent, tous deux étudiant le mouvement des mains de l'autre.

C'est alors que Remo mit tout son poids sur son pied blessé et frappa de l'autre.

Le coup atteignit et brisa le genou du chauffeur, qui hurla. Remo doubla d'un coup de poing à son autre genou, qui s'écrasa à son tour. Le chauffeur s'assit à terre. Remo posa un pied sur son coude gauche. L'articulation craqua comme une coquille de noix. Enfin, il se baissa.

— Bas les masques, c'est l'heure de vérité !

— Stop ! cria le mandarin.

La main de Remo s'immobilisa en l'air.

— Écarte-toi. Sagwa, lève-toi.

Remo obéit. Sagwa tenta de se relever, mais n'y parvint pas. Son cœur battait si vite que Remo se demanda s'il ne finirait pas par exploser. Enfin, Wu Ming Shi parla.

— Suffit ! Tu as échoué, Sagwa.

Le mandarin s'approcha de son serviteur secoué de sanglots. Remo guetta un battement de cœur. Il en obtint un seul, et crut s'être trompé.

— Tu ne peux plus me servir, fit-il froidement.

Il se tourna alors vers Remo.

— Tu n'es pas mal pour un Blanc. Finis ce que tu as commencé ! Un coup au visage ! Maintenant !

Remo se tourna vers Sagwa et, à son corps défendant, frappa le visage du chauffeur. Le masque d'onyx se brisa net ainsi que le crâne derrière lui. Le corps de Sagwa se détendit, comme débranché de l'Univers. Wu Ming Shi appela Chiun.

— Maintenant que mon serviteur n'est plus, il m'en faut un nouveau, fort comme celui-ci.

— Cela ne me concerne pas, rétorqua Chiun.

— Tu es mon esclave, à partir de cet instant, clama le mandarin à Remo.

— Sans blague ?

— Courbe-toi. Une révérence complète.

Remo grimaça et se mit en position. Il se sentait comme une marionnette manipulée par des fils invisibles. Chiun s'approcha.

— C'est remarquable ! fit-il.

— Un alcaloïde dépresseur nommé Burundanga, qui hypnotise totalement ses victimes et les rend sensibles au moindre ordre verbal.

— Il répond à votre voix ?

— En effet.

— Lève-toi, fit Chiun soudainement.

Remo obéit.

— Il ne connaît aucune loyauté, semble-t-il, remarqua Chiun.

— La drogue n'est pas sélective. Simple faiblesse.

Chiun hocha la tête.

— Les drogues ne remplacent pas les capacités – ou la loyauté. Je me demande quand vous apprendrez cela.

— Sagwa me manquera, dit Wu Ming Shi dans un souffle. Mais je crains que tout cela n'ait fatigué mon cœur. Je dois me reposer.

Chiun s'inclina.

— Mon ancien serviteur était récalcitrant. Je souhaiterais profiter de son obéissance jusqu'à ce que nous parlions.

Wu Ming Shi réfléchit en silence.

— Alors Zhang me servira d'otage.

— Qu'il en soit ainsi.

Chiun se tourna vers Zhang.

— Tu feras ce que veut cet homme. Personne ne te molestera, car le mandarin est homme de parole.

Zhang baissa la tête en signe de soumission.

— Fang Yu vous montrera vos quartiers, dit Wu Ming Shi.

— Suis-moi, Remo, fit Chiun.

Le Maître de Sinanju regarda Remo.

— Lève-toi, ô esclave, et suis-moi, ordonna-t-il, impérieux.

Remo Williams se retrouva sur ses pieds comme dans un rêve et suivit le Maître de Sinanju, qui passa la porte de bronze et s'engagea dans un couloir où flottait un parfum d'encens.

— Ce n'est pas drôle, Chiun, siffla Remo.

— Ce n'est pas des temps drôles, concéda Chiun. Tu n'aurais jamais dû me suivre ici.

CHAPITRE XXXII

Fang Yu les escorta jusqu'à une cellule monacale dépourvue de fenêtres et ne comprenant qu'un lit pour tout meuble.

— Entre, esclave, dit Chiun à Remo. Assieds-toi.

Remo fit ce qu'il lui disait.

— Je te préfère ainsi. Hé, hé, hé, caqueta Chiun en fermant la porte. Tu n'as rien à répondre ? s'enquit-il devant le mutisme de Remo.

— Par exemple : « Allez vous faire voir chez les Papous. »

— Reste poli ! cracha Chiun. D'ailleurs, je te l'ordonne. Et puis, tu vas t'excuser humblement.

— Je m'excuse humblement.

— C'est incroyable ! Tu n'as rien de méchant à me dire ?

— Si, mais vous ne me laisseriez pas le faire.

— Votre Magnificence. Je préfère que tu m'appelles ainsi.

— Votre Magnificence, fit Remo d'un ton égal.

Chiun s'approcha et regarda attentivement Remo. Il passa ses doigts derrière l'oreille de Remo, tira et ramena un rectangle de sparadrap couleur chair.

— C'est un étrange appareil, fit Chiun en examinant le pansement.

— Si j'ai bien compris, cela secrète une drogue à travers les pores à intervalles fixes.

— Es-tu toujours sous son influence maléfique ?

— Je ne sais pas.

— Applaudis !

Remo s'exécuta.

— Cela passera au bout d'un moment. Pour l'instant, j'ai beaucoup à te raconter. Assieds-toi à mes genoux et écoute-moi.

— Je suis suspendu à vos lèvres, Votre Magnificence.

Chiun eut un large sourire et s'assit après avoir vérifié que personne ne se trouvait derrière la porte.

— Ne crois pas que je t'aie abandonné, ainsi que l'Amérique par simple dédain. Mais lorsque tu m'as parlé des traces de pas impossibles, j'ai pressenti une survivance du mandarin Wu Ming Shi. Et sachant qu'il cherchait Zhang Zingzong, ses mobiles devaient être d'importance. J'ai interrogé Zhang et lui ai fait avouer le secret de la boîte de thé qu'il avait emportée de Chine.

Et Chiun raconta la découverte du crâne argenté.

— Temujin, alias Gengis Khan, mourut très riche. Mais il n'avait pas confiance en ses fils, particulièrement Kublai, qui est autant haï chez les Mongols que Gengis y est révééré. Gengis a donc dissimulé son trésor afin que, lorsqu'un digne successeur se présenterait, il puisse le trouver et reprendre le travail. Beaucoup ont essayé et échoué, car personne ne put trouver le crâne d'argent de Targutai, premier pas vers le trésor. On disait qu'il avait été caché dans la Grande Muraille de Chine, mais personne ne savait exactement où. Zhang Zingzong l'a découvert par hasard et, bien qu'incapable de déchiffrer l'énigme, l'a emmené avec lui dans sa fuite. Il a rencontré des espions de Wu Ming Shi qui l'ont informé de ses déplacements. Tu connais la suite.

— Mais ça n'explique pas les traces de pas fantômes. Et savez-vous que son cœur ne bat pas ?

— Si il bat, à un battement par minute. Je l'ai entendu. C'est ainsi qu'il a pu survivre. Il sait comment ralentir sa respiration et son cœur, utilisant moins d'énergie et étirant la durée de sa vie. Car, si mes calculs sont bons, il est actuellement âgé de deux cents ans.

— Combien ?

— Il était déjà âgé quand je l'ai rencontré pour la première fois, et je n'étais déjà plus un jeune homme alors.

— Mais qu'est-il pour vous ?

— Tu parles comme un Mongol. Qui est le maître, ici ?

— Vous, Votre Magnificence.

Chiun sourit et continua :

— La dernière fois que je t'ai vu, tu m'as demandé quels empereurs j'avais servi avant les États-Unis. Ce mandarin sans cœur fut mon dernier client avant qu'on ne place l'or de l'Amérique entre mes mains.

— C'est un empereur ? Il ressemble à Fu Manchu.

Remo s'interrompit. Fu Manchu ! Ce type serait Fu Manchu ?

— Wu Ming Shi, corrigea Chiun. Il a toujours convoité le trône de Chine, mais les communistes et les nationalistes avant eux ont entravé

ses plans. C'est alors qu'il disparut. J'ai travaillé pour lui, ainsi que mon prédécesseur : ce fut un bon client, et l'or coulait à flots. Mais un jour, il m'a convoqué et demandé d'exécuter un jeune prince en qui il voyait un rival. Tu sais qu'à Sinanju, la vie d'un enfant est sacrée. Nous sommes des assassins, et non de vulgaires meurtriers, et nous gardons certains préceptes sacrés.

— Je sais, fit-il tranquillement. Par exemple : la maison n'accepte pas les chèques.

— J'ai refusé, continua Chiun en ignorant le sarcasme, et Wu Ming Shi m'a renvoyé. Lorsque je suis rentré à Sinanju, le village était en émoi : Wu Ming Shi avait commis l'inconcevable et envoyé ses Abeilles Bleues enlever des enfants. Les Abeilles Bleues sont ses serviteurs, et on les trouve dans le monde entier.

Remo se rappela de sa première rencontre avec Fang Yu : elle était entièrement vêtue de bleu.

— Je connais la suite. Vous avez dû accepter le contrat.

— Non, car je ne pouvais pas tuer un enfant, même pour en sauver d'autres. Je me suis rendu à la demeure de Wu Ming Shi et ai exigé réparation : le mandarin refusa, prétendant que les enfants se trouvaient ailleurs et qu'on ne leur ferait aucun mal s'il n'était pas lui-même molesté. Je le crus, car c'est un homme d'honneur. Ainsi, je suis parti en lui promettant la vie sauve tant que les enfants de Sinanju garderaient la leur. Et il promit que, si je conspirais contre lui ou ses buts, ses Abeilles Bleues raseraient Sinanju à ma première absence.

— C'était l'équilibre de la terreur, donc ?

— Non, car l'honneur de Sinanju était en jeu. Je ne pouvais tuer le mandarin : je lui ai donc infligé une insulte particulière. Puis je suis retourné à Sinanju en promettant de ne jamais me dresser contre lui, car sa cruauté n'a pas d'égale. Je dus, en revanche, rester à Sinanju pour protéger mon peuple, et ne pus travailler. Les années passèrent et les temps difficiles étaient à venir.

Chiun, inclina sa tête en évoquant son infinie tristesse.

— Vous ne m'aviez jamais raconté tout ça.

— De l'histoire ancienne. Du moins le croyais-je, lorsque les communistes se sont emparés de la Chine, Wu Ming Shi dut s'enfuir, car Mao le connaissait. Entre-temps, j'entraînais celui que tu connais sous le nom de Nuihc, mon neveu, pour me succéder.

— Grave erreur.

— Je t'ai raconté l'histoire de Nuihc, mais je ne t'ai pas tout dit. Car ce traître accepta d'être employé par Wu Ming Shi. Je le sus

lorsque les enfants de Sinanju, qui ne l'étaient plus, nous furent retournés. Le village n'entendit plus parler de Nuihc ni de son travail par la suite. Je ne pouvais partir à sa recherche, car je devais protéger le village de la vengeance de Wu Ming Shi. Des années passèrent, jusqu'au jour où j'appris son décès. Nuihc trouva d'autres clients, mais n'envoya pas d'argent au village. C'était durant la Guerre froide. Je m'étais résigné à rester le dernier Maître de Sinanju, lorsque cet Américain, Conrad McCleary, vint m'offrir de l'or pour entraîner un Blanc. C'était une insulte, mais après tant de coups du sort, une de plus ne comptait guère. J'avais formé un traître, pourquoi pas un Blanc ? Avec cet or, Sinanju survivrait encore quelque temps. Tu connais le reste. Nuihc nous a trouvé et Nuihc n'est plus. Mais Wu Ming Shi est là.

— Pourquoi ne pas m'avoir prévenu dès que vous avez compris qu'il vivait encore ? s'étonna Remo.

— Je n'ai pas osé. Wu Ming Shi avait menacé tout ce qui était cher à Sinanju. Je craignais qu'il ne s'en prenne à toi pour m'atteindre, maintenant que Nuihc est mort. Voilà pourquoi j'ai prétendu que tu n'étais qu'un laquais.

— Tout ça pour me protéger ? Mais vous alliez me laisser exécuter !

— Ne sois pas ridicule, Remo. Toi, exécuté par un laquais masqué ? Ce Sagwa était meilleur que je ne le croyais, parce que c'est Nuihc qui l'avait entraîné, mais tu l'as vaincu. Et nous devons prolonger cette mascarade jusqu'à ce que j'aie découvert quelle est la puissance effective de Wu Ming Shi. Nul doute que, s'il lui arrivait quelque chose, ses serviteurs s'en prendraient à Sinanju.

— Quel est la suite du programme ?

— Wu Ming Shi convoite le trésor de Temujin, sans doute pour s'en servir afin d'imposer sa loi sur la Chine. Je vais lui offrir le crâne.

— Vous, abandonner un trésor ?

— C'est la seule solution ; le crâne servira de réparation, afin qu'il oublie l'insulte que je lui ai infligée.

— Vous croyez ?

— Non, bien sûr ! Mais il le croira. Le fait que moi, Maître de Sinanju, lui demande son pardon flattera son immense ego, et il acceptera certainement mon offre généreuse.

— Et ensuite ?

— Le moment venu, je le briserai comme un épi de blé sous la faux du moissonneur. J'en fais le serment. La roue de la vie tourne, Remo,

je le sens. Peut-être nous favorisera-t-elle, peut-être nous écrasera-t-elle. Qui peut le dire ?

Et, sur ces dernières admonestations, le Maître de Sinanju quitta la pièce, laissant Remo, pensif, contempler la lueur vacillante des lampes où brûlait du beurre de yak.

CHAPITRE XXXIII

Deux heures avant l'aube, Boldbator chevaucha jusqu'à Sayn Shanda, une boîte en bois sous son bras. Il entra dans le camp, au nord de la ville.

— Ho, frères Mongols ! cria-t-il. Je suis Boldbator Khan !

On l'ignora. Il se tourna vers un homme qui bouchonnait son poney.

— N'avez-vous pas entendu parler de moi ?

— Nous suivons Kula, et servons le Tigre Blanc.

— Et où est ce Kula ?

On lui désigna une *ger*. Il alla frapper à la porte. En sortit un solide guerrier mongol.

— *Sain Baina*, Kula. Je suis Boldbator Khan, serviteur du Maître de Sinanju.

— Je ne connais personne de ce nom. Nous avons perdu le Tigre Blanc, que nous a arraché une traîtresse chinoise nommée Fang Yu. Personne ne sait où ils sont, pas même les prêtres, et ils connaissent pourtant tous les sales petits secrets intimes.

— Le maître est parti en compagnie de cette Fang Yu, précisa Boldbator.

Kula réfléchit et fit entrer Boldbator dans sa *ger*.

Peu de temps après ; le Maître de Sinanju entra dans le camp, demandant Boldbator. Celui-ci sortit de sa tente suivi de Kula. Les Mongols s'attroupèrent autour d'eux, intrigués par ce Coréen parlant parfaitement le mongol du temps de l'Empire avec l'aisance d'un cavalier.

— Maître vous êtes sauf ! Vous êtes revenu ! s'écria Boldbator tout heureux.

— Je suis venu récupérer moi-même ma propre rançon.

Boldbator hésita.

— Mais, le contenu de cette boîte appartient partiellement à la horde dorée, comme nous en étions convenus.

— Tu auras ta part. Moi, Chiun, t'en donne ma parole.

Boldbator lui tendit la boîte. Chiun l'ouvrit et en sortit le crâne, avec ses deux mains, faisant courir à la surface ses longs ongles curieux. Satisfait, il le plaça devant son visage, les orbites au niveau de ses yeux. Il resta longtemps immobile, comme s'il contemplait l'éternité. Puis il fit un geste, et Boldbator entendit un raclement d'os. Enfin, il le remit dans la boîte.

— Je dois y aller, fit Chiun, mais je reviendrai. Toi, Boldbator et vous tous, fils des steppes, attendrez mon retour. Pas un de vous ne doit me suivre où je vais me rendre, sinon vous devrez affronter le courroux de votre Khan.

Les Mongols regardèrent partir le poney vers Sayn Shanda, le visage dur.

— Qui est cet homme, demanda Kula, qui donne des ordres aux Mongols comme s'ils n'étaient que des Mandchous ?

— Le Maître de Sinanju. Personne n'égale sa grandeur, répondit Boldbator.

— Tu ne connais pas le Tigre Blanc. Et je croyais que le Maître de Sinanju n'était qu'un mythe, et non un homme.

CHAPITRE XXXIV

Le mandarin reposait sur son trône de bois de rose et d'ivoire. Ses yeux s'ouvrirent lorsque Chiun entra dans la pièce. Celui-ci regardait son chauffeur vêtu de noir ; Wu Ming Shi regardait la boîte.

— Sagwa ! Apporte-moi la boîte de Temujin !

Remo la prit des mains de Fang Yu et la porta au mandarin.

— Merci, dit Wu Ming Shi.

— Vous pouvez vous en servir de suppositoire, fit Remo.

— Retourne à ta place, esclave insolent ! Et garde ta langue.

Remo se mit aux côtés du mandarin et croisa les bras. L'uniforme était trop étroit pour lui. Au moins, il n'avait pas à mettre ce masque stupide.

Wu Ming Shi retira avec précaution ses protège-ongles, révélant des serres courbes. Veillant à ne pas casser ses ongles, il réussit à ouvrir la boîte en quelques secondes.

— J'en ai entendu parler lorsqu'une de mes Abeilles Bleues a donné refuge à Zhang Zingzong. Il me donna le message, mais il ne valait rien sans le crâne.

Wu Ming Shi s'arrêta, ses yeux scrutant le front craquelé.

— Ce n'est pas le crâne de Targutai ! cria-t-il avec une violence soudaine.

— Exact, fit Chiun. Ce crâne mène au dragon brisé, dont le crâne portait une inscription menant à un autre crâne enfoui à Karakorum. C'est ce dernier que vous avez en main.

La lueur de haine s'éteignit dans les yeux de Wu Ming Shi.

— La Caverne des Cinq Dragons. Je la connais bien.

Il remit le crâne dans sa boîte et se leva.

— Sache, Maître de Sinanju, que tu effaces par ton geste l'insulte que tu m'as faite. À partir de ce jour, le village de Sinanju n'a rien à craindre de Wu Ming Shi.

— Pouvez-vous en informer vos Abeilles Bleues ?

— Ils le seront dès que nous partirons.

— Nous ? fit Chiun, la barbe tremblante.

— Le Gobi est infesté de Mongols. J'ai besoin de ta protection. Et tu me l'accorderas afin que mes Abeilles Bleues soient informées. Et tu assureras ma sécurité, car je suis privé de mon fidèle Sagwa.

— J'accepte à une condition, que mon serviteur me soit rendu au bout du voyage. Il n'est pas très doué, mais me servira puisqu'il semble que, sans le trésor, je doive retourner en Amérique.

— Ainsi, il a de l'importance pour toi ? Très bien. Qu'il en soit ainsi. Fang Yu, informe mes Abeilles Bleues de mes directives et prépare une escorte pour le voyage.

Chiun fit une révérence et s'en alla.

CHAPITRE XXXV

La longue limousine noire était garée devant le monastère ; devant elle, quarante Chinois attendaient sur des poneys. Chiun, Zhang et Fang Yu étaient également à cheval, et avançaient derrière la voiture. Zhang était de nouveau ligoté à sa selle.

Remo ouvrit la porte de la voiture sur ordre du mandarin. Ce dernier se tourna vers lui.

— Tu restes silencieux, siffla-t-il. C'est bien, tu apprends vite.

Remo décida que c'en était assez et envoya son pied à l'emplacement présumé de celui du mandarin. Il ne rencontra que du tissu.

— Où cachez-vous vos pieds ? demanda Remo, abasourdi.

Le mandarin glissa sur le siège.

— Ferme la porte et prends ta place !

Remo se mit au volant et suivit les chevaux. Ils partirent en direction du sud, vers le désert. Ils croisèrent des *gers*, mais aucun Mongol ne les suivit. Au bout de quelques heures, le mandarin s'endormit d'un sommeil semblable à la mort. Le Maître de Sinanju s'approcha de la voiture. Remo baissa la vitre.

— Je ne savais pas que vous saviez monter, Petit Père.

— Les Coréens sont les meilleurs cavaliers de toute l'Asie.

— Ce n'est pas l'avis des Mongols. Puis il ajouta : tout était vrai, n'est-ce pas, d'Amelia Earhart à Fu Manchu ?

Chiun acquiesça.

— Dis-moi, comment as-tu su que j'irais en Chine ?

— Par Smith, qui d'autre ? Il a trouvé le message de Zhang.

— Il n'y avait pas de message ! piailla Chiun. C'est encore un de ses gadgets indiscrets.

— C'est vrai qu'il connaissait Temujin.

— Nous verrons. Remo, lorsque ce maléfique mandarin se réveillera, ne lui obéis plus. Du moins pas après notre arrivée à la caverne.

— Mais comment faire ? Je...

— Retourne à ta place, Tang le Canard ! siffla Fang Yu en s'approchant.

— Elle vous appelle Donald, informa Remo.

— Oui, rit-elle, et tu es Mi la Souris, c'est...

— Mickey. J'avais compris, merci.

— Je pars en arrière, fit Chiun, mais uniquement pour ne pas entendre cette mangeuse de chiens.

— Tu as menti dès le début, non ? fit Remo à la jeune femme.

— Non. Tu es bon au lit. Meilleur que mon mari.

— Tu es donc vraiment mariée ?

— Zhang Zingzong, cet idiot, est mon époux.

— Quoi ? Remo faillit perdre le contrôle de la voiture.

— Il m'a montré le crâne. Zhang ne savait pas que j'étais Abeille Bleue. Il ne voulait pas devenir Abeille Bleue et s'est enfui. Mais les Abeilles Bleues sont partout, même au FBI.

— Qu'est-il arrivé au vrai Griffon d'ivoire ? s'enquit Remo.

— La vraie Griffon d'ivoire a été éliminée. Mais je n'espionne pas pour l'Ouest, je sers mon maître avant mon mari, Remo. C'est un grand homme. Il m'a sauvé de l'orphelinat. Très puissant. Je devais être avec toi, car tous savent que Sinanju travaille pour les Américains maintenant.

— Alors tu m'espionnais pour son compte ?

— Oui. Maître a entendu des rapports sur Tang le Canard. Je l'ai rencontré à Pékin cette nuit-là et parlé de toi. Puis allé à Sayn Shanda parce que Maître venu ici. Pour ça que nous y sommes allés, rien d'autre.

— Merci du voyage. Je pense que tu ne peux pas me dire comment ton maître s'amuse à disparaître.

— Peut-être qu'il marche à reculons. Tu ne penses pas, Sagwa ? Au fait, ce nom veut dire : idiot.

Et, avec un rire, elle rejoignit la troupe.

Ils suivirent la grande route de Mongolie à travers la steppe immense. Là, conduire devint difficile, bien que la troupe des chevaux nivelât le chemin devant la voiture. Remo ne pouvait même pas voir où ils allaient.

Enfin, les Abeilles Bleues libérèrent la vue, dévoilant l'entrée d'une

caverne ; au-delà, un pont étroit passait au-dessus d'un torrent. Il n'y avait pas d'autre chemin, sinon celui par lequel ils étaient arrivés.

— Viens à moi, Sagwa, fit le mandarin dans l'interphone.

Remo hésita ; le besoin de répondre à l'ordre se faisait moins impérieux. Mais Chiun acquiesça, et Remo alla ouvrir la portière arrière ; Wu Ming Shi déplaça sa carcasse de momie. Fang Yu s'approcha et présenta le crâne au mandarin. Celui-ci lut l'inscription :

— *Tu dois prendre le chemin de gauche ou la fausse piste te dévorera.*

Il fit un geste vers Fang Yu, qui alla donner deux grands coups de klaxon. Des deux côtes de la vallée retentit le rugissement de moteurs. Tous les yeux se tournèrent vers le pont ; derrière les collines, les chenilles cliquetèrent.

— Vous aviez donné votre parole ! cracha Chiun au mandarin.

— Je regrette de devoir la reprendre, mais je suis vieux, et ne peux plus laisser mon honneur entraver mes rêves d'empire. Venez, mes Abeilles Bleues ! Allons recueillir notre gloire.

— Pas si vite ! cria Remo en prenant le bras de Wu Ming Shi.

— Sagwa ! Reste là et, quand viendront les soldats, tu n'opposeras aucune résistance.

— Vous voulez parier ? fit Remo. Ses doigts plongèrent dans de la chair osseuse.

— Regarde autour de toi.

Des rangées de soldats apparurent au sommet des rochers entourant la vallée. Des centaines de canons étaient tournés vers Remo. Celui-ci se rappela de l'ordre de Chiun et le lâcha, puis regagna sa place.

— Notre dette n'est que remise, fit Wu Ming Shi en se tournant vers Chiun. Puis, entouré de ses hommes, il marcha sur la gueule ouverte de la caverne. Remo regarda le sol à la recherche d'empreintes de pas du mandarin dans la neige.

Elles pointaient dans la mauvaise direction : vers la voiture.

— Vous pouvez m'expliquer ça, Petit Père ?

— Pas le temps. Il faut s'occuper des soldats. Tente de tenir le pont, je m'occupe de l'autre côté.

— Super ! fit Remo en enlevant sa veste de chauffeur.

— Maître, fit soudain Zhang, laissez-moi faire ! Je les retiendrai aussi longtemps qu'il faudra.

— Vraiment ? fit Chiun.

— Je dois savoir si je suis vraiment un brave.

— Alors va ! fit Chiun en tranchant ses liens de ses ongles.

Zhang éperonna sa monture et fonça vers le pont.

Il l'atteignit juste au moment où le premier T-55 s'y engageait. Il prit le temps d'allumer une dernière cigarette et fonça vers le monstre de métal.

Tout se passait comme à Tien An Men. Mais cette fois-ci, le char ne pouvait virer. Il devait l'écraser ou reculer.

Le chauffeur du tank appartenait à la XXXX^e armée, qui avait refusé de charger les manifestants. Ce Chinois solitaire lui rappela des souvenirs récents : il freina. Pas question d'écraser cet homme courageux.

Le commandant du char n'eut pas tant de scrupule. Après un échange verbal animé, il prit la place du chauffeur et fit avancer le T-55.

Le Chinois refusait toujours de bouger.

Le commandant hésita. Pékin l'avait prévenu de la présence du traître Zhang ; il devait capturer cet homme vivant pour qu'il soit jugé par un tribunal révolutionnaire. Mais quel meilleur effet de propagande que de le forcer à reculer ?

Zhang et le char n'étaient plus qu'à un mètre l'un de l'autre. Zhang tira une dernière bouffée de sa cigarette et la jeta dans le périscope de conduite, inondant de cendres le visage du commandant. Celui-ci écrasa le mégot et regarda à nouveau dans le périscope.

Personne. Le froussard s'était enfui. Il appuya sur l'accélérateur et le tank bondit.

Des bruits nauséux résonnèrent sous la cabine, suivis d'un ultime craquement. Le commandant comprit qu'il venait d'offrir un plus grand instrument de propagande à la résistance.

Zhang Zingzong, le martyr.

Le T-55 s'immobilisa. La bouillie d'os et de chairs avait bloqué les chenilles. Le char resta là, fermant le passage au reste de la colonne.

L'autre unité ferait donc tout le travail.

Les chars avancèrent et bloquèrent l'autre extrémité de la vallée. Des soldats chargèrent, baïonnette au canon.

— En avant, Petit Père ! fit Remo. On va jouer au casse-tête mongol.

Il s'avança vers le premier groupe. Leurs baïonnettes indiquaient qu'ils ne tireraient pas. Une chance pour lui, mais pas pour les soldats, que les casques ne protégeaient guère d'un pilonnage en règle. Trois tombèrent tout de suite. Les autres s'arrêtèrent. Certains battirent en retraite.

— Vous avez vu ? fit Remo, c'est plus facile que le Rubik's Cube !

Le Maître de Sinanju entra à son tour en action, et en abattit trois en quelques mouvements.

— Ce n'est pas un jeu, fit-il. Combien sont-ils sur les murs ? Des milliers ? La Chine compte des millions de fourmis vertes. Nous ne pouvons toutes les combattre.

Les chars s'ébranlèrent, bloquant le passage de leur masse. Remo jeta un coup d'œil en arrière et vit le T-55 du pont avancer droit sur Zhang.

— Laissez-m'en quelques-uns, j'arrive ! fit-il en se précipitant vers la limousine et la démarra. Des balles frappèrent les vitres sans les briser.

Du coin de l'œil, Remo vit Zhang ramper sous le T-55, avant que celui-ci ne s'avance dans un cliquetis métallique. Il entendit le bruit des os écrasés...

Les dents serrées, il dirigea la limousine vers la masse des chars.

— Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? marmonna-t-il en ouvrant la boîte à gants. Il dévoila une série de boutons.

— Chiun ! hurla-t-il, retraite ! Tout de suite !

Sans attendre, il pressa les boutons. Un gaz verdâtre s'échappa de la calandre ; sur son passage, les soldats tombèrent comme des mouches. Il toucha d'autres boutons, déclenchant toutes sortes de réactions imprévisibles. Une gerbe d'étincelles jaillit du capot, et des éclairs de feu strièrent l'air. Des explosions secouèrent les chars.

— Des roquettes ? fit Remo, incrédule. Chaque pression sur le bouton amenait le même résultat. Les chars étaient entourés de flammes. Remo s'amusait comme avec un jeu vidéo.

Il s'éloigna de la ligne de chars embrasés et cueillit Chiun au passage.

— Ils sont toujours plus nombreux, constata Chiun. Les Chinois sont inépuisables. Pas nous.

Remo chercha une ouverture. La calandre de la limousine pointa vers la grotte.

— Non ! dit Chiun. N'entre pas là.

— Pourquoi ? C'est un abri ?

Il comprit lorsqu'un grondement sourd secoua la montagne. La caverne cracha un nuage de poussière.

— Que s'est-il passé ? dit Remo.

— Le mandarin a suivi les instructions et pris le chemin de gauche. Mais il ne faut pas croire en tout ce qu'on trouve gravé sur un crâne, même si c'est Gengis Khan qui l'a écrit.

— Je dirais ! particulièrement si c'est Gengis Khan qui l'a écrit, fit Remo. Il fit la grimace : les soldats escaladaient le char immobilisé sur le pont.

— Ils n'ont pas l'air de vouloir laisser tomber.

— Eh bien, que ce soit notre dernière bataille. Mais nous emporterons bien des Chinois avec nous.

Ils se préparèrent à sauter de la voiture. C'est alors que le tonnerre des chevaux lancés à plein galop couvrit le son des soldats.

— Des Mongols ! Mais c'est impossible, piailla Chiun, les miens ont juré de ne pas me suivre !

— Peut-être que ce sont les miens ? suggéra Remo d'un ton léger.

— Les tiens ? Tu n'as pas de Mongols !

Alors, ils arrivèrent en une vague hurlante, précédée d'un mur de flèches. Les tireurs dévalèrent des sommets, percés de traits empennés. Les cavaliers descendirent les collines et formèrent un cercle protecteur autour de la limousine.

Kula s'arrêta et sauta de cheval ; il claqua l'épaule de Remo en un salut mongol traditionnel.

— Ho, Tigre Blanc ! Nous sommes arrivés à temps !

— Remo, intervint Chiun, connais-tu ce maniaque ? Tigre Blanc ? s'étonna Chiun. Ses yeux s'étrécirent.

— C'est juste un petit surnom qu'ils m'ont donné. Et il ajouta à l'adresse du Mongol : Comment as-tu su où j'étais, Kula ?

— Nous avons capturé une Abeille Bleue et l'avons fait parler. Boldbator a refusé de se joindre à nous, mais mes hommes n'avaient pas peur.

— Il n'avait pas peur ! corrigea Chiun. Il se devait de ne pas me suivre. Il a de la parole, contrairement à toi.

— Je ne dois rien à personne, cracha Kula, sinon au Tigre Blanc, le plus grand guerrier de Mongolie.

— Il était temps que vous le sachiez, fit Remo avec un grand sourire.

— Toi ? explosa Chiun. Tu n'es pas un tigre blanc, juste un porc pâle !

À ces mots, Kula tira son poignard.

— Qui es-tu pour insulter le Tigre Blanc ?

— Qui es-tu, Mongol, pour ne pas reconnaître le Maître de Sinanju ?

Kula fit un geste en direction de ses hommes.

— Je suis un Mongol qui mène ses hommes à travers les crocs de l'armée chinoise et les brise !

— Remo, dis-lui qui je suis !

— Avec plaisir. Kula, voici Chiun. Chiun, Kula.

— Non, dis-lui que je suis le Maître de Sinanju !

— C'est vrai, Kula. Tu peux le croire.

— Ha ! exulta Chiun, maintenant, agenouille-toi devant moi, Mongol !

— Il est plutôt petit pour un Maître de Sinanju, fit Kula à Remo. Au temps de Gengis Khan...

Chiun se tourna vers Kula, tendant un index rageur.

— Suffit ! Assemble tes hommes, Mongol, car dans cette caverne se trouve le trésor de Temujin. Je donnerai dix pour cent des richesses à qui m'aidera à les transporter à Sinanju.

Kula regarda l'entrée de la caverne.

— Et qu'est-ce qui m'empêche d'aller me servir, vieux dragon ?

Le Maître Sinanju s'interposa :

— Personne n'entrera dans cette caverne sans mon autorisation. Sinon, il mourra.

— Crois-le, souffla Remo. Mais demande vingt pour cent.

Ils tombèrent d'accord à quinze.

Suivis des cavaliers, ils entrèrent dans la caverne, avançant à tâtons entre de hautes murailles couvertes de gravures représentant des Bouddhas, des démons chinois et des dragons. Remo en compta cinq, ce qui à sa grande satisfaction expliquait le nom de l'endroit.

— Voilà la fourche ! cria Chiun.

La poussière provenait du tunnel droit, dont l'entrée était obstruée par des roches brisées, de la poussière et des débris, dont certains étaient humains.

— C'était bien le bon tunnel, fit Remo. Comment allons-nous débayer tout ça ?

— Nous ne déblaierons rien, déclara Chiun en désignant la partie gauche de la fourche.

Remo l'interrompit :

— Je pensais que le crâne disait de prendre la branche gauche du tunnel...

— Non, il disait le contraire. Avant de remettre le crâne à Wu Ming Shi, j'ai effacé une négation à un passage crucial. Et, poussé par son avidité, Wu Ming Shi négligea d'examiner les mots de plus près. Il en est mort.

Ils pénétrèrent dans une salle éclairée par des lampes où brûlait du beurre de yak. Le Maître de Sinanju désigna le sol.

— Creusez.

Pas un Mongol ne bougea.

— Allez-y, fit Remo, et ils se mirent au travail avec enthousiasme.

— Il suffit de savoir leur parler, fit-il à Chiun qui fulmina en silence. Au fait, reprit-il, pendant qu'on a le temps, je n'ai toujours pas compris cette énigme des empreintes de pas. Comment faisait Wu Ming Shi ?

— Viens avec moi, dit Chiun.

Ils retournèrent à la fourche. Là, il déplaça une pierre découvrant un pied parcheminé chaussé d'une sandale noire, les orteils pointant vers le haut. Il ôta la sandale, laissant apparaître des ongles longs et recourbés. De véritables serres émoussées.

— Voici le pied de Wu Ming Shi.

— Je vois. Une bonne manucure ne lui aurait pas fait de mal. Et alors ?

— Dégage le cadavre.

Ce qu'il fit. Il trouva le second pied, puis le corps, auquel il manquait un bras et une tête. Remo le lâcha soudain.

Bien que ses orteils pointent vers le Ciel, le corps était tombé sur le ventre.

— Nom de Zeus, c'est complètement dingue ! Il a les pieds à

l'envers !

— Voilà l'insulte que je lui ai infligé, bien des années plus tôt, fit Chiun.

— Vous lui avez retourné les pieds ? fit Remo, incrédule.

— C'est très simple. Peut-être te montrerai-je un jour la façon de faire.

Chiun repartit, la tête haute. Remo en conclut que son honneur était restauré.

Un cri retentit dans le souterrain gauche : Remo et Chiun se pressèrent.

— Regardez, fit Kula en exhibant... un autre crâne.

— Encore une devinette ! gémit Chiun en essuyant le front du crâne, révélant des caractères mongols.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'enquit Remo.

« *Sache, ô homme pressé, que la tortue a plus d'un œuf.* »

— Et ça signifie quoi ?

Les yeux de Chiun s'allumèrent.

— En selle, fils de Temujin ! Nous retournons à Karakorum ! C'est là qu'est le trésor ! Nous n'avons pas creusé assez profond.

— Tu disais qu'il se trouvait là ? fit Kula froidement.

— Encore un tour de ce *Khagan* ! Il m'a trompé !

Les Mongols croisèrent les bras, le regard glacial.

— Dites, fit Remo, et si on s'en allait avant que les Chinois ne reviennent ? Et si on allait se cacher à...

— Karakorum, compléta Chiun.

— Karakorum, ajouta Remo en hochant la tête.

— Sus à Karakorum ! Vive le Tigre Blanc ! rugirent les cavaliers.

Ils jaillirent hors de la caverne, emportant Remo et Chiun dans leur flot.

— J'adore leur enthousiasme, pas vous ? fit Remo à Chiun, qui cracha de mépris.

— Vous verrez, quand vous les connaîtrez mieux !

CHAPITRE XXXVI

Il suffit de quelques cris de guerre pour que les derniers Chinois envoyés par Pékin renoncent à arrêter la colonne. Une tempête de neige se leva, interdisant l'emploi des chars, et quelques Jeeps retournées dissuadèrent les derniers braves.

Chiun approcha son cheval de Remo.

— Tu as vite appris à monter.

— J'avais de bons professeurs. Vous savez, vous m'avez bien promené cette fois-ci.

— C'était pour te protéger. Et tu ne t'en es pas mal tiré.

— Dommage que nous ayons perdu Zhang. Mais au moins, il est mort en héros. Tout le monde ne peut pas en dire autant.

— Il vaut mieux vivre. J'aurais pu être un héros en éliminant Wu Ming Shi des années plus tôt, mais d'autres en auraient souffert. Rappelle-t'en si un tel choix se présente un jour. Bien que tu aies tué un héros, le danseur de kung fu.

— Pardon ?

— Ce chauffeur. On l'appelait Bruce quelque chose. Il a connu une certaine notoriété dans des films absurdes.

— La vedette de... Mais ce type est mort depuis des lustres !

— Non, il est mort au monastère. Tu devrais le savoir, puisque tu l'as tué !

— J'y suis ! Ce type a interprété Kato dans un feuilleton TV ! Il portait un uniforme et un masque et conduisait un héros masqué quelconque [2] ! Voilà pourquoi je l'ai reconnu ! Ô mon Dieu, j'ai tué Kato !

— Non, nous l'avons tué. Rappelle-toi, les Maîtres partagent la responsabilité. Je pense que tu peux échanger une star du kung fu contre une aviatrice, non ?

— Ainsi, vous avez bien tué Amelia Earhart !

Chiun se contenta de sourire.

Ils fusionnèrent avec la horde de Boldbator aux alentours de Sayn Shanda. Il fallut de nouveau marchander le pourcentage, Boldbator

n'acceptant pas de toucher cinq pour cent de moins que Kula. La discussion dura toute la journée, et les deux camps faillirent en venir aux mains.

— Écoutez, Chiun, dit Remo, combien aviez-vous promis à Zhang ?

— La moitié.

— Alors ? Si vous augmentez la part de Boldbator, vous n'y laissez que trente pour cent du trésor !

— Vrai. Il me reste soixante-dix pour cent !

— Soixante. Je touche dix pour cent. Et si je n'ai pas ma commission, pas question que je laisse mes Mongols jouer avec les vôtres.

— Alors, reste ! Je toucherai quatre-vingt-cinq pour cent !

— Pas si *mes* Mongols sont plus rapides que les vôtres !

— C'est du chantage !

— Non, du marchandage. Vieille tradition mongole.

— C'est bon ! Maintenant, tous en selle !

Deux jours plus tard, ils campaient dans la plaine de Karakorum. Les outils mongols dégagèrent une malle pourrie d'un cratère assez vaste pour contenir un météore de trois tonnes.

Chiun sauta de la tortue de pierre et l'ouvrit, dévoilant des monceaux d'émeraudes, de rubis et de perles. Les hommes galvanisés creusèrent toute la nuit, découvrant d'autres malles emplies d'artefacts mongols : des gongs dorés, des figurines de jade, des écrits personnels de Gengis Khan lui-même. Chiun laissa ces derniers aux Mongols.

— Ils ont l'air d'y tenir tant, dit-il.

— Comme si vous ne saviez pas qu'ils n'ont pas autant de valeur que des jades ou de l'or ! Sauf pour un musée. Un musée paierait une fortune pour ces écrits.

Après cela, Chiun demanda instamment sa part des effets personnels du khan.

Le trésor formait une haute pyramide se dressant vers le ciel constellé d'étoiles.

— Riche ! Je suis riche ! jubilait Chiun en riant au ciel étoilé de Mongolie.

— Et alors ? fit Remo. Vous l'étiez déjà avant.

— On ne l'est jamais trop.

Au matin, ils installèrent le trésor sur les chameaux.

— En avant, vers Sinanju ! fit Remo.

Tout en cheminant, Chiun jetait des regards inquiets à la nouvelle horde dorée.

— Quelque chose ne va pas, Petit Père ? lui demanda Remo.

— Toutes ces bouches mongoles ! râla-t-il, comment les nourrir une fois à Sinanju ? Nous n'avons pas de moutons !

— Vous nourrirez vos Mongols et moi les miens ! fit Remo en riant.

— Dis, Remo, je pensais... J'ai tant de Mongols et toi si peu ! Et si je t'en donnais quelques-uns ?

— Votre générosité me bouleverse, Petit Père ! cria Remo en riant de plus belle.

*Achevé d'imprimer en février 1992
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imp. 213. —
Dépôt légal : février 1992.
Imprimé en France

Notes

[1] Douanes.

[2] Trois épisodes du feuilleton, *The Green Hornet*, ont été réunis pour l'exploitation française en un long métrage : *La Fureur du Dragon*. (N. d. T.)